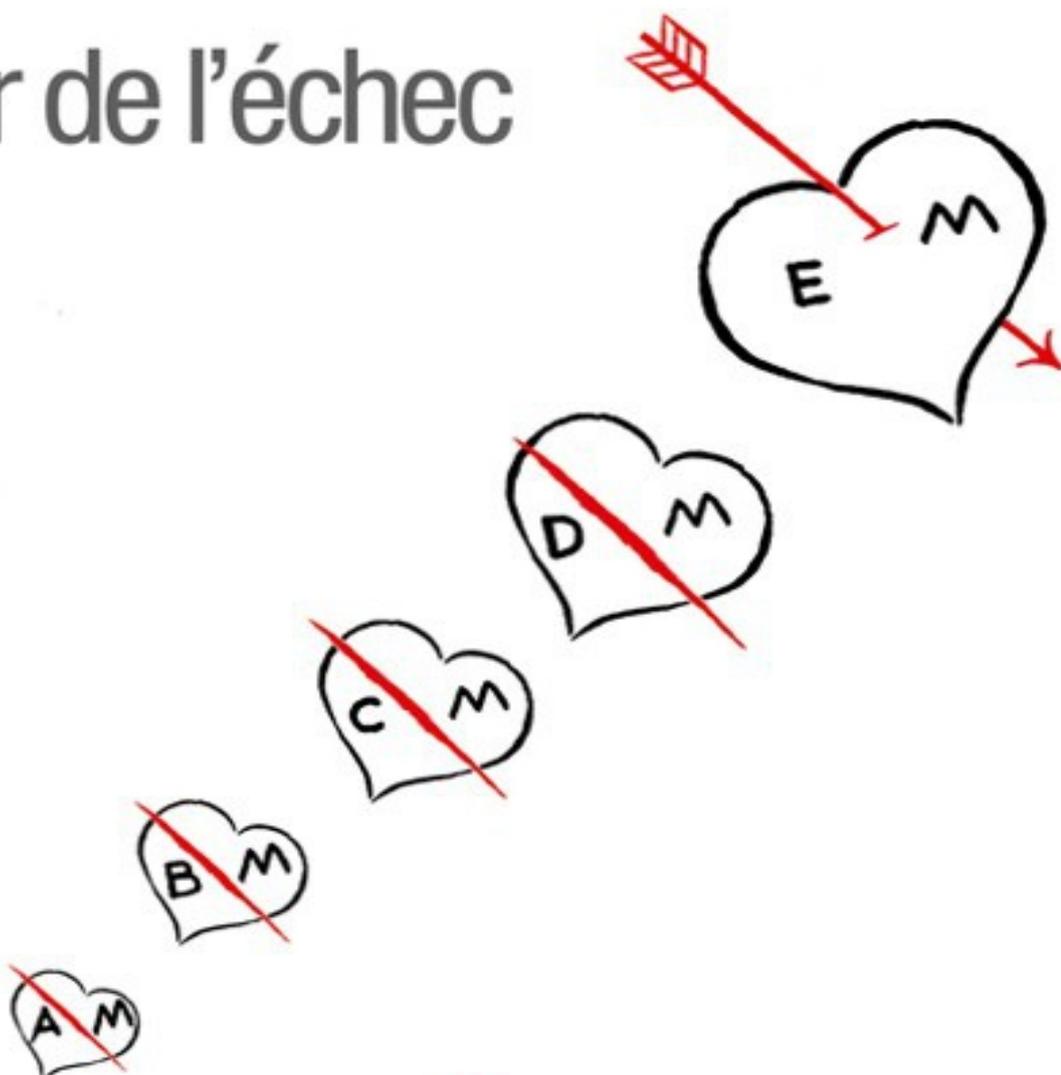


**MARYSE VAILLANT
SOPHIE CARQUAIN**

La répétition amoureuse

Sortir de l'échec



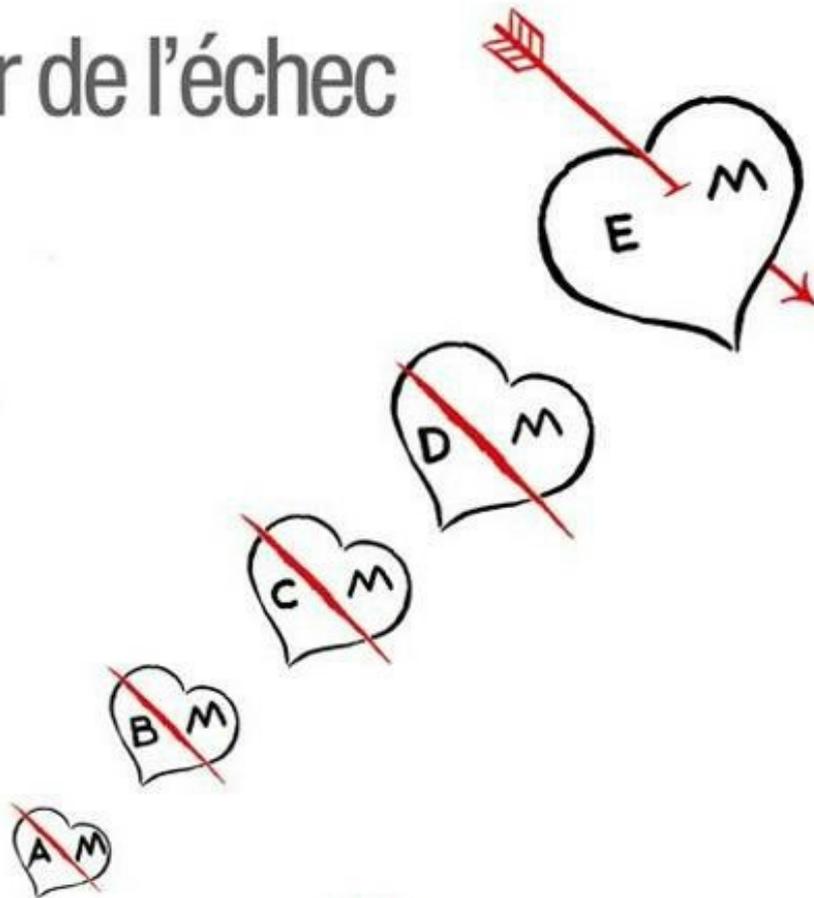
ALBIN MICHEL

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MARYSE VAILLANT
SOPHIE CARQUAIN

La répétition amoureuse

Sortir de l'échec



■
ALBIN MICHEL

Table des matières

[Page de titre](#)

[Table des matières](#)

[Page de copyright](#)

[Exergue](#)

[Introduction](#)

[I. ITINÉRAIRE D'UNE MAL-AIMÉE](#)

[Sophie, 42 ans, créatrice de PME. « Au lieu de m'accrocher, je me déconnecte en un clic »](#)

[Mal d'amour, mal de mère](#)

[II. JEUX DE MASQUES](#)

[Julia, 39 ans, directrice des ressources humaines. « Plus maîtresse que femme »](#)

[Identification à l'agresseur](#)

[III. LES SAMARITAINES](#)

[Peggy, 60 ans, responsable d'un office de tourisme. « Ma mission : sauver les dépressifs »](#)

[Les coups de foudre](#)

[IV. DÉPENDANCE ET MANIPULATION](#)

[Chloé, 22 ans, étudiante en BTS action commerciale. « Je suis une dépendante affective »](#)

[L'art de se mettre en danger](#)

[V. UNE SOUMISSION RÉVOLTÉE](#)

[Assya, 39 ans, journaliste. « Je me fonds totalement dans l'autre... »](#)

[Les mauvais choix amoureux](#)

VI. LA FAIBLESSE DES FEMMES FORTES

Catherine, 47 ans, relations publiques. « Quand il a perçu ma fragilité, il m'a quittée »

De mère en fille

VII. LA QUÊTE DES ENDEUILLÉS

Patricia, 36 ans, chargée de mission dans l'éducation. « Je les aide à faire leur deuil »

Reproduction d'un scénario œdipien

VIII. DE LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE SOI

Inès, 38 ans, responsable de communication. « Partir avant de construire »

« Femme belle, intelligente et seule »

IX. L'HOMME QUI AIME LES FEMMES

Mathieu, 46 ans, ingénieur informatique. « Une dentellière, la femme rêvée... »

L'éducation sentimentale

Conclusion

Des mêmes auteurs

Notes

© Éditions Albin Michel, 2010
9782226222503

« À nos témoins,
qui ont su nous faire confiance »
M. V.

« À ma cousine Béatrix, qui a voulu comprendre jusqu'au
bout »
S. C.

Introduction

« On s'est connus, on s'est reconnus
On s'est perdus de vue, on s'est r'perdus d'vue
On s'est retrouvés, on s'est réchauffés
Puis on s'est séparés
Chacun pour soi est reparti
Dans l'tourbillon de la vie¹ »

Il n'y a pas d'amour heureux, les histoires d'amour finissent mal en général, plaisir d'amour ne dure qu'un moment... Toute une tradition voudrait que cœur ne rime jamais avec bonheur, ni amours avec toujours. Derrière cette vision à la fois romanesque et pessimiste se profile l'imparable constat des blessures que causent l'amour et l'impossibilité de prévoir la durée du sentiment amoureux. Il est vrai qu'aux joies des commencements succèdent bien souvent les ruptures et les drames du désamour. Car rien dans l'ardeur et la magie d'une rencontre ne présage de la profondeur ou de la réciprocité des sentiments, pas plus que de leur pérennité. Lorsque la flamme de l'un s'éteint alors que les feux de l'autre brûlent encore, l'histoire commencée à deux se poursuit en solo. Elle peut aussi renaître avec un autre, avec une autre. Nouvelle rencontre, nouvel amour, nouvelles promesses, nouveaux espoirs. Nouvelles déceptions.

Tout recommence et la même issue amère s'annonce parfois. Car l'amour aime les recommencements. L'amour aime la répétition. À croire que s'entonne toujours le même refrain, que l'histoire va, vient, se répète, évolue de façon cyclique, tout comme un cyclone, une tornade. Un tourbillon. Le tourbillon de la vie. Se renouvellent ainsi engrenages et chagrins, comme si une force aveugle s'acharnait à reproduire le pire. Comme si l'échec tenait du destin et échappait à notre entendement.

Or, bien souvent, tout est là dès le début, dès l'échange de regards. Inscrits en lettres de sang ou à l'encre sympathique, de nombreux signes préviennent du danger. Des voyants lumineux

clignotent et alertent les amoureux des failles possibles de leur aventure. Mais chacun s'efforce d'ignorer ce qui peut ternir l'instant magique de la rencontre et l'espoir fou de voir se réaliser un rêve d'amour qui vient de loin. Quête de l'âme sœur, du prince charmant, recherche de l'amour total, imaginaire sentimental, autant d'illusions qui mènent souvent à la déconvenue. Carences affectives, besoin de réparation, dépendance, autant d'attentes qui conduisent à la déception.

Si nous proposons le déchiffrement des indices annonciateurs de fiasco, c'est que nous pensons qu'en leur prêtant un peu d'attention nous serions capables d'éviter bien des catastrophes annoncées. Mais savoir lire les avertissements ne permet pas toujours d'en écouter les conseils. Car certaines amours ne sauraient réussir qu'en échouant et d'autres procurent bien plus de jouissance dans l'échec que dans la réussite. L'amour est paradoxal. Et ses composantes inconscientes se jouent bien des sentiments. Une question essentielle se pose alors : voulons-nous vraiment réussir nos amours ou sommes-nous débordés par d'autres impératifs inconscients ?

Des femmes et un homme nous ont conté leurs échecs amoureux. Ils ont accepté que nous les analysions et ont consenti à ce que nous en risquions le décryptage. Dans leurs récits, nous avons recherché les signes annonciateurs de répétition : malentendus, discordances, concordances, tous facteurs de renouvellement de contrats douteux. Ces indices mettent en lumière les processus inconscients qui conduisent la recherche du bonheur vers la reproduction du pire.

Fidèles à leur réputation d'être bien mieux disposées que les hommes à parler d'amour, les femmes ont répondu en plus grand nombre à notre appel à témoins. Le silence des hommes ne signifie nullement qu'ils ne sont pas concernés par les peines de cœur à répétition, mais qu'une fois encore leur pudeur les retient avant de se confier. Nous savons toutefois l'intérêt qu'ils portent aux analyses cliniques qui éclairent les impasses de l'amour.

Comme il est connu que les gens heureux ne font pas d'histoires, nous n'avons pas retenu de récit de belles amours

heureuses. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas, mais que le psy n'a rien à y faire.

I

ITINÉRAIRE D'UNE MAL-AIMÉE

Sophie, 42 ans, créatrice de PME

« Au lieu de m'accrocher, je me déconnecte en un clic »

« Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve
avoir parfois envie de crier sauve
qui peut savoir jusqu'au fond des choses
est malheureux² »

Sophie porte des bottes de cavalière et une robe noire, toute simple, discrètement accessoirisée avec quelques bijoux de prix. Elle est sans chichis, sans maquillage. Elle a les yeux bleus, le teint mat, des cheveux courts aux reflets auburn. Avec son port de reine et son regard franc, elle semble en permanence maîtriser ses émotions. De temps à autre, pourtant, elle les laisse affleurer, discrètement, en toute élégance...

Gendres parfaits, parfaitement ennuyeux

J'ai commencé ma vie amoureuse à Nice, ma ville d'adoption, avec deux garçons assez semblables, que j'ai assez rapidement quittés. Ils étaient tous les deux très beaux : vous savez, le genre Italien, brun, barbe de trois jours... et partageaient la même caractéristique : ces fils à papa étaient nés la cuiller en argent

dans la bouche et allaient reprendre l'entreprise de leur père... Ils étaient hypersécurisants, dans l'esprit « gendres parfaits »... Et horriblement ennuyeux. Manque d'ambition, manque de conversation et tutti quanti. Je suis pourtant restée trois ans avec le premier, puis quatre avec le second. C'est moi qui les ai quittés. Arrivée à Paris pour poursuivre mes études de marketing, à 25 ans, je suis tombée amoureuse de l'inverse absolu : un acteur avec une vraie « gueule », tout cabossé, de quinze ans de plus que moi... Il vivait de ses cachets de comédien, se produisait en one man show... J'avais l'impression de vivre tous les jours avec un autre homme, c'était l'idéal ! Il avait quinze ans de plus que moi, oui, mais... Le jour où il m'a demandé : « Tu ne voudrais pas un enfant ? On pourrait se marier... », le jour où il a pris un boulot à temps complet (la direction d'un snack franchement pas glamour), ce jour-là, les paillettes sont tombées... Et je l'ai quitté. Je n'ai pas supporté – comme souvent je ne supporte pas – le « candidat à la paternité », l'homme tranquille, rassurant, le futur père !

Fini, le gendre parfait... Par la suite, je n'ai cessé de « tomber » sur des hommes inquiétants, machiavéliques... Tout le contraire des précédents ! C'est ici qu'arrive Christophe, le beau Christophe, que j'ai connu à 27 ans, avait un petit côté aventurier, avec ses cheveux longs et sa veste de reporter... Je m'occupais de communication dans une entreprise, il était journaliste. À la suite de notre rencontre éclair, il ne m'a fallu qu'une semaine avant de m'installer chez lui. J'étais très amoureuse de lui, jusqu'à devenir sa « chose ». Je lui obéissais au doigt et à l'œil, en tout et pour tout... Même pour les choses qui m'horripilaient. Un exemple : alors que nous étions deux célibataires sans enfant, nous avions tout le temps de faire les courses hors des périodes de pointe. Il savait que je détestais la foule. Eh bien tous les samedis après-midi, il me regardait fixement pour me dire : « Tu sais, Sophie, le frigo est vide. » Ou bien : « C'est le moment d'aller chez Carrefour. » J'attendais, je redoutais cette phrase... car je savais que je le suivrais comme un mouton.

Manipulateur, maltraitant, malveillant

Christophe était en réalité un être très maltraitant : il m'imposait certaines choses, avec le plus grand plaisir. Il m'avait isolée de mes amies. Il m'obligeait à exécuter des consignes absurdes – ranger les verres et les assiettes d'une certaine façon et pas d'une autre... Il me commandait des recettes complexes, qu'il découpait dans des magazines féminins, tel « l'osso bucco à la cannelle » qui me tenait des heures derrière les fourneaux. De temps en temps, il venait me voir dans la cuisine et me demandait, de son regard de fou, si tout allait bien. Christophe était un pervers, un obsessionnel.

Il était extrêmement psychorigide et manipulateur à la fois... C'est avec Christophe que j'ai découvert l'insécurité et le mensonge. Combien de fois ne rentrait-il pas de la nuit, et inventait-il des déplacements professionnels – pour pouvoir me tromper ! Je suis même tombée enceinte de lui. À la suite de l'avortement, j'ai souffert d'une endométriose extrêmement douloureuse. Les rapports sexuels me faisaient terriblement souffrir, mais il ne voulait pas m'entendre et continuait de faire l'amour avec moi comme si de rien n'était.

Un jour, il s'est passé un événement étrange : Christophe a cru que moi, son objet, je lui échappais... Il m'a enfermée toute une nuit dans la salle de bains. J'ai prétexté un gros mal de tête pour qu'il m'ouvre la porte... Et j'ai filé. C'est avec Christophe que le fameux « détachement », dont je fais montre avec les hommes, a commencé à se développer. Je crois que j'ai trop souffert avec cette histoire – et je n'ai plus voulu donner prise à la passion. Je ne devais plus du tout m'attacher... À personne !

Toute petite avec ma mère...

Au cours de cette relation, j'ai éprouvé le besoin de commencer une psychothérapie. J'ai entamé la première séance en évoquant ce qui, dans mon enfance, m'apparaissait essentiel : ma mère

tombée enceinte de moi très jeune, à l'âge de 16 ans – grossesse sans doute non désirée qui l'a conduite à épouser mon père. Comment elle ne m'a pas élevée, ni indiqué les « repères » à suivre. Je me suis gardée toute seule, à la maison, élevée toute seule... Quand, quatre ans après, ma petite sœur est née, maman a totalement déplacé son amour vers elle. J'assistais, impuissante, à la naissance de l'amour maternel – cet amour que je n'avais jamais vraiment goûté et qu'elle consacrait exclusivement à ma petite sœur. Depuis, ça n'a jamais vraiment évolué. Sur les photos, même à l'âge adulte, je vois ma mère toujours attirée comme un aimant vers sa fille la plus jeune. Et moi, l'étrangère, la « différente », à côté, juste à côté. À l'écart.

Aujourd'hui, j'ai toujours des relations difficiles avec elle. Dès qu'elle élève la voix, quelque chose en moi se rétracte immédiatement. Avec les hommes, c'est la même chose... Depuis l'histoire avec Christophe, je me recroqueville très vite – dès que je sens planer l'ombre du « désamour »... Et ça peut être ultrarapide !

Recommencements

Il y a trois ans, je suis tombée très amoureuse d'un beau Marseillais – un commercial fraîchement divorcé avec enfant. Je disais à toutes mes amies : « J'ai enfin, enfin, rencontré l'homme de ma vie ! » J'ai été hyperamoureuse... Et cette fois, je me suis laissée aller à la passion, totalement. Je ne me reconnaissais plus. J'étais folle de jalousie, je piquais des crises, je devenais la « chieuse » que je n'avais jamais osé être... Comme j'étais amoureuse, je suis devenue moi-même, c'est-à-dire instable, avide d'amour...

Mais lui avait la charge d'un enfant et me « cachait » aux yeux de ce petit garçon de 7 ans. Quand son fils arrivait, hop, il me raccompagnait en voiture chez ma mère. Vous parlez d'un romantisme... Un jour, n'y tenant plus, après un déjeuner, j'ai planté mes yeux dans les siens et je l'ai taquiné. « Je pense que

nous devrions en rester là, ne crois-tu pas ? – OK, m'a-t-il répondu, nous allons en rester là... » J'étais sidérée car j'attendais qu'il me propose de renouer ! J'ai pleuré, j'ai essayé de rattraper la situation, mais c'était fichu. Nous nous sommes quittés... J'ai laissé la séparation se faire, sans chercher vraiment à rattraper les choses. J'étais en loques, en lambeaux – personne autour de moi ne l'a remarqué, car cette fois encore j'ai donné le change.

Blocages et déconnexions

J'ai rappelé mon ancienne psy qui a eu un comportement on ne peut plus bizarre, m'accusant d'infantilisme et de narcissisme... Je n'ai pas compris ! J'étais si triste, si défaite, que j'ai repris avec une autre psy. J'ai largement avancé. Je me suis disputée avec ma mère, à qui j'ai dit ses quatre vérités... Mais ça m'a rendue, encore une fois, terriblement triste. J'ai arrêté, avec elle aussi – est-ce une déconnexion équivalant à celles que j'ai connues dans ma vie amoureuse ? Possible.

Il y a un mois, j'ai renoué avec un copain d'enfance : Thomas, un charme fou. Nous avons passé quinze jours de folie, à nous appeler quinze fois par jour. Il m'a demandé : « Tu ne voudrais pas un enfant ? » J'ai répondu, très spontanément : « Non. » Mais qui était ce « je » qui lui répondait ? Était-ce vraiment moi ? Ou bien lui répondais-je ce que lui avait vraiment envie d'entendre ?

Un jour, soudainement, son attitude a changé. De retour d'un week-end en famille, il a prétexté que son portable s'était déchargé et qu'il n'avait pu me joindre pour cette raison... Je ne l'ai pas cru une seule seconde. Au lieu de m'accrocher, cette fois, j'ai déconnecté « en un clic ». L'histoire était terminée. Je suis passée du « mode superamoureuse », au « mode veille » sans presque m'en rendre compte. Cela m'étonne moi-même. Je suis capable de me motiver pour ne pas souffrir, de passer de la passion torride à l'indifférence la plus totale. Du coup – bien

évidemment – comme il me sent distante, il me rappelle... Mais c'est fini. Je ne pense plus du tout, du tout à lui. Je fuis l'emprise. Je rêve d'une histoire simple, et surtout, surtout, sans passion...

Mal d'amour, mal de mère

Sophie Carquain : Il y a une vraie chronologie dans les histoires de Sophie : les deux « gendres parfaits », puis le comédien, le manipulateur... Et enfin le jeune père. On a l'impression qu'elle va vers la passion, et que ses histoires durent de moins en moins longtemps !

Maryse Vaillant : Nous assistons effectivement à un mouvement ascendant qui va des relations conformistes, puis transgressives, vers de réelles mises en danger. Au cœur de cette escalade, le premier point de bascule se trouve probablement dans la relation forte et folle que Sophie vit avec le journaliste. Ce qu'elle éprouve à ce moment-là lui sert de catalyseur. Elle prend conscience de son déséquilibre intime et décide d'essayer de comprendre ce qui la pousse vers des amours aberrantes dans lesquelles elle ne se retrouve pas.

Le choc de sa prise de conscience l'amène en thérapie. Et là, elle rencontre ce qui la taraude, la question de sa mère, relation affective carencée, souffrances infantiles encore actuelles, sentiment de menace. Elle est alors confrontée au désamour originel qui lamine tous ses espoirs de relations amoureuses et entraperçoit l'origine et la clé de ses souffrances. Prenant la mesure du danger affectif qui la menace, elle s'entraîne à le fuir plutôt que d'en affronter la cause pour pouvoir y échapper. Jusqu'au jour où elle rencontre son beau Marseillais. Second point de bascule. Elle s'éprend alors d'un homme, père d'un jeune enfant, qui va lui préférer cet enfant et la rejeter !

Comme l'avait fait sa mère ? Avec la naissance de sa petite sœur ?

Cruelle répétition pour une jeune femme qui avait peur d'aimer par crainte des conséquences dévastatrices du manque d'amour ! Avec l'instinct infallible des mal-aimés, Sophie avait

deviné que cet homme-là lui donnerait ce qu'elle connaît de l'amour, c'est-à-dire de la déception, de l'amertume, tout le contexte d'un abandon affectif majeur et premier, le rejet maternel. Car c'est bien cet ancrage affectif douloureux et défectueux qui la rend infantile et dépendante lorsqu'elle croit aimer vraiment. Ce qu'elle dit éprouver ressemble bien à la quête folle d'une petite fille qui réclame son dû d'amour à quelqu'un qui ne peut lui donner ce dont elle manque.

Le drame de Sophie, c'est donc la relation à sa mère ? Est-il fréquent de rencontrer la question de la mère dans les histoires d'amour des femmes ?

Si elles ne sont pas assouplies par les bonheurs de la vie, ou mises en chantier dans un travail thérapeutique, les relations difficiles à la mère peuvent habiter toutes les amours ultérieures, chez les femmes comme chez les hommes. La raison en est simple, la relation à la mère est la première relation affective, celle qui va constituer la base de notre capacité d'aimance et surtout de nos modalités d'aimance, autrement dit de notre rapport à l'amour, tant au niveau quantitatif qu'au niveau qualitatif.

Sophie est assoiffée d'amour. Comme tous ceux et celles qui ont manqué d'amour maternel, elle en veut beaucoup, elle en veut toujours, elle en veut toujours plus. Chez elle, le besoin d'être aimée va se cristalliser sur une expérience traumatique infantile qu'elle n'a pu dépasser. Savoir qu'on l'aime, c'est savoir qu'on la préfère à un autre enfant. Elle a déjà été évincée de l'amour essentiel et en connaît la douleur. Ce qu'elle a déjà vécu et n'a pu surmonter constitue un nœud d'incertitude qui ne va jamais la lâcher.

Cette souffrance-là va la conduire d'échec en échec. Car l'amour qu'elle cherche n'est pas actuel, il s'enracine tout au fond d'elle. Il prend sa source là où s'inscrit la peur de sa mère, la peur d'aimer quelqu'un qui ne l'aime pas, et surtout qui préfère quelqu'un d'autre.

Comment cette carence d'amour initial peut-elle lui barrer l'accès à ses amours actuelles ?

Non seulement l'amour maternel lui a fait défaut, mais Sophie a assisté à la naissance de l'attachement de sa mère pour sa jeune sœur. Quand elle avait quatre ans, elle a été le témoin direct de l'éveil de sa mère à un amour qui n'était pas pour elle, dont elle était exclue et dont elle a été durablement privée. Cette carence l'a minée, elle en a souffert très profondément.

Une des conséquences est qu'en matière d'amour Sophie n'a aucune confiance en elle. Elle ne se croit pas assez aimable pour déclencher la joie, le lien, le plaisir, tout ce qu'elle a vu éclore sous ses yeux lorsqu'elle était petite et se développer ensuite.

C'est ainsi que toutes ses potentielles histoires d'amour échouent. Sophie n'y croit pas. Elle est fondamentalement convaincue que l'amour n'est pas pour elle. Elle cherche l'amour sans espérer le trouver. Au cœur de ce paradoxe, elle peut mettre toute son énergie à rater ses histoires d'amour. Car trouver l'amour, ce serait d'abord le retrouver.

La question de l'enfant

Peut-on inconsciemment se mettre des bâtons dans les roues parce que l'on ne veut pas s'engager, parce que l'on ne veut pas d'enfant ?

De la même façon qu'il lui bloque l'accès à l'amour, le déficit de relation positive à la mère peut rendre impossible tout projet de maternité. La mauvaise identification de Sophie à sa mère l'empêche de se projeter dans le rôle d'une mère. Avoir un enfant lui semble impossible. Nous avons là un des thèmes classiques de certains blocages vers la maternité.

Parmi les enfants mal-aimés de leur mère, certains vont vouloir avoir des enfants pour rattraper leurs déficits affectifs et réparer la relation maternelle, d'autres vont se voir interdits de parentalité. Avec le sentiment de ne pas avoir eu de mère, certaines femmes

investissent les enfants, d'autres s'interdisent la maternité. Autrement dit, mettre un enfant au milieu d'une histoire d'amour, c'est pour elles l'absolue garantie de perdre cet amour. Sophie fonctionne ainsi. Elle ne pense pas avoir d'amour à partager. Elle aspire à recevoir la totalité de l'amour dont elle a été privée.

Chez une femme, le désir d'enfant est-il toujours lié à la relation à sa mère ?

Devenir la mère d'un enfant est pour une femme le processus le plus riche et le plus complexe qui soit, qui sollicite en chacune toutes les représentations – positives et négatives, imaginaires et fantasmatiques – de l'amour maternel et de la maternité, tant au niveau culturel que familial, personnel que social. Ne peut être enceinte, le reconnaître, le savoir, le sentir, le vouloir, et l'assumer, que celle que la relation à sa mère autorise. Vous voyez comme on est très loin d'une vision naturaliste de la maternité. Toute femme ne peut devenir mère. Je ne veux pas dire qu'elle ne peut pas enfanter, mais qu'elle ne peut devenir la mère de son enfant qu'à l'issue d'un vrai processus psychique de transformation et de maturation.

Tout se passe comme si aujourd'hui Sophie ne peut avoir un enfant tant elle est l'enfant en question, celui à qui il faut de l'amour. Pour elle, l'enfant est également le rival, celui qui lui vole l'amour. Autrement dit, en l'état, la venue d'un enfant ne peut que faire obstacle à son évolution. Il n'y a pas assez de mère en elle pour qu'elle puisse se projeter dans la maternité et investir le désir de faire un enfant.

L'amour avide

En quoi le besoin d'amour de Sophie peut-il faire peur aux hommes ?

L'amour est la grande question de Sophie. Aimer et être aimée. On peut même dire qu'elle a de l'amour en retard. Or, si tous les

hommes aiment être aimés, il est juste de dire que l'avidité affective peut en effrayer beaucoup, car rares sont ceux qui se sentent capables d'aimer assez pour combler des carences trop massives.

Il est assez classique de noter que si beaucoup de femmes surestiment leurs talents d'aimantes – leur capacité à donner de l'amour –, les hommes ont plutôt tendance à surestimer leurs talents d'amants – leur capacité à donner du plaisir. Ils peuvent fantasmer satisfaire sexuellement plus de femmes qu'ils ne s'imaginent pouvoir en aimer. Résultat, ils sont loin d'être attirés par le vide affectif des femmes qu'ils rencontrent. Ils se méfient des filles trop demandeuses, surtout s'ils perçoivent un besoin d'amour absolu et total qui date de l'enfance. Conscients de ne pouvoir réparer l'irréparable, certains prendront le large. D'autres profiteront de l'occasion pour dominer et manipuler celles que leurs carences affectives rendent captives des promesses et des leurres amoureux.

Vous pensez aux grands manipulateurs ?

Exactement, c'est ainsi que devenues grandes, certaines petites filles mal-aimées peuvent devenir la proie de grands manipulateurs. En dévoilant leurs blessures, elles peuvent rencontrer des hommes que leur fragilité va rendre forts et qui se plaisent à dominer l'autre. De leur côté, ces hommes-là sont immanquablement attirés par les femmes douces et vulnérables qui laissent paraître un grand vide affectif et un grand besoin de réassurance. Certains de pouvoir exercer totalement leur goût du pouvoir, ils savent faire miroiter ce qui va attirer la jeune femme avide d'amour et en quête de protection.

C'est la grande déconvenue de bon nombre de jeunes femmes prises au piège des belles promesses et qui découvrent trop tard l'engrenage d'emprise et de dépendance dans lequel elles se sont fourvoyées. La question du manque d'amour – abord quantitatif – et le besoin d'être protégée et rassurée – aspect qualitatif – dessinent une voie royale pour les manipulations et dominations

en tout genre.

Passion et raison

Avec les hommes, Sophie oscille entre un désir de sécurité et le piment de l'insécurité. Toutes les femmes ne sont-elles pas ainsi ?

Tout le monde a besoin de racines pour se fonder et d'ailes pour s'envoler. Dans le domaine amoureux, il serait faux de penser que les femmes ont le monopole de l'ambivalence et de la complexité. Les hommes, eux aussi, sont tiraillés entre ce qui rassure et ce qui excite, ce qui rassasie et ce qui met en appétit. Hommes et femmes, tout le monde navigue entre la sécurité et le désir. Car ce sont les deux pôles de notre existence, le besoin de paix et le besoin de guerre, le repos et le mouvement, Éros et Thanatos, la pulsion de vie et la pulsion de mort. Une relation affective sans enjeu peut finir par ennuyer et lasser celui ou celle qui aspire à plus d'excitation. Une histoire d'amour chaotique et brûlante peut effrayer, fatiguer et finir par lasser celui qui aspire à un amour plus serein et plus paisible. À part pour quelques personnes uniquement attirées par les longs fleuves tranquilles ou par les torrents fougueux, la construction d'un couple requiert un dosage subtil de sécurité et de risque, de paix et de désir, chez chacun des partenaires.

Existe-t-il un juste équilibre ?

Pas d'équilibre universel. Il n'existe pas de voie médiane absolue. C'est à chacun, à chacune, de trouver, selon les âges de sa vie, le bon dosage entre liberté et sécurité, sagesse et folie, passion et raison. On peut même dire qu'un couple connaît, s'il réussit à durer assez longtemps, des tempos successifs de passion et de raison.

Une histoire d'amour, c'est la rencontre de deux manques affectifs, de deux histoires infantiles et de deux aspirations à

vivre. Chacun cherche à retrouver, reproduire, réparer, éviter ou fuir un schéma parental, une atmosphère familiale, des expériences émotionnelles fortes. Chacun est confronté à ses plus grandes angoisses, peur d'être abandonné, rejeté ou malmené, peur d'être manipulé, de ne rien maîtriser, peur de vivre, peur de mourir. Le besoin de sécurité affective peut donc côtoyer et infiltrer l'attrait pour le danger et tiédir certains élans. De même, le goût du risque peut corroder les plus douces ententes. Autrement dit, un amour qui dure est un amour qui accepte la complexité, le déséquilibre et pas mal de paradoxes.

L'ennui dans le couple

Cela nous conduit à la question de l'ennui dans le couple. L'ennui, dont se plaignent tant de femmes !

Je ne dirais pas que l'ennui est un problème exclusivement féminin. Les dames d'aujourd'hui ne sont plus enfermées dans leur famille comme l'étaient jadis les jeunes filles, et dans leur mariage comme l'étaient les épouses, sans autre horizon que leur maison et leurs enfants, sans autre partenaire intellectuel et affectif que leur mari, sans autre ambition que de maintenir leur couple. Lorsque c'est encore le cas, c'est souvent le résultat d'une sorte d'enfermement psychique. Lorsqu'une jeune femme mise tout sur l'amour et sur l'homme qu'elle aime, elle peut en effet oublier d'exister par elle-même et découvrir la pauvreté d'une relation dont elle attend tout. Car toute relation qu'on ne nourrit pas s'étiolle. Il ne suffit pas que la relation soit riche, il faut l'enrichir pour qu'elle dure.

Et c'est là que la position féminine peut être singulière. Car même si cela fait un certain temps que l'évolution des lois et des mœurs permet aux femmes d'avoir une vie extérieure à la famille, active et intense, sans attendre que leur mari stimule leur intellect, qu'il progresse pour elles dans la vie, qu'il les informe du monde, je crains qu'il en existe encore qui attendent tout de l'amour et trop de leur couple. Celles qui parlent d'ennui sont souvent celles-là.

Elles ont bâti des rêves de réalisation personnelle par le biais du couple ou du mariage et la réalité les déçoit. Elles oublient que la construction d'un couple nécessite l'établissement d'une relation où chacun des partenaires apporte à l'autre ses désirs et ses manques, autant que ses passions et ses espoirs. Si l'un attend tout de l'autre, cela ne marche pas.

Quand l'ennui naît des désirs insatisfaits, il s'agit de déception ?

Sophie nous montre qu'elle ne se sentait pas stimulée par ses premiers partenaires, pourtant « bien sous tous rapports ». Leur conformisme la sécurisait, mais la laissait insatisfaite. Ensuite, elle découvre la magie d'un homme complexe, qui la stimule et la fait rêver, mais la déçoit en se transformant bien trop vite en candidat à la paternité. Elle quitte les premiers pour cause d'ennui et le second pour cause de déception.

Son histoire est celle de bien des femmes qui n'ont pas encore appris à se connaître et que leurs amours renseignent progressivement sur elles-mêmes. Chaque amour, comme chaque échec, informe autant sur soi-même que sur l'autre. Or il est rare qu'on en soit conscient. En cas de malaise, les torts sont souvent projetés sur l'autre. Il devait combler, ne le peut et donc déçoit. Il ne correspond pas au modèle rêvé. C'est ainsi que, bien souvent, une trop grosse attente crée l'amertume de la déception. On voit alors s'exprimer les griefs de celles qui ont cru pouvoir échapper à elles-mêmes grâce à ce que l'autre était censé leur apporter.

C'est un marché de dupes. Car on ne trouve dans son couple que ce que l'on y met. Résultats, certaines femmes s'ennuieront toujours. Avec un homme comme avec un autre. Car elles ont l'ennui en elles. Un ennui fait d'une faiblesse du désir, par peur du désir, d'une tendance à l'insatisfaction par peur de la satisfaction qui risque d'éteindre le désir, d'une idéalisation du couple et de l'amour qui permet de sauvegarder les illusions infantiles.

Souffrir d'aimer

Aimer, est-ce forcément souffrir ? C'est ce que semble nous dire Sophie : elle refuse de souffrir, donc elle refuse d'aimer.

Oui, aimer fait mal. C'est le grand paradoxe du sentiment amoureux. Sa grande violence transporte, sublime, mais aussi meurtrit, détruit. Il est des moments où l'amour donne des ailes, illumine le quotidien, et des moments où il alourdit les pas, assombrit l'âme. Même un amour heureux peut faire mal. Car il provoque une émotion extrême qui bouleverse toutes les fibres de notre être et creuse nos vies jusqu'au fin fond de notre histoire. Car l'amour fait entrer l'autre dans notre vie, fait dépendre notre bonheur de lui, nous écartèle donc.

Sophie a peur de l'amour. Des blessures que cause l'amour. Elle craint autant l'amour qu'elle peut ressentir que celui qu'on peut lui refuser. Aimer, pour elle, c'est se rendre vulnérable, se dévoiler, montrer son âme. Et risquer de se faire piétiner, délaisser, rejeter. N'oublions pas qu'elle ne connaît de l'amour maternel que la douleur de voir sa mère aimer sa sœur et lui refuser sa tendresse. En amour, elle ne connaît pas la réciprocité. C'est pourquoi lorsqu'elle aime vraiment, elle prend vite une position de victime. Elle pense devoir gagner l'amour de cet homme en le satisfaisant en tout point.

Elle a connu le pire avec Christophe, violence, mépris, brimades...

Elle a subi l'inacceptable et s'est heureusement enfuie d'une relation qui dépassait ses capacités de négation d'elle-même. Sans savoir ce qu'elle recherchait en lui, nous voyons ce qu'elle y a trouvé, une soumission malheureuse et effrayée. Avec lui, elle retrouve alors ce qu'elle connaît et craint, la douleur d'aimer. Et la douleur d'un avortement qui lui laisse le ventre vide. Elle ne peut sortir de cet enfer que par la rupture de la relation qui lui cause trop d'émotions insupportables. Elle croit se mettre à l'abri par la fuite, mais elle ne peut se fuir elle-même et reproduit les schémas

qui vont la faire souffrir à nouveau.

L'art de la fuite ou ses impasses

Comment peut-on quitter l'autre, se « déconnecter » aussi rapidement ? De quelle manière l'expliquez-vous ?

Le détachement brutal dont Sophie nous parle ressemble fort au clivage qui nous tient à distance de ce que nous craignons le plus. C'est pour elle une protection à la fois contre l'amour qu'elle ressent et contre les blessures qu'elle reçoit ou craint de recevoir. Il est plus que probable qu'elle ait expérimenté ce clivage dans son enfance, pour survivre à l'indifférence de sa mère à son égard. Une mise à distance pour ne pas trop souffrir. Il lui aurait été inutile de se plaindre, aucune écoute affectueuse ne pouvant recueillir ses griefs, elle a donc appris alors à se couper d'elle-même.

Pourquoi la tristesse l'a-t-elle amenée à arrêter sa thérapie ?

Le recul de Sophie s'explique très bien, il signale qu'elle s'est approchée de quelque chose de vrai, un nœud personnel vivant et actif. C'est l'indice d'un bon début de travail psychique. En thérapie, elle a rencontré ce qu'elle fuit depuis toujours, le désamour de sa mère. Et n'a pu le supporter. Sa méthode de protection étant de rompre le contact avec la souffrance, elle a fui. Elle a coupé court aux émotions indésirables en prenant le large.

Or affronter l'insupportable est la seule solution pour qui veut s'en libérer. Ce qui explique que les parcours thérapeutiques ne soient pas toujours très joyeux. On pleure, on éprouve des émotions violentes, on revit de vieux chagrins, mais c'est la voie royale pour se délivrer de ses démons intimes. C'est pourquoi il est souvent nécessaire de dépasser les résistances pour pouvoir avancer.

Dépasser ses résistances pourrait lui permettre de comprendre le fin mot de l'histoire ?

Poursuivre le travail thérapeutique pourrait lui permettre de comprendre, en effet, d'affronter et de dépasser ses résistances et ses peurs. Pour ne plus recommencer les mêmes erreurs et ne plus vivre les mêmes souffrances. Elle serait alors enfin libérée de la contrainte qui la pousse à répéter son drame infantile, à projeter ses malheurs de gosse sur ses amours actuelles et à rater sa vie amoureuse.

Pour prendre la mesure de son manque affectif, peut-être devrait-elle s'approcher plus encore des raisons qu'avait sa mère de ne pouvoir l'aimer comme elle l'aurait voulu et comme il l'aurait fallu. Comprendre. Éprouver. Affronter la cruauté du désamour maternel et faire le deuil d'un retour impossible. On comprend la tristesse qui peut surgir face à un tel constat. L'amour perdu ne se rattrape plus. Les amours à venir ne peuvent compenser le manque d'amour passé.

Malgré l'échec de plusieurs tentatives, Sophie peut-elle reprendre un travail thérapeutique ?

Il n'est pas rare qu'une démarche thérapeutique ainsi stoppée par l'irruption d'une émotion insupportable soit réengagée avec bonheur, parfois avec le même psy, souvent avec un ou une autre. Les émotions qu'a éprouvées Sophie pendant les séances, tristesse, rage, peur, colère, montrent que le barrage émotionnel mis en place fonctionnait bien et qu'il pouvait enfin céder.

On se trompe en pensant que c'est le signe d'un échec. Bien au contraire, c'est un indice de travail psychique essentiel. L'inconscient ne se laissant pas aborder si facilement, il faut la patience, l'humilité et le transfert pour sortir de l'impasse apparente et parvenir ainsi à la question soigneusement préservée dans les replis secrets du refoulement ou du déni.

Plus généralement, en quoi l'expérience thérapeutique peut-elle permettre de sortir des répétitions douloureuses ?

N'oublions pas que ce qui touche à l'amour et plus précisément à la relation amoureuse adulte – capacité d'aimer, besoin d'être aimé, modalité d'aimance, reviviscence des amours passées, empreintes et blocages œdipiens, possibilité de se dégager des répétitions mortifères, consentement aux inévitables souffrances que cause le bonheur d'aimer – fait partie des racines inconscientes les plus profondes et les plus riches de notre existence.

Affronter ses démons et ses peurs, les revivre dans le transfert, les éprouver dans le cadre thérapeutique, peut permettre de se libérer des entraves infantiles pour déboucher sur une vraie fécondité et une vraie liberté intime, dans l'amour certes, mais aussi dans la vie sociale et familiale, dans le travail, dans tout ce qui nous permet de créer et de vivre³.

II

JEUX DE MASQUES

Julia, 39 ans, directrice des ressources humaines

« Plus maîtresse que femme »

« C'est vrai je ne fus pas sage
Et mes guerriers de passage
À peine vus, déjà disparus
Mais à travers leurs visages
C'était déjà votre image⁴ »

Brune et vive comme un écureuil, coupe à la garçonne, vêtue d'une minicape noire sertie de brandebourgs, Julia pose sur le monde et les hommes un joli regard sans fard. De temps en temps, elle lève les yeux au ciel et, main sur la bouche, s'esclaffe comme une gamine devant son parcours amoureux hors pair. « J'ai vécu tant de choses ! » Pourtant, elle fait la distinction entre les « histoires » qui durent « un peu », un an, un an et demi. Et puis les historiettes – qui ne se prolongent jamais au-delà de trois mois. Trois mois de folle passion qui suffisent à lui ouvrir les yeux. « Mais j'ai 39 ans, il est temps que je m'installe... Et si, tout simplement, je ne savais pas aimer ? »

Derrière ces séducteurs, mon père...

Je sais bien – et c’est pourquoi j’en parle immédiatement – que, derrière ma « collection » de séducteurs, trône toujours le même homme : l’ombre de mon père ! Un brillant avocat d’affaires, assez caricatural dans le genre (cabinet d’avocats, grand appartement dans le XVI^e, maison à Deauville, jolie femme bien plus jeune que lui, etc.), qui a eu parmi tant d’autres conquêtes... ma maman. Ma maman qui, enceinte de moi, s’est vue plaquée par cet homme séduisant et brillant avant même ma naissance. Et voilà. Moi, j’ai eu une enfance sans père, sans son regard. À 20 ans, après l’avoir attendu toute mon enfance, j’ai enfin cherché à le rencontrer...

Après avoir trouvé son adresse grâce à mon ancien P-DG, je lui ai écrit une lettre pour l’inviter à dîner à la maison... Il est venu dans mon petit studio, m’a joué le grand jeu ! Il m’a dit : « Je crois que je suis tombé amoureux de ma fille. Je rêve de vous emmener en voyage en Égypte... » Par la suite, à chacune de nos rencontres, il m’offrait des cadeaux de prix – montres, bijoux, sacs couture, me donnait beaucoup d’argent en liquide (2 000 francs à l’époque). Un discours que l’on tient plutôt à une maîtresse qu’à une fille... J’étais à la fois charmée par cette rencontre et très frustrée. Car il refusait de me faire rencontrer sa nouvelle famille, mes trois demi-frères et sœurs... Et surtout ma grand-mère, sa propre mère ! Bref, il continuait à me dissimuler aux yeux de la société ! Je me retrouvais encore une fois prise au piège de la clandestinité et du secret de famille. J’ai fini par mettre un terme de moi-même à cette relation pour le moins ambiguë avec un père qui était d’abord un « tchatcheur » et un supercharmeur...

J’étais, je crois, vouée du coup à des relations avec des séducteurs. Car les hommes qui me plaisent, c’est comme on dit maintenant, du « lourd ». Ce qui m’attire, ça n’est pas la testostérone, les biscoteaux et les hommes à large mâchoire qui magnétisent tant de femmes, mais la « belle gueule rock and roll », le charme fané, la barbe de trois jours, l’intello qui transparaît derrière le beau visage fatigué. Je préfère le bobo vulnérable au carriériste... Pourvu qu’il soit cultivé et drôle. L’être

total, l'être parfait. Quand un de ces hommes se trouve dans mon champ d'action, aussitôt... je fonce, sans foi ni loi. Enfin... disons plutôt que quelque chose en moi se déclenche sans que je ne parvienne à me contrôler.

Séductrice sans seins ni fesses !

Car je suis aussi une séductrice. Une Messaline sans seins ni fesses, sans talons aiguilles, sans rouge à lèvres. Sans une once de faux-semblant ! Une séductrice masquée, qui fait écho au séducteur vulnérable qui me plaît tant. Mon côté androgyne (est-ce parce que je suis du signe des Gémeaux ?) m'a poursuivie toute ma vie, toute mon enfance. Si vous voyiez des photos de moi, vous verriez une petite fille – toujours les cheveux courts – grands yeux bruns en demande d'affection, et qui cherchait tant à se faire aimer. Je me fais penser souvent à cette petite fille, dans le film de Carlos Saura, *Cría cuervos*, on se ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Ce côté brunette et garçonne, c'est ma mère qui l'a voulu. Une mère qui ne voulait pas d'une « fifille » trop mignonne, une mère qui avait trop souffert d'avoir été séduite puis abandonnée. Et qui craignait tant cela pour sa propre fille. Mais (Julia rit), les attributs de la féminité, je les ai parfaitement intériorisés. Ils sont à l'intérieur de moi. Ça ne m'empêche certes pas de séduire et de développer mon instinct de Diane chasseresse !

C'est moi le mec !

À bien des égards, dans une relation amoureuse, j'ai le rôle du mec. Je repère, je regarde, je me promets : « Je l'aurai celui-là », et je prends l'initiative du premier baiser. C'est moi qui fais tout ! Je suis hyperséductrice... Je ne sais pas pourquoi, je dégage quelque chose comme ça auprès des garçons. Ça doit être les phéromones. Une vraie tombeuse. À 20 ans, il m'est arrivé de me planter devant un garçon qui dansait un slow, d'écartier la fille et

d'embrasser le type. Comme ça, en un claquement de doigts ! Et il est parti avec moi !

Aujourd'hui encore, à 39 ans, j'ai cette attitude. Un comportement de maîtresse, celui d'une femme qui déborde de confiance en elle, en somme. Il y a un côté très instinctif, physique, magnétique. Et parfois, quand je ne fais rien, ce sont eux qui viennent vers moi. Un jour, dans une soirée, j'ai vu un type qui me plaisait... Mais il me plaisait de façon terrifiante. J'ai chuchoté à l'oreille de ma meilleure amie, qui m'accompagnait : « Regarde le beau brun, il est canon, non ? » Et elle m'a répondu : « Laisse tomber, ma chérie, il a trois enfants. » Ça m'a fait l'effet d'une douche froide. J'ai en effet laissé tomber... Eh bien, dix minutes après, le bel inconnu est venu me rejoindre au balcon, où je fumais une cigarette, m'en a demandé une, l'a allumée et m'a embrassée.

Une maîtresse... pas une femme

Je suis une maîtresse... Je ne suis pas une femme. On est avec moi pour un temps, mais pas pour toujours. Je suis une maîtresse parce que, on me l'a souvent dit, on me trouve assez douée au lit, sensuelle et très libre. Et pourtant, je ne suis pas sans foi ni loi : j'ai une éthique. Les hommes qui ne sont pas libres ne m'intéressent pas. Je ne peux pas dire que c'est ça, la raison de mes « ratages amoureux ». Un jour, bien sûr, j'ai eu une petite aventure avec un homme pas libre, marié, avec des enfants... Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il laisse sa femme pour moi et je ne l'aurais jamais accepté.

Quand je parle de « maîtresse symbolique », je veux dire aussi que ça ne dure pas. Les hommes deviennent très vite assez dingues de moi – sans prétention, mais c'est la réalité ! Immédiatement, j'évoque mes fragilités. Je leur dis que je suis angoissée, et même flippée, pas très stable : ils adorent, ça les rend fous ! Le petit côté Woody Allen intello, fleur fragile, ils aiment ça (du moins quand ça ne dure pas). Je les rends dingues

aussi au lit (je n'attends pas trop : on fait l'amour généralement le deuxième soir). Ils savent aussi que j'ai un super job, bien payé : tout ça les appâte et les séduit. Et moi, pendant ce temps, je m'adore aussi ! Je suis pétillante, brillante, aguicheuse. Qu'est-ce que je suis bien pendant ces premiers temps de la passion !

Je donne tout...

Alors, là, oui, je donne tout. Je m'abandonne totalement, sans retenue... Je dis tout ce que je suis également (ce qui passe très bien car aux premiers temps de la passion, on est émerveillé par l'autre). Oui mais voilà... Je me dévoile beaucoup trop ! Je sais bien pourtant qu'il faudrait jouer la carte du mystère, de la grande énigmatique, mais je n'y parviens pas.

Trois mois – parfois jour pour jour – après le début de la relation, ça commence à capoter. De deux choses l'une : soit je ne tombe pas amoureuse, et alors l'ennui me submerge. Un ennui terrible, un vide intersidéral (sauf au lit, où ça continue à être génial). Soit je tombe vraiment amoureuse. C'est alors que la vraie Julia apparaît : celle qui doute mais qui ne joue plus l'intello dans un Woody Allen, celle qui flippe. La Julia nulle, celle qui ne vaut rien (car, au fond de moi, c'est bien ce que je pense de moi !). Et je me débrouille inconsciemment pour saboter l'histoire. Je deviens plate (à mes propres yeux), ennuyeuse, sans saveur, d'autant plus que, moi, je suis du genre à me démasquer complètement. Je m'abandonne totalement, sans retenue. Et j'ai peur, si peur que l'on m'abandonne !

Peur de l'abandon

Et c'est là que le bât blesse. Cette trouille de l'abandon me terrorise tellement que je la répète à tour de bras : « Tu vas partir », « Tu vois, là, tu ne m'aimes plus. » Et ce qui était si charmant au départ (la fleur fragile, la fille « barrée » mais rigolote avec ses angoisses) tourne au cauchemar pour les mecs qui n'en

peuvent plus. « Tu mets toutes les chances de ton côté pour que notre relation s'arrête », m'a lancé un de mes copains, un jour... Et c'est sans doute tellement vrai. Vous ne pouvez pas savoir comme je doute de moi. Quand une histoire s'arrête ou menace de le faire, celle que je regrette, c'est elle : la « Julia brillante », la séductrice ! N'est-ce pas narcissique ? Ça n'est pas l'autre qui me manque. C'est la facette brillante de moi-même. Est-ce que c'est cela, aimer ? (Julia s'interrompt.)

Ça me rappelle la relation que j'ai eue avec un jeune homme archéologue. Il avait 32 ans, j'en avais 26. Je m'ennuyais terriblement avec lui et, comme chaque fois, je pratiquais le sabotage. J'arrivais très en retard aux rendez-vous. Un jour, je suis arrivée, comme ça, les doigts dans le nez, à 23 heures, alors que nous devions dîner ensemble... Je m'en souviens, il a regardé mon assiette, il en a jeté le contenu, sous mes yeux, dans la poubelle. Puis il m'a écrit une lettre. Me disant que je ne savais pas aimer. J'ai gardé cette lettre.

Une trop forte demande...

Bien sûr que je demande trop. Je demande des preuves d'amour, d'affection, de passion pour me faire totalement oublier que l'on est deux individus, séparés. La fusion, géniale parce qu'elle vient totalement combler ma trouille de l'abandon. Si je n'avais pas cette casserole à trimbaler, ça se passerait peut-être mieux. Tout serait plus léger, n'est-ce pas ? Mais les mecs, cette demande d'affection, ça les fait fuir...

Plus jeune, je n'ai jamais pensé en termes de durée. De toute façon, le grand drame de ma vie, c'est que précisément, aucune de mes histoires, jusqu'à présent, n'a duré. Si... Celle avec le père de ma fille : douze ans ! Lui, je l'ai choisi pour avoir une fille métisse. Il est mi-Africain, mi-Suisse. La fameuse aspiration au double ? Moi qui suis Gêmeaux et, surtout, née de père juif et de mère catholique ? Sans doute encore. Je me souviens au bout de trois mois, là encore, j'ai voulu mettre fin à la relation.

Alors on s'est quittés. Quinze jours, pour faire un break. Ensuite Julien est revenu. Lui, il s'est accroché. Sinon je n'aurais jamais eu le temps d'avoir ma fille ! Ça s'est très mal fini : il ne voulait pas me laisser partir, il était à la limite du harcèlement moral...

Et maintenant

Maintenant, j'aborde la quarantaine (j'aurai 40 ans en juin prochain) et, franchement, j'ai envie d'une histoire qui dure. J'ai envie de tomber amoureuse de mon meilleur ami...

Vous savez quoi ? J'ai mon idée pour faire durer les couples. Je pense qu'il faut être infidèle, bien sûr, sans le dire. Je me suis toujours interdit de tromper un homme (toujours ma fichue éthique). Mais j'ai aussi besoin, à partir d'un moment précis, de vérifier mon potentiel de séduction. Avec Julien, je me suis interdit de le tromper... Eh bien, ça m'a coûté très cher. Si je m'étais autorisé une petite infidélité, j'en suis certaine, nous serions toujours ensemble.

Identification à l'agresseur

Sophie Carquain : « Je suis une maîtresse pas une femme » : et si nous comprenions le substantif « femme » comme, tout simplement, « du genre féminin » et non comme « épouse » ?

Maryse Vaillant : Vous posez la question de la féminité de Julia. Sa mère l'ayant voulu garçon pour éviter qu'elle souffre du statut généralement dévolu à la femme « séduite et abandonnée », Julia décide de séduire et d'abandonner, comme le ferait un garçon. Elle ne cherche pas à mettre en avant la coquetterie féminine comme le font généralement les séductrices. Elle affirme son côté androgyne et fonctionne en homme. Active, décidée, assurée, agressive, dominatrice, c'est elle qui choisit, décide, passe à l'acte avec autorité.

C'est toute la force du substantif qu'elle choisit ici. « Maîtresse », du latin magister, celle qui maîtrise, qui domine, voire qui dompte. Elle annonce clairement le rôle qu'elle se réserve dans la relation amoureuse : elle sera la dominante, la dominatrice. Sans aller jusqu'à entendre « maîtresse » dans le sens que lui donneraient les adeptes des relations sadomasochistes, on voit bien que Julia entend jouer son rôle sur le mode du pouvoir. Et c'est bien le message qu'elle envoie et celui qui est reçu.

Julia oppose surtout maîtresse à épouse.

Ainsi veut-elle qu'on la distingue de la compagne légitime et de celles qui cherchent à le devenir. Refusant le cadre matrimonial, elle se place du côté du désir et de la liberté. Elle prend le rôle de l'amante et refuse les servitudes des aspirantes à la conjugalité.

À n'en pas douter, Julia sait bien qu'elle fonctionne sur les trois registres que nous venons d'évoquer : la domination, la passion, la virilité. Elle est la maîtresse femme, la dominatrice libre et forte. Elle est la maîtresse amante passionnée qui refuse les entraves

et les engagements. En même temps, elle annonce clairement qu'elle ne veut pas se comporter comme le font habituellement les femmes. Sa féminité à elle passe par le pouvoir, le sexe et la liberté qui sont des attributs certes féminins mais que les hommes revendiquent plus souvent que nous.

Elle dit bien : « C'est moi le mec ! »

Elle incarne la version féminine du prédateur, du séducteur. Elle fait ce qu'a fait son père. Ce faisant, elle met en avant l'agressivité des femmes, leur capacité de décision, leur efficacité dans l'action. Nous savons bien que la féminité ne se réduit pas au maquillage et qu'elle contient autant de force que de douceur, d'énergie prédatrice que d'intuition empathique. Ce qui est évident, c'est qu'elle ne s'est pas identifiée à une mère fragile et douloureuse, mais bien au prédateur qui l'a blessée.

Elle incarne donc ce qu'on appelle l'identification à l'agresseur. Elle fait ce que son père a fait et dont elle a souffert, dont a souffert sa mère. Elle séduit et sans se soucier des conséquences, abandonne ses conquêtes quand bon lui semble. Elle s'est identifiée au prédateur qui a fait souffrir sa mère et voudrait fonctionner totalement comme une prédatrice.

Du moins le voudrait-elle. Mais elle est bien plus complexe que cela. Car, en fait, une partie d'elle-même cherche l'amour de cet homme dont elle copie la dureté. Elle le singe en jouant son rôle, mais elle attend de lui l'amour qui lui manque. Ce paradoxe est la base de ses souffrances, mais, en même temps, c'est ce qui la rend humaine et fascinante.

Venger sa mère

Est-ce parce qu'elle n'a pas eu de regard aimant de père sur elle qu'elle le cherche en permanence chez d'autres, ou est-ce parce qu'elle a été bercée par la plainte maternelle ?

Les deux niveaux peuvent cohabiter. L'absence du père étant

ici – comme bien souvent – relayée et commentée par les doléances maternelles. On peut supposer que le mécanisme d'identification à l'agresseur s'est mis en place en réponse aux souffrances maternelles dont la petite a été un témoin direct, un témoin peut-être très activement sollicité.

Julia ne reproduit pas le schéma œdipien classique des jeunes femmes immatures affectivement qui cherchent à compenser les carences de leur enfance à travers leurs amours adultes. Il est assez classique de voir des filles qui cherchent un père s'éprendre d'hommes plus âgés qu'elles, de qui elles attendent promesses et protection, ou d'hommes mariés, qu'elles voudraient pouvoir épouser.

Ces histoires de petites filles amoureuses d'un papa illustrent le parcours assez traditionnel du couple par étayage, tel que la société et la culture ont tendance à se le représenter. L'homme est protecteur, même s'il n'est pas toujours paternel, la femme plus vulnérable, voire infantile. Il s'agit en gros de reformer, ou de tenter de reformer, à l'âge adulte, l'union qui a encadré l'enfance, le couple parental.

Ce n'est pas ainsi que fonctionne Julia.

Ce qui frappe chez elle, c'est la révolte active contre le sort attribué classiquement à la femme dans le couple et dans la version œdipienne du rêve des fillettes. Elle annonce haut et fort n'avoir aucune envie de devenir l'épousée – autrement dit la mère –, et elle s'emploie à ne jamais être en situation de devenir la femme victime, séduite et abandonnée, – autrement dit sa mère. Elle refuse le seul modèle de femme que son enfance lui ait permis d'avoir. Ainsi refuse-t-elle le rôle de la victime pour endosser celui du bourreau. Elle veut garder la maîtrise de l'aventure amoureuse, comme un homme. Comme son père l'a fait. Pour faire souffrir, comme sa mère a souffert.

Donc, elle se venge ? Elle venge les femmes, elle venge sa

mère ?

Elle assume le rôle de la « vengeresse masquée ». Elle se voit comme une prédatrice, une Messaline, une femme qui ne craint rien et qui est prête à s'attaquer à tous les hommes pour les dominer, les séduire, autrement dit les vaincre. Elle venge sa mère. Elle ne rejoue pas la scène œdipienne en réunissant fantasmatiquement le couple parental dont elle prendrait l'une des places, elle remonte à la source, à la rencontre de ses parents. Et elle refait l'histoire, leur histoire. Elle répartit les rôles et peut ainsi tenter d'apporter réparation à sa mère et aux femmes délaissées.

Mais ce scénario fantasmatique ne parvient pas à dissimuler sa propre détresse d'enfant, sa soif d'amour actuelle, et son besoin d'être réparée elle-même. Notre Messaline est aussi une petite fille qui n'a pas eu de père pour grandir et qui n'a pu avoir envie d'en aimer un lorsqu'elle en avait l'âge et le besoin. Séduire les hommes ne lui apporte pas beaucoup d'apaisement. Car jamais la séduction ou la prédation n'apporte l'amour. C'est pourquoi lorsqu'elle se prend au jeu et se met à aimer, comme les autres, elle ne peut éviter de souffrir, de dépendre. Et, paradoxalement, la voilà devenue une victime. Victime d'elle-même. Victime de l'amour qui lui manque, de l'amour qui lui a manqué.

Le nécessaire triangle des amours impossibles

Julia a beaucoup souffert de l'absence de son père pendant son enfance. Comment le père aide-t-il une fille à se construire ?

Pour la petite fille, le regard du père est avant tout le regard d'un homme que la mère regarde et qui regarde sa fille sous le regard de sa femme. C'est sous cette croisée de regards que la fillette voit son père la voir et qu'elle en rêve comme d'un homme à séduire. Un homme qui est déjà pris, déjà épris. Car il n'a d'attrait pour elle que dans la mesure où il en a pour sa mère. C'est une histoire d'amour à trois⁵.

Pour Julia, les relations ne se jouent jamais à trois. Elle connaît son père à travers les dires de sa mère et le rencontre en dehors de la présence de cette dernière. Petite fille, elle n'a jamais fait l'expérience des regards croisés qui tissent l'œdipe et la relation familiale. Elle est seule avec sa mère et lorsqu'elle fait la connaissance de son père, elle est seule avec lui.

En quoi le regard du père construit-il déjà, dès les premières années, un devenir serein de femme amoureuse ?

Le triangle que forment les regards du père, de la mère et de l'enfant, le fameux triangle œdipien, met en place la circulation du désir. Si la mère regarde son enfant et seulement son enfant, celui-ci – ou celle-ci – peut se noyer dans un amour qui le – ou la – capte.

Car la mère, c'est l'amour premier, le premier miroir dans lequel l'enfant se reconnaît. Quel que soit son genre, il se voit comme sa mère le voit, se connaît comme elle le connaît, s'aime comme elle l'aime. C'est pourquoi il est fondamental de sortir du mirage de cette captation amoureuse. Pour cela, tout enfant, garçon comme fille, a besoin que sa mère regarde ailleurs. Qu'elle oriente son désir vers un autre amour. Il lui faut prendre conscience que sa mère n'est pas toute à lui. En regardant vers le père – un compagnon ou une compagne –, vers un partenaire amoureux génital, la mère dira à l'enfant que son amour de mère n'inclut pas toutes ses amours de femme⁶.

Ce faisant, elle désigne l'autre personne qui peut, qui doit, regarder l'enfant avec la tendresse d'un parent. Le père est alors le signe du partage maternel – elle n'est pas toute à l'enfant – et du partage de l'enfant – il n'est pas tout à sa mère. Ainsi chacun de nous apprend-il là quelque chose de fondamental, à partir de quoi il peut aimer ailleurs et s'aimer lui-même. Aimer plusieurs personnes séparément. Ce sera peut-être un peu déchirant pour lui – ou elle – mais structurant et salubre.

Un père séducteur

Quand elle rencontre son père, à 20 ans, pour la première fois, il est très séducteur avec elle. Que pensez-vous de ce comportement ?

Julia fait là l'expérience la plus désastreuse qui soit pour une fille qui n'a pas connu son père pendant la période propice à sa construction œdipienne. Cette rencontre explique son désarroi actuel à l'heure où elle voudrait changer de vie et fonder quelque chose de plus durable avec un homme. Lorsqu'elle le rencontre, son père se conduit avec elle en dragueur. En séducteur. Il oublie qu'il est son père.

Ce faisant, il réalise concrètement ce qu'elle aurait pu fantasmer alors qu'elle avait 5 ans si elle avait vécu avec lui à ce moment-là. Un comportement immature, blessant, déstabilisant, traumatisant. Qui peut constituer pour la jeune fille une véritable agression sexuelle. Car elle trouve en face d'elle la pire figure paternelle qui soit, un père séducteur de sa propre fille, un père incestueux.

Cela a pu être très déstabilisant pour elle, voire traumatisant ?

C'est une effraction violente. Jusqu'alors, le père était un inconnu qu'elle ne voyait qu'à travers la plainte maternelle. Il est possible que l'enfant se soit imaginé que le bourreau de sa mère aurait pu être pour elle un père tendre et affectueux. Le genre de rêverie infantile qui peut accompagner en secret les endormissements d'une fillette en manque de père. Or il s'avère encore pire que ce que sa mère lui avait annoncé. Il n'est ni tendre ni affectueux, il n'est pas un père. Il lui refuse même l'accès à ses racines générationnelles en lui barrant l'accès à sa grand-mère. C'est violent. C'est un traumatisme susceptible d'expliquer qu'elle se soit construit une cuirasse et qu'elle ait endossé le rôle de vengeresse. Pour survivre à une telle agression, elle ne peut qu'agresser à son tour.

Vulnérabilité cachée

Mais elle est vulnérable et semble attendre beaucoup de l'amour. Comment expliquer qu'elle pratique avec insistance un tel sabotage amoureux ?

Julia attend beaucoup des hommes qu'elle semble embarquer dans son univers fantasmagique. Elle attend qu'ils devinent ce qu'elle désire et ne peut exprimer. À demande non formulée, réponse impossible. Voici donc en route l'implacable scénario de l'échec assuré. Un scénario bien rodé.

Car sous le masque de la justicière, Julia est restée immature. Son besoin d'amour est resté très infantile. Elle a besoin d'être aimée et ne peut le faire savoir à personne. Elle est prisonnière du rôle qui l'a jusqu'à présent protégée. Ce rôle de chasseuse la pousse à renouveler l'expérience de la séduction et de l'abandon. Une aventure où elle se réserve le rôle du séducteur. Il lui faut donc pratiquer le sabotage amoureux pour compléter sa mission, c'est-à-dire abandonner ses proies et ainsi se rendre disponible pour d'autres conquêtes.

Elle dit : « Je me dévoile trop », « Je donne tout au lit », et « Je dis tout ». Qu'en pensez-vous ?

Notre « vengeresse masquée » cache un cœur d'enfant sous son allure de guerrière. Elle se joue à elle-même la comédie du pouvoir, de la maîtrise absolue. Le fait de séduire la maintient en forme, en état de vigilance, en état de désir. Lorsqu'elle doit abandonner la position conquérante pour affronter le trouble et le doute amoureux, elle perd ses moyens. Les émotions et les sentiments sont des domaines qu'elle maîtrise moins bien. Car il est difficile de maîtriser l'irruption du sentiment amoureux, autant celui qu'on ressent que celui qu'on reçoit, autant l'éveil d'un amour actuel que le réveil des manques passés.

Tout se passe comme si, chez elle, le désir était la face offensive, agressive, dominatrice d'une quête intime plus douloureuse, plus vulnérable. Un masque fort pour dissimuler ses

faiblesses, un masque menteur pour cacher une vérité qu'elle ne sait pas assumer.

Les aventures sexuelles

Que pensez-vous des « capacités sexuelles » dont elle nous parle ? Elle semble elle-même bluffée par son talent de séductrice...

Julia est faible en amour et forte en sexe. Elle ne domine rien dans l'un et s'exerce à bien contrôler l'autre. Elle vante donc ses capacités sexuelles comme le font les hommes qui restent souvent discrets sur leurs capacités amoureuses. Ils préfèrent mettre le curseur sur leurs prouesses sexuelles plutôt que sur leurs attachements, se considèrent plutôt comme des amants que comme des aimants. En fait, derrière la vantardise, on peut déceler une sorte de pudeur. De pudeur affective. Comme un leurre qui permet de détourner l'attention de ce que l'on veut cacher.

Elle a compris depuis longtemps que le désir est toujours désirable. Une femme qui fonce sur un homme en lui disant qu'elle le veut l'emmène dans son lit sans trop de peine. Ensuite, portée par son propre désir, elle peut plonger dans la passion et y entraîner son compagnon d'un soir. Ce qui est bien plus difficile, c'est le long cours. Affronter sa propre vulnérabilité. Car l'amour rend toujours vulnérable. C'est pourquoi, à l'instar de bien des hommes, Julia préfère mettre en avant son ardeur sexuelle plutôt que son besoin d'amour. Au jeu du désir, elle est gagnante, au jeu de l'amour, elle est perdante. Elle le sait.

Bien des femmes sont comme elles et craignent plus l'attachement amoureux que l'aventure sexuelle. Pourquoi ne le disent-elles pas ?

Beaucoup de femmes pourraient tenir le même discours et nombreuses sont celles qui s'y essaient. Or elles savent très bien

que ce qui excite le désir des hommes dans l'intimité peut également provoquer leur mépris dans la société. Elles n'ignorent pas qu'elles seront mal jugées, voire condamnées, assimilées à des femmes de mauvaise vie, des insatiables, des allumeuses. Autant de rôles et de qualificatifs qui plaisent peut-être à Julia, mais qui sont désagréables pour la plupart des femmes, car ce discrédit s'étend ensuite sur les autres domaines de leurs activités, professionnelles, sociales ou familiales.

Nous ne pouvons que faire cet amer constat, certains comportements très connotés sexuellement supportent mal la traduction du masculin au féminin. Surtout dans le domaine des sentiments et de la famille. La tradition reste fortement misogyne dans la répartition des valeurs et l'attribution des rôles.

Quand une histoire s'achève c'est la « Julia de la passion » qu'elle regrette. Est-ce pour vérifier son potentiel de séduction ?

Il est évident que son rôle de séductrice étant destiné à cacher sa douleur et son infini besoin d'amour, elle ne peut s'en dispenser sans regret. Avec le temps, le masque finit par coller à la peau et il peut devenir très difficile de s'en passer. Il fait partie de sa personne, il lui procure des satisfactions qui, si elles ne comblent pas son besoin d'amour, lui font vivre de bons moments.

Mais le masque dissimule, il protège et donne ainsi l'impression de pouvoir se dispenser du travail psychique ordinaire qui accompagne la souffrance. Ainsi Julia n'a-t-elle pas mis en place les processus du deuil, de la réparation qui permettent d'affronter et de dépasser la souffrance. Lorsqu'elle ôte son masque, elle peut donc se sentir très nue.

C'est pourquoi, quand s'approche l'âge de la maturité, Julia craint de ne pouvoir l'affronter. Trop d'années passées à dissimuler sa fragilité, son besoin d'amour, à jouer avec le désir lui ont ôté les moyens d'affronter son vide et ses manques. Elle est très démunie face au surgissement d'un besoin nouveau qui la trouble, celui de construire, de former un couple, d'être heureuse en amour. Ces aspirations classiques que chacun apprend à

mesurer, atténuer, différer, à assouplir par la succession des petits échecs, deuils et blessures amoureuses, sont restées vives chez Julia, intactes sous la protection de son masque de Messaline.

Jeux de leurre ou jeu de la vérité

Elle voudrait tomber amoureuse de son meilleur ami. Est-ce une solution pour éviter la passion, la domination, la répétition des échecs ?

C'est encore un leurre, un cache, une manière de jouer avec son désir. Tomber amoureuse de son meilleur ami, c'est une façon d'espérer passer à côté de la flamme sans se brûler. Or l'amour brûle. Impossible d'échapper au risque de souffrir. Julia voudrait s'écarter de tout ce qui l'a fait vivre et vibrer jusqu'alors. Ce serait comme abandonner l'élément moteur de son existence et de ses tentatives de survie, le désir. Autrement dit, vivre la vie d'une autre. Une illusion.

Revenons maintenant sur sa profession de foi, à la riche polysémie : « Je suis une maîtresse, pas une femme ! » Peut-être pourrions-nous lui trouver un sens supplémentaire et l'entendre comme un regret, l'aveu, une aspiration inconsciente refoulée. Julia dévoilerait là une aspiration cachée, la face obscure et infantile de la vengeresse. Son rêve secret de devenir une femme, une épouse. Sans souffrir.

La solution qu'elle se préconise : l'infidélité – cela vous semble jouable ?

Projeter un couple construit sur un projet d'infidélité ressemble ici à une nouvelle mascarade. Julia n'y croit pas vraiment. Elle fait semblant de ne pas attendre l'amour absolu, total, celui qui la prendrait toute et où elle pourrait se donner toute. L'amour tel qu'on le rêve lorsqu'on ne le connaît pas. Autrement dit, la projection sur l'avenir des amours infantiles passées, rêvées en

mieux, en meilleur, en vrai. Une représentation mensongère de l'amour qui lui brouille les esprits. Car elle dit ne pas en vouloir mais ne peut s'empêcher d'y aspirer.

C'est un leurre, car l'amour qu'on imagine tant qu'on en est privé ressemble rarement à celui qu'on éprouve lorsque la vie nous permet de le rencontrer. Car même s'il est bâti à partir d'éléments infantiles, il n'en est pas la projection mais le prolongement. C'est pourquoi il peut être fort loin des attentes initiales. Et infiniment plus profond et plus fécond. Mais il faut le vivre pour s'en apercevoir.

Comment peut-on se sortir de telles impasses personnelles ?

Julia nous parle des femmes qui ont besoin de faire la paix avec elles-mêmes. Plus que toute autre, elle est traversée d'attentes contradictoires au cœur desquelles elle se débat sans trouver l'équilibre intime qui lui permettrait d'aller de l'avant. Il faudrait qu'elle puisse laisser l'histoire de sa mère au passé et s'autoriser à reconnaître ses ambivalences et ses doutes. Ce n'est qu'en se pacifiant qu'elle pourra laisser tomber ses masques et ses jeux de leurre, et s'autoriser à aspirer tout simplement au bonheur pour elle-même.

III

LES SAMARITAINES

Peggy, 60 ans, responsable d'un office de tourisme

« Ma mission : sauver les dépressifs »

« Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant⁷ »

Elle a l'œil bleu, très vif. Elle est blonde, tonique, rigolote. Autant d'atouts qui expliquent, d'après elle, qu'elle attire « tous les paumés de la terre ». Des hommes fragiles, des « gueules cassées », qu'elle recherche elle aussi avidement, et espère à tout prix sauver. Peut-être parce qu'ils lui permettent d'honorer une promesse d'enfant...

Les gueules cassées

Qui prétend que les femmes préfèrent les mâchoires carrées et les hommes solides ? Qu'elles plébiscitent Kevin Costner plutôt que Jean-Hugues Anglade ? J'ai toujours été très attirée par les gueules cassées, les visages un peu grognons, les fragiles mélancoliques... J'aime les gueules cabossées par l'existence. Les déprimés m'attirent comme un aimant ! Le premier vrai amour de ma vie, je l'ai rencontré à 20 ans pile. Nous étions en 1970, je vivais comme un patachon depuis déjà six mois... Inscrite à la Sorbonne, mais fréquentant les amphis en touriste, j'étais rentrée

des États-Unis, où mon père, militaire, avait été muté, et je m'octroyais une année sabbatique, douce existence oisive à la Sagan. Je dormais dans des hôtels du quartier Latin, je lisais, j'allais au cinéma... Ce jour-là, je bouquinais au Cluny depuis deux bonnes heures, mon Gai Savoir de Nietzsche sous les yeux.

Il est entré dans ce café, a commandé un espresso au bar. Moi je me suis cachée derrière mon bouquin, le cœur battant, en me disant : « Mon Dieu, quelle belle gueule ! Pourvu qu'il ne vienne pas vers moi. » Bingo. Ce jour-là, j'ai vérifié une fois encore mon pouvoir de séduction de « petite blonde rigolote ». En un clin d'œil, le « beau dépressif » m'a regardée, il s'est approché et m'a adressé la parole. Bien sûr, Nietzsche, en 70, ça faisait parler... surtout les intellos torturés.

L'époque était libre, merveilleuse. Le sida et le chômage n'existaient pas, on pouvait vite tomber passionnément amoureux, quitter son boulot pour en retrouver un autre. C'est ce que faisait souvent Christian. Bougon de nature, peu sociable, il quittait son boulot quand ça lui chantait, comme un adolescent en crise. Il séchait quand bon lui semblait, quand il avait envie de se balader à Montmartre ou de prendre un petit déjeuner tardif au café. Moi, je le couvrais. Combien de fois ai-je demandé des certificats médicaux aux médecins et contacté ses patrons pour lui fournir des excuses ! J'étais folle amoureuse de lui.

J'ai ouvert les volets...

Notre histoire a duré suffisamment longtemps pour que l'on envisage d'avoir un enfant. Thomas est né en 1973, trois ans après notre rencontre. Dès que je suis rentrée de la clinique, avec le couffin, mon beau dépressif a commencé à me peser. Notre relation a implosé. Biberons, nuits sans sommeil, école, réunions avec les maîtresses, balades au square... J'assumais tout et lui restait à la maison comme un petit enfant qui cherche consolation. Il n'y avait pas de place pour deux nourrissons à la maison. J'ai essayé de l'entraîner chez le psy, mais ça n'a rien

donné.

À ce moment-là, précisément, avant la séparation, je dois confesser que l'idée du suicide m'a caressée. Un jour de printemps, j'ai ouvert les volets, la fenêtre, j'étais seule avec mon bébé. Je me suis dit : « Je prends Thomas sous le bras, et je saute du septième étage. » C'était une pensée fulgurante, rapide, qui m'est venue comme ça... Je l'ai vite écartée, comme une mouche. Je ne suis pas d'un naturel dépressif et encore moins suicidaire. Ce jour-là, je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

En revanche, Christian, lui, pensait beaucoup au suicide... Il en parlait fréquemment. C'était pour lui une alternative tout à fait valable à la vie. Il l'envisageait même comme « une douce vague qui vient panser les blessures », me disait-il. Il s'estimait trop lâche pour le faire... J'ai pris la décision de le quitter en 1982 – mais notre histoire d'amour s'était achevée depuis longtemps. Et pourtant on a eu tant de mal à défaire les liens...

Le plombier qui aimait l'opéra

Et puis est arrivé le second amour de ma vie : Pablo, plombier de profession, un mélancolique profond... qui cachait tant de blessures derrière un sourire Ultra Bright ! Après la version « renfrognée » du dépressif, je me coltinai la version « frère sourire ». Le jour de notre rencontre, je m'en souviens comme si c'était hier : il est venu à la maison pour réparer un dégât des eaux. À peine était-il entré que – tout comme pour Christian – je me suis sentie « aimantée » par lui. Comme j'étais en train d'écouter un CD de Puccini, il s'est mis à me parler opéra. J'ai répondu théâtre. Il était sacrément cultivé, pour un plombier ! Il a admiré les tableaux que j'avais accrochés aux murs – des tableaux peints par mon père. Il a immédiatement dépassé son rôle de plombier.

Tout naturellement, quand il a eu fini son travail, je lui ai fait la popote et nous avons déjeuné ensemble. Derrière son grand

sourire d'ange, il avait un regard infiniment triste. Certains aimaient Pablo pour son sourire... Moi, j'adorais son regard.

Le plus cultivé et le plus malheureux

J'ai vite appris qu'il avait été le mal-aimé d'une fratrie de trois enfants, et que sa mère l'avait en quelque sorte abandonné. Pablo a passé trois jours à réparer les canalisations... Il arrivait le matin vers 7 h 30 et repartait à 22 heures, car nous ne pouvions nous quitter. Et puis, le quatrième jour, il est arrivé avec sa petite valise... En me disant : « À mon avis, on devrait vivre ensemble, ça serait plus sympa. Tu ne trouves pas ? » J'ai ricané, selon mon habitude : « Ben voyons ! Faut pas se gêner... » Tout en pensant que ce type-là n'était, en effet, pas gêné, mais j'étais ravie... Nous sommes restés sept ans ensemble. Pablo était le type le plus fin, le plus intelligent et le plus malheureux que j'aie jamais rencontré de ma vie. À l'époque, très vite, son fils aîné m'avait dit : « Attention à mon père : il a bu très jeune », mais je n'avais pas voulu le croire.

Le jour où je l'ai trouvé ivre mort dans la maison, allongé par terre, j'ai pensé rétrospectivement à ce qu'il m'avait dit... Je me suis fait le film à l'envers. J'ai compris alors ses sautes d'humeur, ses réactions bizarres, et je me suis demandé comment j'avais pu être si aveugle. Mais je voulais tant le soigner, comme j'avais voulu guérir Christian de son mal-être...

Un pacte inconscient

Il y a peu de temps, parce que mon corps est tombé malade – un cancer du sein – j'ai entrepris un gros travail sur moi-même, avec plusieurs personnes : kinésiologue⁸, magnétiseuse... La kinésiologue a découvert des choses totalement stupéfiantes, rien qu'en auscultant et en touchant mon corps. Si ma joie de vivre est intacte, c'est mon corps qui souffre. Mon corps a trinqué et en quelque sorte « sédimenté » mes traumatismes.

Il m'a fallu trois séances chez la kinésiologue pour me remettre en mémoire ce terrible jour où, à 12 ans, j'ai découvert le corps de mon oncle, qui s'était donné la mort... Nous rentrions – comble de l'ironie – d'une séance de shopping, avec ma mère. Je devais acheter un maillot de bain pour l'été. En poussant la porte, la première, c'est moi qui l'ai trouvé, allongé, par terre, et qui ai constaté sa mort clinique. Il s'était tiré une balle dans la tempe avec son fusil de chasse. À 12 ou 13 ans – comment avais-je pu l'oublier ? – j'avais fait le serment de devenir bonne sœur ou d'épouser un handicapé. Je priais jusqu'à en avoir mal aux genoux ! Je voulais sauver le monde...

Quarante-huit ans après, me voilà toujours à la fois incapable de m'acheter un maillot de bain sans culpabiliser, et tout aussi incapable de m'acoquiner avec d'autres personnes que des « handicapés de la vie ». Je les recherche comme eux me « pistent », et cela fait alors de fabuleux coups de foudre ! Chose étonnante : cela dépasse même ma vie amoureuse. Mon premier emploi à temps plein, je l'ai décroché parce que mon patron, à l'époque – qui était homosexuel, donc n'avait a priori aucune vue sur moi – m'avait dit : « Vous me faites tant de bien, quand je vous vois, vous me faites tant rire, que je vais vous passer de temps partiel à CDI. » Ce patron, qui m'était si cher, que j'adorais vraiment, m'a un jour fait venir dans son bureau. Il m'a annoncé qu'il allait partir en voyage, et il s'est suicidé dans une chambre d'hôtel de Nice, en me laissant une enveloppe avec de l'argent. Vous voyez quelle relation j'ai avec les déprimés ? Je suis entourée, poursuivie par les suicidés. Un copain d'enfance, la femme d'un ami proche, et enfin, la femme de Christian, le père de mon fils. Tous se sont donné la mort.

Monter vers la lumière

Pourquoi autant de suicides autour de moi ? Bien sûr, cela m'interpelle. Moi, je suis très gaie, mais mon corps, lui, se suicide à petit feu. Après un premier traitement pour mon cancer du sein,

j'ai récidivé huit ans plus tard. Chaque attaque du cancer a été précédée d'une grave crise dépressive de Pablo. Comme si cela faisait immédiatement écho dans mon corps. Autour de moi, les médecins, les psys me sermonnent : il est temps de penser à moi et de m'écouter. J'ai toujours fait passer l'intérêt des autres – y compris de mes hommes – avant le mien. Cela ne m'a pas aidée, ni à aller bien, ni à faire durer les histoires d'amour.

Je devrais me montrer un tout petit peu plus égoïste. Il faut que j'accepte de n'être pas toujours là pour les autres... C'est ce que m'a dit la dernière fois la magnétiseuse, en parlant de tous les suicidés que j'ai connus. « Personne ne les attend, de l'autre côté. C'est pourquoi ils restent dans cet "entre-deux", entre terre et ciel, et pèsent sur nos épaules. Il faut prier, les aider à monter dans la lumière. Vous devez vous protéger. » Ce discours un peu mystique m'a frappée. C'est vrai, je ne me suis pas assez protégée, des morts ni des vivants. En pensant un peu plus à moi, sans doute aurais-je fait durer mes histoires un peu plus longtemps...

Les coups de foudre

Sophie Carquain : Comment vous, psychologue, expliquez-vous le coup de foudre ? Comment se fait-il qu'en un éclair on reconnaisse l'évidence : l'amour de sa vie ?

Maryse Vaillant : La réponse du psychologue clinicien et celle du psychanalyste est claire : celui qu'on rencontre pour la première fois, qu'on ne connaît pas et que, pourtant, l'on découvre comme nous étant destiné, porte en lui des indices qui nous sont déjà connus, déjà précieux. Il est la matérialisation vivante d'un fantasme, l'incarnation d'un désir inconscient. En lui, nous percevons bien plus qu'une personne, il porte tout un scénario de désirs et la promesse de réaliser des rêves.

Lors de la première rencontre, parfois dès le premier regard, mille indices signalent les caractéristiques qui vont sceller le pacte amoureux. On ne voit pas un grand garçon maigre dans un coin, mais un solitaire rêveur efflanqué et craintif. Derrière l'homme brun et gai se dessine l'espérance d'une vie fabuleuse faite d'aventures.

C'est tout un programme !

C'est la projection d'un vaste programme personnel inconscient. À l'analyse, en fouillant bien, on peut découvrir que la silhouette évoque celle d'un parent, père ou mère de la première enfance, ou la figure imaginaire d'un rêve d'adolescence. Le visage, le regard, la voix, une ride ou un tic éveillent des souvenirs enfouis ou incarnent d'anciennes rêveries. La manière de se tenir, de se comporter, de parler, illustre un personnage imaginaire, le scénario d'une relation possible. Se révèlent ainsi une détresse, un besoin ou une promesse, voire des menaces.

Les coups de foudre sont-ils toujours traîtres ? Doit-on toujours

s'en méfier et pourquoi ?

Celui qui surgit devant nous n'est pas un inconnu. Il parle de notre histoire, de nos fantasmes infantiles. Les coups de foudre agissent comme des révélateurs de nos désirs les plus secrets. On ne peut donc pas dire qu'ils sont traîtres, bien au contraire, ils agissent plutôt comme des sérums de vérité. Ils dévoilent une vérité essentielle, celle du désir.

Lors d'un coup de foudre, la personne que l'on rencontre, au fond de nous, on l'attendait. En la découvrant, on la reconnaît. Elle est marquée par notre désir et notre inconscient et fait déjà partie de notre histoire passée. La rencontrer, c'est la trouver enfin, voire la trouver à nouveau, la retrouver. En tout cas, c'est trouver en elle ce qu'on recherche confusément ou désespérément sans toujours le savoir. On ne peut pas dire que ce soit une rencontre négative, mais c'est toutefois à haut risque. Car c'est une rencontre marquée du sceau de la répétition psychique.

La littérature prétend que c'est un rendez-vous du destin... Vous dites que c'est la rencontre de deux inconscients. Comme une mise en scène des désirs secrets de l'un et de l'autre ?

Le coup de foudre réunit ceux qui ont besoin de se rencontrer. Pour Peggy, c'est clair, elle aime les hommes blessés, cabossés, gueules abîmées, elle est attirée par leur fragilité et leur souffrance. Elle sent en elle la force et la nécessité de leur porter secours car elle porte en elle un amour guérisseur qui a besoin de la faiblesse et de la fragilité de l'autre pour s'épanouir. Elle va donc reconnaître ces hommes-là et aller vers eux. Ils détiennent les clés d'un accomplissement promis.

De leur côté, les hommes vont percevoir son charisme, son besoin de donner, ses qualités d'empathie. Ils vont être attirés par sa lumière et par la proposition de confort et de félicité qui émane d'elle. Se dégage la certitude d'un accomplissement réciproque. C'est ainsi que le coup de foudre donne l'impression d'être téléguidé par le destin alors qu'il est issu de nos désirs secrets les plus inconscients.

Aveuglement et clairvoyance de l'amour

L'aveuglement amoureux de Peggy nous interpelle. Est-ce la même chose que de dire que l'amour rend aveugle ?

Aveugle, oui, extralucide également. En fait, on pourrait dire que l'amour nous éclaire sur nos désirs secrets, sur nous-mêmes, et nous aveugle sur ce qu'il en est de l'autre. On s'éprend souvent d'une personne qu'on ne connaît pas ou mal, sur qui l'on projette espoirs et attentes. Ce n'est qu'ensuite, lorsque la relation se construit, qu'il devient possible de découvrir l'autre et les raisons de l'aimer. L'engagement amoureux qui suit l'attirance première s'étaye alors sur la découverte d'une personne, sur la réciprocité des échanges et une manière d'être ensemble. L'amour qui dure est rarement celui des premiers jours, même lorsqu'il naît d'un coup de foudre. Tout commence par une rencontre « magique » qui connecte et fait briller deux désirs, c'est un peu comme un jeu de miroirs. Pour que se construise un lien qui dure, il faut que chacun traverse son miroir pour aller à la rencontre et à la découverte de l'autre.

Mais elle n'a pas vu que Pablo buvait. Comment peut-on expliquer ce genre d'aveuglement ?

En nous branchant directement sur nos scènes inconscientes, certaines rencontres nous aveuglent sur la réalité de l'autre. Peggy n'a vu que ce qu'elle voulait – ou pouvait – voir : un homme intelligent, sensible, cultivé, et très malheureux. Surtout très malheureux ; elle ne pouvait ni voir ni entendre ce qui semblait évident à tout le monde. D'ailleurs, aurait-elle vu que cet homme-là buvait qu'elle en aurait été émue et qu'elle aurait cru pouvoir l'empêcher de boire.

C'est ainsi que certaines femmes vont d'homme blessé en homme blessé, et bien souvent d'échec en échec. Elles ne prennent pas conscience du moteur intime qui les pousse à rechercher des situations dont elles ne peuvent sortir indemnes. Car leur but inconscient n'est pas d'être épargnées par la vie et

de vivre un amour épanoui et heureux, mais bien de soigner, d'aider, de sauver des hommes. Elles ne peuvent aimer que ceux qui ont besoin d'elles.

Un pacte inconscient

Les passions semblent parfois s'éteindre très vite. Pourquoi ne peuvent-elles durer ?

Si la passion peut s'éteindre presque aussi vite qu'elle s'est allumée, c'est en raison de ses racines inconscientes. Ce qui a déclenché la flamme, c'est une histoire ancienne, personnelle, un fantasme intime. Or, derrière l'image inconsciente que nous nous faisons d'elle, existe une personne réelle avec sa densité, son histoire, ses attentes. Pour construire une relation de couple, il faut lever – du moins en partie – le voile fantasmatique qui nous a proposé le scénario propice à la réalisation de nos désirs. Ce dévoilement est nécessaire pour pouvoir s'attacher à la réalité de celui qu'on aime, à ses besoins, ses manques, ses qualités, ses défauts. Autrement dit, passer du coup de foudre à l'amour, c'est passer du fantasme à la réalité.

Les passions se transforment en amours, et ces amours en vie de couple lorsque le fantasme de base qui a présidé à la rencontre se métamorphose en attachement réciproque et en projet commun. Ce n'est pas toujours possible. Car l'un comme l'autre des partenaires peut tenir bien plus à ses fantasmes personnels qu'à la réalité de l'autre, bien plus à mener à bien son projet inconscient qu'à être heureux en amour.

Le pacte inconscient que chacun établit avec l'autre peut être plus fort que le besoin d'être heureux ensemble ?

Construire une relation avec quelqu'un, c'est bien souvent établir une sorte de pacte inconscient avec lui. Il attend de nous quelque chose que nous avons ou qui nous manque, et nous sommes disposés à le lui donner, à le faire attendre ou à le lui

refuser. Un grand nombre de combinaisons sont alors possibles en fonction de l'histoire de chacun. Le pacte, par définition, n'est jamais unilatéral. L'un propose et l'autre accepte. Avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de libre arbitre. Personne ne fait jamais l'amour tout seul.

Mais la réciprocité n'implique pas l'équilibre des forces en présence. En convenir n'écarte ni les conflits ni les insatisfactions, mais évite de tomber dans le piège des hypothèses machiavéliques et des supposées manipulations perverses. Car toute histoire d'amour, qu'elle dure ou qu'elle s'étiole, engage chacun des partenaires, ses désirs comme ses refus. On peut même dire que, pendant les crises ou à l'heure de la séparation, tout se passe comme au moment de la rencontre, chacun est bien plus aux prises avec lui-même qu'avec son partenaire.

En fait, puisqu'il s'agit de réalité psychique inconsciente et de projection de cette réalité sur la scène amoureuse, les ingrédients sont ceux que nous avons repérés lors d'un coup de foudre. Le pacte inconscient qui tisse et module la relation est fortement coloré par des attentes infantiles que l'autre a réveillées mais qu'il n'a pas créées.

Pourquoi Peggy ne peut-elle pas vivre des amours paisibles ?

Le veut-elle ? Peggy s'éprend d'hommes qui correspondent aux scénarios intimes de ses fantasmes. Avant de les connaître, elle les reconnaît. Elle les voit comme elle espère, comme elle les veut. Elle voit en eux ce qui lui convient et les découvre ensuite. Ses amours lui conviennent. Ses amours lui ressemblent.

Depuis l'âge de 12 ans, elle se voue au sauvetage des hommes blessés. Nous ne savons quel court-circuit s'est produit qui lui donne la mission de sauver les âmes et les corps, mais il inscrit en elle comme une vocation, une nécessité psychique. Elle repère donc avec finesse et justesse les hommes fragiles et douloureux qui ont besoin d'être soignés, réparés, sauvés et qui cherchent les femmes qui peuvent occuper à leur côté cette place

de soignante.

Ces rencontres sont très fortes et peuvent provoquer des amours intenses. Pour qu'elles puissent se transformer en amours durables et paisibles, il faudrait que l'amour sauveur puisse réellement sauver les gens et que les gens blessés veuillent être guéris par leur sauveur. Ce qui n'est pas souvent vrai. Peggy est une femme qui ne me semble pas plus rater sa vie que rater ses amours. Elle aime comme elle aime aimer. Certes, elle ne sauve pas tous les hommes qu'elle aime, mais ce projet n'est certainement pas réalisable.

Sauver l'autre

Pourquoi le besoin de sauver l'autre serait-il voué à l'échec ?

Celui qui veut être soigné veut rarement être guéri. Ce dont il a besoin, c'est de la relation soignante, pas de la guérison. Il a plus besoin de son « médecin » que de la santé. C'est le drame des pactes amoureux qui se construisent sur ce scénario. Il ne tient que sur un déséquilibre, un leurre, un jeu de désirs en miroir.

Les femmes comme Peggy sont attirées par les hommes en danger. Elles brillent et brûlent pour deux. Elles leur donnent tout ce qui leur manque et en particulier l'énergie vitale dont ils ont besoin et qui semble leur faire défaut. Nous voyons leurs couples comme l'union de forces complémentaires, comme un échange de fluides, de radiations ; ils ont besoin l'un de l'autre. Elles illuminent les hommes sombres qui profitent de leur lumière. La plupart du temps, elles ne s'en plaignent pas. Elles donnent, aiment donner et aiment ce qu'elles donnent. Jusque-là tout va bien.

Mais, un jour, quelque chose survient qui interrompt le processus et sa nécessaire réciprocité. N'oublions pas sa dimension fantasmatique ! Il suffit que surgisse chez l'un des partenaires une prise de conscience, un élément nouveau, un projet, une autre personne. Tout ce qui peut déséquilibrer le pacte peut l'amener à se rompre. Car si la relation ne satisfait plus les

aspirations inconscientes de l'un comme de l'autre, elle devient invivable et perd sa validité.

Qu'est-ce qui peut mettre en échec des couples unis selon ce pacte-là ?

Plus généralement, ce qui peut faire perdre l'équilibre de ce genre de couple, c'est la perversion et la dépression, deux pièges qui peuvent menacer les plus bienveillantes et les plus amoureuses. Celles qui ne sont pas suicidaires elles-mêmes prennent alors sur elles de quitter l'homme qui les met en danger, en refusant de sombrer avec lui ou en résistant à ses manipulations. Cette séparation, douloureuse comme toutes les séparations, va toutefois se charger chez elles d'une intense culpabilité. Car elles auront alors le sentiment de déroger à leur mission, de ne pas être à la hauteur de leur devoir. De reculer devant l'adversité et d'abandonner l'homme qu'elles aiment à ses démons intérieurs.

Toutefois, le motif de séparation le plus fréquent reste la naissance d'un enfant. Même les plus tenaces des femmes sauveuses d'hommes capitulent si elles ont le sentiment que l'amour de leur vie peut mettre en péril leur petit. Dans la majorité des situations, pour sauver un enfant qu'elles estiment en danger, ces femmes au grand cœur feront ce qu'elles n'auraient pas fait pour elles-mêmes.

Les samaritaines

Qu'est-ce qui peut motiver ce genre d'amour ?

Peggy nous parle de femmes qui ont besoin d'avoir des raisons d'exister. Parmi elles, elle fait partie de celles dont le charisme est évident, qui rayonnent et que tout le monde apprécie. Des femmes qui ont besoin d'aider les autres. On peut les appeler les samaritaines, des femmes puissantes, généreuses, pacifiantes, qui aiment donner plus que recevoir. Qui ont besoin de donner

bien plus que de recevoir.

Est-ce une manière d'aimer typiquement féminine ?

Ce qui les motive est souvent un fonds sacrificiel important. Nourri de masochisme et d'altruisme, ce fonds sacrificiel peut résider dans le cœur de nombreuses femmes. Il s'épanouit souvent en situation de crise familiale et trouve son plein emploi et son plein essor dans la maternité.

Don, oubli de soi, préoccupation de l'autre, capacité à le prendre en charge, à le soigner, à le guérir, voici quelques-unes des caractéristiques de la figure maternelle qui font partie du bagage de beaucoup de femmes et de pas mal d'hommes. Sans cette capacité « féminine » à s'oublier au profit de l'autre, à se projeter dans l'autre, peu d'enfants pourraient survivre. Ce qui s'éveille et se déploie autour de la naissance d'un enfant prend sa source dans le fonds sacrificiel et altruiste de la part féminine de l'être humain.

Vous en parlez comme d'un trait humain et non pas comme d'un travers pathologique.

Le souci de l'autre fait partie de notre patrimoine d'humanité. La compassion, l'empathie ne sont pas des travers pathologiques. Certes, cette tendance à se sacrifier pour l'autre peut prendre des allures très malsaines, surtout lorsqu'elle domine et écrase toutes les autres composantes de la relation. Mais elle peut également nourrir l'équilibre d'un couple tant que chacun y trouve son compte. Car parler de fonds sacrificiel n'est pas synonyme de dépression et de souffrance. Quant à la part masochiste, elle peut s'exprimer dans l'amour sans transformer le couple en un duo pervers.

Faire un enfant ensemble

L'arrivée de l'enfant a-t-elle précipité la chute du couple, comme cela survient si souvent ? Certains parlent même de « baby-clash⁹ ».

Il est vrai que l'arrivée d'un enfant annonce parfois la fin du couple. C'est de toute façon la fin du couple premier, du couple à deux. Le couple parental n'est plus exactement le même que le couple amoureux ou conjugal. Il faut bien faire de la place au nouveau venu. Avec un bébé, c'est d'un couple à trois qu'il s'agit. Si l'homme peut devenir « père » et laisser la place libre à l'enfant, la famille peut se construire.

Or, ne l'oublions pas, pour tout couple le projet d'enfant est fantasmatique avant d'être réel. Chaque parent rêve l'enfant à venir en fonction de sa propre histoire, de ses rêves les plus secrets, les plus intimes. Dans le couple formé par la samaritaine et l'homme qu'elle veut sauver, l'annonce d'un enfant peut s'inscrire comme une promesse réciproque, une sorte de pacte de rédemption. Tous deux peuvent être amenés à croire en la magie d'une naissance qui annonce une renaissance. C'est comme l'arrivée d'un petit messie qui va sauver le monde, sauver leur couple. Pour l'un comme pour l'autre, la naissance attendue incarne la réussite du sauvetage espéré.

Pensez-vous que la venue d'un enfant puisse sauver un couple ?

Cela peut se produire, mais rarement dans les couples unis sur un projet de sauvetage. Car, avec la naissance, le rêve commun va se briser sur la réalité de chacun. La naissance de l'enfant va changer les priorités de la samaritaine. Ce qui est loin de satisfaire l'homme-enfant ou l'homme blessé qui cherche un sein protecteur et consolateur. L'arrivée du bébé peut provoquer une véritable catastrophe psychique pour le dépressif qui ne sent pas en lui suffisamment de force pour protéger le nouveau venu. La fragilité du petit constitue alors une véritable menace pour lui. La vulnérabilité visible du nouveau-né, le besoin de soins, d'attentions, tous les gestes du nursing le plus banal, mettent en

scène une sorte de concurrence déloyale qui peut précipiter le compagnon dépressif dans la tourmente ou le manipulateur dans la révolte. L'enfant devient un rival, un obstacle, un enjeu de pouvoir.

Même si elle est tentée de le faire – et beaucoup s'y essaient –, il sera toujours fort difficile pour une femme de porter et soutenir son homme en même temps que d'élever leur enfant, surtout si elle perçoit ou imagine que la fragilité de l'adulte peut mettre en danger le petit. En cas de conflit de loyauté, si elle doit faire un choix, elle optera pour le plus fragile, celui qui a le plus besoin d'elle, celui qu'elle a pris la responsabilité de mettre au monde. Ainsi, assurément la mort dans l'âme, elle se séparera alors de l'homme qu'elle aime et à qui elle se sent attachée, pour sauver leur enfant.

Terrible choix ! Quelles conséquences cela peut avoir pour l'enfant ?

C'est un choix logique qui s'inscrit dans l'histoire intime des femmes que nous appelons samaritaines. Elles sont incapables de supporter la mise en danger d'un enfant. Cela fait partie de leur histoire, c'est le fond du pacte inconscient qu'elles établissent avec les hommes de leur vie. Elles consacrent leur force à la protection des faibles. Et l'enfant leur semblera toujours plus faible que l'homme.

Quelles que soient les raisons qui poussent une femme à quitter l'homme qu'elle aime ou qu'elle n'aime plus, il importe que la mère construise avec l'enfant une relation parentale, c'est-à-dire qu'elle n'oublie pas la place et le rôle du père. Ce n'est pas en forgeant autour du petit un mur protecteur qu'elle lui permettra d'avoir une vie équilibrée. Il importe qu'elle reconnaisse sa place de père à l'homme qu'elle a aimé, quelles que soient les raisons qui l'ont poussée à le quitter.

Prendre soin de soi

Peggy sait maintenant qu'elle ne s'écoute pas suffisamment elle-même. C'est sa maladie qui lui a révélé cela...

En général quand le corps parle, c'est pour se plaindre. Ou plutôt, on ne l'écoute que dans ces moments-là. C'est toujours une écoute rétrospective, à l'occasion d'une maladie par exemple. Nous découvrons alors suffisamment d'indices qui nous rappellent que notre corps se plaignait depuis longtemps, mais que nous n'avions pas le temps de nous en soucier.

En fait, lorsque nous n'écoutons pas notre corps, c'est que nous avons d'autres choses à entendre qui nous conviennent bien mieux. Peggy en a fait l'expérience. Elle a vécu pleinement ses amours et vibré à leur tempo. Sa jouissance était là, dans la tourmente de ses passions, dans l'urgence de ses attirances et de ses nécessités internes. Elle a depuis toujours d'autres préoccupations qu'elle-même. Pourquoi l'arrivée de sa maladie lui ferait-elle douter de ce qui l'a motivée jusque-là ? Il serait assez sinistre que son cancer soit accompagné d'une remise en cause radicale de ce qui a constitué son existence.

On se trompe alors en invitant les femmes comme elles à s'occuper mieux d'elles-mêmes, à se recentrer sur elles ? C'est pourtant fréquent.

Le discours courant actuel consiste à oublier les autres et à s'occuper de soi-même. Beaucoup de femmes touchées par des maladies graves, comme le cancer justement, entendent les bonnes âmes leur conseiller d'être plus égoïstes, d'écouter leurs désirs. C'est devenu une sorte de mode. Celles qui ont tendance à se dévouer, qui aiment s'occuper des autres, qui ont besoin qu'on ait besoin d'elles, se le voient gentiment mais fermement reprocher¹⁰. Tout se passe comme si elles étaient en partie responsables de leur maladie, comme si elles étaient tombées malades par défaut d'attentions ou de soins envers elles-mêmes. On les accuserait presque de négligence envers elles-mêmes, de non-assistance à ego en danger. N'est-ce pas un peu abusif ?

Il est certain que la maladie permet à chacun de se poser des

questions sur sa vie et sur ses choix, mais il serait bienvenu qu'un peu de tolérance envers soi-même tempère certaines remises en question.

Mais on dit souvent qu'on ne peut aimer les autres si on ne s'aime pas soi-même ?

Vous y croyez ? C'est vraiment une manière cruelle de prôner l'égoïsme ! « Aime-toi toi-même » semble aujourd'hui remplacer le « Connais-toi toi-même ». Partout, la tendance à conseiller le narcissisme, à prôner le bien-être et l'égoïsme se substitue à la solidarité, la compassion, l'empathie. Cette mode de l'individualisme conquérant peut aller jusqu'à faire de l'estime de soi une valeur presque morale.

Jadis, on fustigeait l'égoïsme, on critiquait les femmes qui « s'aimaient bien » ; aujourd'hui, on ne cesse de leur reprocher de ne pas s'aimer assez. Or les femmes qui ont l'âge de Peggy n'ont pas été élevées dans le culte de soi. Elles ont été encouragées à aller vers les autres. Elles ont été éduquées pour devenir des mères, autrement dit selon la tradition, des femmes vouées aux sacrifices qu'impose la vie de famille. Une modélisation qui a parfaitement convenu aux exigences intimes de Peggy. Elle y a trouvé sa voie.

Aujourd'hui, le recentrage sur soi va de pair avec la disparition des solidarités dans le monde urbain et la levée du joug de la maternité sur bien des femmes¹¹. Une évolution des us et coutumes qui crée une évolution des normes et des modes. Le fonds névrotique de chacun s'ancre autant dans sa culture que dans son histoire personnelle et familiale. Demander à Peggy de ne penser qu'à elle-même maintenant qu'elle est malade est aussi déplacé que de lui conseiller de vivre une autre vie que la sienne.

Que pourrait-on alors conseiller aux femmes comme elles ?

Tout d'abord, les laisser être elles-mêmes, ce serait bien. Car elles sont faites pour s'occuper des autres, et cela leur procure

beaucoup de joies. Certes, ce n'est pas une absolue garantie de bonheur personnel. La sagesse populaire l'indique clairement : s'il se conquiert difficilement dans la rencontre avec soi-même, le bonheur ne se gagne pas mieux dans la relation aux autres. Toutefois, pour les femmes comme Peggy, ce qui s'apparente le plus au bonheur, c'est la satisfaction de se savoir là, au bon moment, pour ceux qui ont besoin d'elles.

IV

DÉPENDANCE ET MANIPULATION

Chloé, 22 ans, étudiante en BTS action commerciale

« Je suis une dépendante affective »

« Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal,
Tenter, sans force et sans armure,
D'atteindre l'inaccessible étoile...[12](#) »

Le physique est décidément bien trompeur ! En entendant Chloé, au téléphone, la première fois, ses doutes, ses hésitations, ses phrases en suspens, j'avais imaginé une fragile poupée blonde. C'est une grande brune que je vois arriver, lèvres écarlates, crinière de lionne et turban, mais – il est vrai – regard craintif et timidité à fleur de peau.

Initiation

« Mon premier amour, je l'ai rencontré à 16 ans... sur Caramail. Mon interlocuteur virtuel avait 28 ans, nous avons « chatté » puis échangé nos photos par webcam. J'étais hypertimide et, assise à côté de moi, en cette fin d'après-midi du mois de juin, après l'école, ma meilleure amie avait tout organisé. C'est elle qui pianotait sur le clavier, et qui, finalement, a fixé le jour et l'heure de notre première rencontre.

Le rendez-vous eut lieu dans la petite ville de province où j'habite, un bel après-midi d'été. Il m'a plu immédiatement. On est allés au cinéma, puis assez rapidement on s'est embrassés dans le noir. À la fin du film, à la sortie, ma mère m'attendait, comme convenu. Après tout, je n'avais que 16 ans, elle était un peu inquiète et je la comprends.

Éric, qui avait douze ans de plus que moi, a fait, dans ma vie, office de père, d'amant, d'ami. C'était mon initiateur... et pas uniquement sur le plan sexuel. Nous ne nous sommes pas quittés pendant un an. Nous étions hyperfusionnels. On se voyait tous les jours, sans exception. Il m'aidait à réviser mon bac de français, nous sortions le soir, nous rentrions, il dînait puis dormait à la maison... Pour renforcer les liens et être en permanence à ses côtés, j'ai abandonné les sports que je pratiquais : le karaté, la danse. Un an après, son attitude a commencé à changer. Il « étouffait », me disait-il. Je lui demandais toujours plus de présence, je le suppliais de rester dormir, invitation qu'il déclinait de plus en plus souvent. Il était saturé.

Plus je sentais qu'il s'éloignait, plus je renforçais mon attitude « crampon ». Je suis devenue jalouse comme une tigresse. Dès qu'il avait le dos tourné, j'attrapais son téléphone portable, je pianotais jusqu'aux derniers messages reçus, pour lire tous ses textos. J'espionnais ses mails, je faisais ses poches. Quand il s'est mis à sortir sans moi, je l'attendais éveillée toute la nuit, parfois même jusqu'à quatre heures du matin, dans de grandes crises d'angoisse, des crises de larmes, sans pouvoir m'arrêter...

Nous sommes restés une année ensemble. Puis avons passé deux années à nous déchirer, à nous séparer. Deux années de descente aux enfers. À vrai dire, aujourd'hui, je comprends ses doutes. À l'époque, il me demandait : « Pose-toi la question, Chloé... Est-ce moi que tu aimes vraiment, ou est-ce notre couple ? » Peut-être avais-je tout simplement besoin de ne pas être seule.

Présence/absence

J'ai essayé de savoir d'où venait cette dépendance... J'ai eu une mère abandonnique, assez peu affectueuse. Elle était plutôt du genre « institutrice », normative, pas très câline. Quand j'ai eu 7-8 ans, elle s'est mise à sortir régulièrement, tout en me laissant seule avec mon père. Elle ne pensait qu'à elle et à ses copines. À l'époque, j'ai appris qu'elle préférait les femmes aux hommes. Elle l'avait toujours dissimulé et donné le change en société ! Mariée à 18 ans, elle avait tôt fait de tomber enceinte de moi – un grand bonheur, selon elle. Je n'en doutais pas, même si elle s'est montrée par la suite plutôt froide. Mon père ? Ça n'était pas mieux car, alors que j'étais seule avec lui pendant les frasques de ma mère, il faisait de moi sa confidente. Il me parlait, se plaignait, me racontait ses problèmes de couple, à moi, qui n'avais que 7 ans ! À mon dixième anniversaire, maman a demandé le divorce. Mon père était devenu à l'époque de plus en plus violent. Il lui arrivait de lever la main sur ma mère. Il me répugnait, absolument. Ils ont fini par se séparer... sans vraiment se séparer, puisqu'il a trouvé un appartement au douzième étage de notre immeuble.

Quand j'ai eu 12 ans, ma mère a commencé à partir des week-ends entiers. Je me retrouvais seule pendant deux jours. Elle avait eu soin de remplir le réfrigérateur, OK, très bien... Je n'avais donc besoin de rien, j'avais à boire et à manger, donc je n'appelais personne à la rescousse ! J'étais seule avec une envie de hurler. Je ne savais pas quoi faire de ma peau... Mon malaise s'est accentué à l'adolescence.

Ma mère voudrait m'aider

Maman est consciente d'avoir « failli ». Elle sait que je lui reproche certaines choses. Elle culpabilise, elle cherche à réparer ce qu'elle a détruit, à passer du temps avec moi. Mais c'est trop tard ! Par moments, elle me donne l'impression d'être ma sœur. Une sœur parfois rivale... L'année de mon bac, il y a

quatre ans, elle a décidé elle aussi de le passer, elle qui avait été recalée à mon âge... Elle a passé le bac S, mention bien, et moi le bac STT, mention assez bien.

Quand elle rentre le soir, elle ne me lâche plus. Elle me « sonde » : « Comment ça va, qu'as-tu fait ? » Elle pose ses clés dans l'entrée, retire son manteau et me scotche. Elle jette un œil derrière mon dos quand je suis derrière l'ordi, car elle voudrait, je crois, m'aider à sortir de ma solitude. Aujourd'hui, nous vivons toutes les deux ensemble, car sa copine homo préfère rester chez elle. Maman dort dans un lit-placard dans le salon, et moi, dans ma chambre. Nous sommes très proches mais si différentes, physiquement ! Maman a un côté masculin très prononcé – toujours en pantalon, cheveux courts, jamais maquillée – et moi, c'est tout le contraire. Je suis hyperféminine et j'accentue cela. Je cherche à prendre mes distances.

Sous emprise

Éric, mon premier copain, était un type vraiment bien. Ça n'est pas le cas de Paul, rencontré sur Meetic il y a deux ans. J'avais 20 ans. La plupart de mes relations amoureuses, je les ai rencontrées sur Internet. Pourquoi Internet ? Parce que ça me sécurise, parce que je peux « baliser » l'essentiel avant la rencontre. J'ai tant besoin de quelqu'un qui me comprenne, qui ait les mêmes goûts que moi... J'ai immédiatement « flashé » sur Paul. C'est d'autant plus curieux que je déteste la barbe, et qu'il en arborait une, belle et virile – comme mon père... Il avait 32 ans – douze ans de plus que moi, tout comme Éric. Il était baraqué, costaud, comme mon père, barbu comme mon père... Mais psychologiquement, il était à l'opposé. Beaucoup plus fin, plus calme. Il m'a immédiatement confié que ce qui l'intéressait, dans une relation amoureuse, c'était... le sexe, et rien que ça. Du coup, je lui ai cédé très vite, par peur de le perdre. Deux jours après nos premiers clics sur Internet, j'étais dans son lit. Moi, j'ai d'abord besoin d'avoir confiance avant de faire l'amour, mais pour

lui, c'était tout l'inverse. Il me disait qu'il avait besoin de faire l'amour avec une femme pour avoir confiance en elle.

Au lit, c'était un dieu ! Mais je m'en fichais bien. Je cherchais une relation sérieuse, susceptible de durer longtemps. Il m'a rapidement totalement hantée, d'autant plus que, de temps en temps, je le sentais « intermittent » du cœur. Je me levais le matin, je pensais à lui, il me trottait dans la tête toute la journée, et je me couchais le soir, en pensant à lui. Les limites de mon être tout entier se disloquaient, j'avais l'impression de vivre avec « un petit papillon sur l'épaule » : il était entré en moi, et je ne pouvais me débarrasser de lui. J'ai beaucoup participé à cette addiction : je lui envoyais un texto, j'attendais fébrilement qu'il me réponde... Et pendant ce temps je tremblais et je me sentais exister. Mais, bien évidemment, lui prenait tout son temps avant de me renvoyer un SMS.

De texto en texto...

J'ai alors arrêté mon stage professionnel : je ne pouvais plus du tout me concentrer sur mes dossiers. Peut-être ai-je eu tort de lui raconter mon histoire, mes manques affectifs ? Peut-être ne devrions-nous jamais dévoiler nos faiblesses ? Deux mois après, il ne répondait plus à mes sollicitations. Alors, c'était pire. Je le relançais... J'ai coupé les ponts à plusieurs reprises, je lui disais : « On arrête. » Et puis, deux jours après, je lui renvoyais un satané texto : « Je tiens à toi. » Comme par un réflexe que je ne maîtrisais pas. Et quand nous nous voyions, c'était une petite voix, en moi, qui s'élevait – une voix de gamine, que je ne reconnaissais pas, que j'avais envie de bâillonner, mais que je n'arrivais pas à faire taire ! Cette petite voix susurrant : « Est-ce que tu m'aimes ? Que veux-tu pour nous deux ? Dis-moi que tu m'aimes. » Et ça, ça fait fuir les mecs ! En tout cas, lui, ça le faisait fuir. Il m'a toujours répondu « entre deux eaux », du genre : « Je ne sais pas ce que je veux, je ne sais pas avec qui je serai demain... » La seule fois où lui m'a relancée, c'est parce qu'il

venait de se faire plaquer. Je m'abaissais à lui dire : « Cette femme t'a laissé ? Je vais t'apporter un peu de réconfort, un peu de chaleur humaine. » Je pense qu'à ce moment-là j'avais perdu tout amour-propre...

Récemment, je lui ai envoyé un mail : « Peut-on reprendre comme avant ? » Il m'a répondu sèchement : « Désolé, il y a quelqu'un dans ma vie maintenant. » C'était on ne peut plus clair. J'ai eu envie de m'arracher le cœur. Il a joué avec mes sentiments ! D'après moi, les nouveaux outils de communication (les mails, textos, Internet) sont des facilitateurs de communication... Mais améliorent-ils pour autant les relations hommes/femmes ? Je n'en suis pas sûre. Je pense qu'ils augmentent considérablement le risque de dépendance affective – en créant une sorte de présence/absence permanente.

Il y a deux mois, un couple d'amis a décidé d'organiser un dîner, pour me faire rencontrer un « type bien », m'ont-ils dit. J'ai fait la connaissance de Thibault, un type gentil, sympa, attentionné. Il a deux ans de plus que moi. On est sortis ensemble assez rapidement. Les rôles étaient inversés : c'est lui qui m'appelait, m'envoyait des textos... Je me forçais à répondre. Je suis restée tiède. Contrairement à mon aventure avec Éric ou Paul, aucun battement de cœur, aucune émotion. J'ai rompu. Alors je retourne sur Meetic, le regard de maman derrière mon épaule. En me demandant pourquoi les hommes qui me plaisent sont ceux qui me font le plus souffrir...

L'art de se mettre en danger

Sophie Carquain : On dirait que Chloé ne cesse de se faire manipuler. Dès le premier rendez-vous, fixé pour elle par son amie, sur Internet... D'où vient cette attitude passive ?

Maryse Vaillant : Cette forme de soumission à l'autre, comme une sorte d'invitation à se faire manipuler, est le fruit d'un véritable abandon affectif. Chloé est une enfant qui a été délaissée par ses parents, qui n'a pas pu grandir et s'enrichir de leur amour et de leur protection, qui n'a pas élaboré les processus de maturation menant vers l'autonomie. Elle recherche des hommes qui peuvent la protéger, la guider, l'aimer. Elle a besoin d'être aimée comme en a besoin un enfant et se sert de la sexualité pour cela. Elle illustre parfaitement ce qui peut donner lieu à de vraies manipulations : une totale soumission au désir de l'autre, à son énergie, sa volonté.

Les jeunes femmes comme Chloé envoient un message de soumission en même temps qu'une offre sexuelle et une demande d'amour. De quoi ravir un certain nombre de prédateurs qui recherchent justement des filles à leurrer pour pouvoir les soumettre.

Mais en fait elle a été manipulée par Paul, il l'a leurrée.

Vous croyez ? Paul ne lui a rien promis. Il me semble pourtant qu'il a été clair d'emblée. Il ne l'a pas dupée. Il cherchait du sexe via Internet. Il ne cherchait pas à construire un couple, à établir une relation durable. J'ai plutôt le sentiment que Chloé s'est mise dans le pétrin toute seule. Poussée par son besoin d'amour et par sa fascination pour les gens qui peuvent la subjuguier, elle s'est trompée d'histoire. Elle a voulu de l'amour et de la durée là où elle ne pouvait trouver que ce qui lui était proposé, du sexe et du provisoire.

Cet homme-là a perçu certainement assez vite que la jeune fille

misait lourd sur lui. Il a probablement saisi sa vulnérabilité et compris ses attentes. Et il en a profité. Sachant très bien qu'il n'en partageait pas l'essentiel, il n'a probablement pas trop cherché à la détromper, n'a pas eu l'élégance de s'éloigner avant qu'elle ne s'accroche et s'est contenté de prendre ce qu'elle offrait, des relations sexuelles intenses, de belles nuits, en se méfiant de ce qu'elle attendait, un projet, une promesse. Une relation de couple. Un engagement.

On peut donc dire que c'est un profiteur, qu'il a abusé de la jeunesse et de la crédulité de la jeune fille, mais pas que c'est un manipulateur. Il s'est contenté de prendre ce qui lui était offert.

Vous pensez qu'elle s'est mise elle-même en danger ?

C'est le drame de nombreuses victimes des prédateurs, des manipulateurs. Poussées par leur propre désir, par leur besoin d'amour et surtout par leur histoire personnelle, par leurs souffrances passées, elles vont directement se jeter dans la geule du loup.

Pour comprendre la genèse de l'engrenage dans lequel Chloé s'enferme, il faut noter que Paul n'arrive qu'en second, à la suite d'une première expérience absolument bouleversante et tout à fait périlleuse pour l'équilibre de la jeune fille de 16 ans qu'était alors Chloé.

Répéter la mise en danger

Vous pensez que tout a commencé avec Éric ?

Quand elle le rencontre, elle a 16 ans, l'âge de la plus grande fragilité chez toute jeune fille et encore plus chez celle qui se sent abandonnée par ses parents et qui n'a construit aucune confiance en elle, faute d'avoir eu confiance en eux. Elle va vivre l'intensité d'une initiation sexuelle, sans protection personnelle, avec la bénédiction parentale. Elle considère cet homme-là comme un père et comme un amant. Il dort avec elle, il dort chez

elle. Il prend effectivement la place du père dans une maison qui ne laisse pas de place aux hommes. On la voit tout abandonner pour lui sans que personne – une mère, un père – ne l'en dissuade. Elle coupe les contacts avec le monde, s'enferme dans une relation d'autant plus passionnelle et fusionnelle que c'est la première relation forte que la jeune fille ait connue.

Je pense que ce qui s'est passé avec lui a cristallisé les manques affectifs et le drame de son enfance. Chloé est une enfant délaissée, démunie, qui pense qu'on obtient l'amour par le biais du sexe.

Ses parents ne l'ont pas protégée, vous pensez qu'ils auraient dû le faire ?

Je ne peux que constater qu'ils n'étaient pas en mesure de le faire. Chacun étant pris dans les difficultés de sa propre existence, ils n'ont pas réalisé à quel point cela pouvait traumatiser leur fille, ils l'ont abandonnée à un homme qui l'aimait mieux qu'ils n'avaient su le faire.

S'ils avaient compris ce qui se jouait alors pour leur fille, ils auraient mieux veillé sur elle. Ils auraient empêché ou limité cet enfermement, aidé leur fille adolescente à garder le lien avec le monde extérieur. Ou ils auraient essayé. Le problème, c'est qu'on ne s'improvise pas parents d'une adolescente au moment où elle veut prendre son envol et flirte avec les transgressions. La protection parentale commence bien plus tôt, dans l'enfance. Elle consiste à donner à l'enfant un cadre clair qui définisse pour lui ce qui est légitime et juste, interdit ou illégal, dangereux ou risqué. Elle lui accorde également les conditions d'une sécurité affective suffisante pour qu'il n'aille pas trop se frotter aux limites. Une fois intériorisés, cadre moral et sécurité affective permettent de grandir et de prendre des risques sans se mettre trop en danger.

Chloé vit un grand et bel amour lorsqu'elle a 16 ans. Pourquoi cela lui a-t-il fait du mal ?

Ce qu'elle vit là, beaucoup d'adolescentes en rêveraient. Un épisode en tout point conforme aux attentes les plus folles de beaucoup de jeunes filles. Elle aime totalement, sans réserve, et se sent aimée de même, du moins le voudrait-elle, du moins s'efforce-t-elle de le croire un temps. Elle ne peut prendre la mesure de ce qu'elle attend et qui mène à la rupture. Car l'amour qu'elle a vécu avec Éric est l'amour dont elle avait besoin, dont elle avait été privée. L'amour qu'un petit enfant voue à ses parents. Il ne peut donc être reçu par personne d'autre qu'eux. Aucun adulte autre qu'un parent ne peut résister longtemps à la demande d'amour total. C'est épuisant. C'est inhumain.

Face à cette demande, aucun homme, pas plus Éric qu'un autre, ne peut tenir la distance bien longtemps. C'est pourquoi la souffrance de Chloé est inévitable et cruelle. En effet, les figures parentales qu'il incarne la renvoient à ses manques affectifs, à sa solitude d'enfant. Lorsqu'il s'en va, la séparation est pour elle un véritable abandon. Une déchirure d'autant plus vive que l'amour avait été partagé, que Chloé avait eu le temps de s'attacher et de croire être aimée.

Vous me faites penser à cette phrase de Marguerite Duras :
« Aucun amour au monde ne peut tenir lieu d'amour¹³. »

Oui, je crois que Duras connaissait bien la question. Idéaliser l'amour est le piège dans lequel tombent bien souvent les jeunes filles souffrant de carences affectives. Elles attendent l'amour qui les réparera, l'amour qui les comblera. Et, chaque fois qu'elles le trouvent, il les déçoit. Car elles continuent d'espérer un amour défunt, passé, dépassé, celui qui leur a fait défaut et qui continue de leur manquer.

Chloé n'a pas pris la mesure de cette illusion. Elle n'a pas conscience de courir au-devant des déceptions et des échecs. Au contraire, on la voit prête à poursuivre sa quête, à initier d'autres rencontres sur Internet, pour accumuler d'autres blessures. Et recommencer la même histoire.

Carences affectives

Que pensez-vous de cette « absence/présence » qu'elle dénonce de la part de sa mère ? L'amour maternel comme une sorte de « minimum syndical », assorti d'un côté flic !

Chloé n'a pas bénéficié d'un amour parental qui la nourrisse et la construise. Son père comme sa mère lui ont fait défaut. Chacun d'eux devait être aux prises avec des difficultés énormes et aucun d'eux n'a pu dégager suffisamment de tendresse pendant les jeunes années de la petite pour lui garantir une réelle continuité d'existence.

C'est la base de vide énorme qui pousse Chloé vers des aventures sexuelles qu'elle voudrait transformer en histoires d'amour. Sa mère n'a pu jouer son rôle maternant. Elle n'a pas sécurisé sa fille. Il est probable que la difficulté pour elle de vivre son homosexualité ne lui a pas laissé le choix. Elle n'a pas su trouver sa place de mère.

Il faudrait savoir quelles étaient les relations de cette femme avec sa mère, comment se sont déroulés sa grossesse, la naissance de Chloé, les premiers temps de l'attachement. C'est probablement dans l'histoire de cette femme, dans la construction de sa féminité – féminité homosexuelle –, dans son histoire de fille, qu'on pourrait trouver les raisons de son attitude avec sa fille.

L'homosexualité de sa mère : que pouvez-vous nous en dire concernant le développement affectif de Chloé ?

Ce n'est pas l'homosexualité qui est en cause, mais la difficulté qu'a la mère à l'assumer. Cette homosexualité est tue, cachée, dissimulée à la famille, peut-être mal vécue ou honteuse. Elle n'est pas libre, pas revendiquée. Peut-être même la mère n'en avait-elle pas totalement conscience lorsqu'elle s'est mariée, ou s'est-elle mariée pour lutter contre ce qu'elle sentait vivre en elle.

Chloé en prend connaissance, vers l'âge de 7 ou 8 ans, nous dit-elle, lorsque sa mère commence à beaucoup sortir avec ses copines et la laisse à son père. Ce qui aurait pu se vivre comme

un juste partage des responsabilités dans le couple parental est vécu alors sur le registre de l'abandon. Un double abandon. Car le père souffre et s'épanche sur la fillette. Autrement dit, la mère décide de vivre sa vie de femme en dehors de son couple et de sa famille et elle abandonne sa fille à un homme. On voit le schéma qui préside à la rencontre de Chloé avec Éric. Un schéma qui a pu fortement marquer la petite fille assoiffée d'amour.

La lutte contre l'homosexualité n'a probablement pas facilité l'identification de la jeune mère à sa petite fille. Non pas parce qu'une femme homosexuelle ne peut pas être maternelle et maternante, ou qu'elle ne peut aimer tendrement une fillette, mais parce qu'il faut se sentir libre d'aimer son enfant pour l'aimer vraiment. Et le combat contre l'homosexualité ne favorise pas la liberté psychique. Il faut s'aimer et aimer ce qu'on est pour se donner le droit d'aimer son enfant.

L'amour maternel

Vous pensez que même en aimant sa fille une mère peut éprouver des difficultés à tenir son rôle de mère, à se sentir mère ?

Tout le monde le reconnaît aujourd'hui, l'amour ne suffit pas¹⁴. Et il faut le reconnaître, l'amour ne vient pas toujours. Devenir la mère de son enfant demande une vraie maturation psychique. Sont nombreuses les mères qui ne peuvent investir leur enfant – leur fille en particulier –, qui se défendent de ce que l'amour risque d'éveiller en elles, qui bloquent et ne peuvent éprouver les émotions de la maternité.

L'amour maternel n'est pas un sentiment qui viendrait avec les hormones de la grossesse. Il ne naît pas systématiquement et ne se construit pas de manière linéaire. Beaucoup de femmes mettent du temps avant d'éprouver de vraies émotions tendres pour leur bébé et certaines ont besoin de toute une vie pour trouver la bonne distance avec leurs enfants, la relation juste

avec leur fille.

La mère de Chloé semble ne pas savoir comment se comporter avec sa fille, elle cherche comment tenir son rôle mais ne sait pas comment faire.

La mère se comporte de manière apparemment très infantile et très irresponsable. Alors qu'elle veut mettre en avant sa fonction normative, genre « institutrice » nous dit Chloé, elle semble également capable d'agir sans beaucoup se préoccuper de sa fille. Elle fait comme si elle n'était jamais devenue la mère de cette enfant. La laisser seule pour sortir avec ses copines, l'abandonner des week-ends entiers sans se préoccuper de savoir si son père ou quelqu'un d'autre veille sur elle, ce sont des comportements qui frôlent l'abandon. Tout se passe comme si elle ne pouvait se projeter et s'identifier à sa fille, la comprendre et adapter son comportement de mère aux besoins de son enfant.

Cet abandon, vous le liez au défaut d'identification de la mère à son enfant ?

C'est possible. Il n'est pas rare de rencontrer cette incapacité d'identification à son enfant. Il ne suffit pas de mettre un enfant au monde pour devenir sa mère. Nous trouvons très souvent ce blocage maternel, à la fois narcissique et affectif, dans les grosses carences affectives dont souffrent les gens en mal d'amour. Quelque chose dans l'histoire de la mère de Chloé l'empêche de vivre son homosexualité ouvertement lorsqu'elle est jeune et inhibe son identification maternelle à sa petite fille.

On peut supposer que, si la mère de Chloé avait pu vivre sereinement sa sexualité ou faire le travail psychique d'acceptation d'elle-même, elle aurait pu investir son enfant et éviter de la mettre systématiquement en situation d'abandon. Elle aurait pu être une mère homosexuelle sans abandonner sa fille aux hommes qui l'ont désirée.

Sa mère est presque comme une sœur jumelle qui lui volerait

son identité. L'histoire du bac est déconcertante.

L'épisode du bac n'est pas le plus douloureux de l'histoire de Chloé, mais il témoigne d'un manque total de discernement chez sa mère, et illustre le défaut absolu de l'empathie qui lui permettrait de comprendre sa fille. Elle veut rattraper le temps perdu sans réaliser que rien ne le permet jamais. Ne sachant pas ce qu'éprouve une mère, elle cherche à être une bonne copine. C'est sa manière, maladroitement, de tenter de se rapprocher de sa fille. Une sœur, une jumelle, ce sont des figures symétriques qui déniaient le clivage fondamental qui doit protéger l'enfant, le clivage générationnel.

Le résultat est ravageur. La jeune fille se retrouve une fois de plus au même niveau que sa mère, comme lorsque son père la prenait pour confidente. Tout le monde oublie que c'est une enfant. En annulant le décalage générationnel, c'est un peu comme si on privait la petite Chloé de son enfance et de ses besoins d'enfant. On voit à quel point l'immaturité affective de la mère a pu faire souffrir Chloé, la déstabiliser, empêcher qu'elle construise sa personnalité.

La vie qu'elles mènent aujourd'hui, ce genre de cohabitation, sans sentiments familiaux, sans relation véritablement affectueuse, ne peut rien apporter à Chloé, que lui confirmer jour après jour la tristesse d'une relation vide.

La dépendance affective

En cherchant des rencontres par l'intermédiaire du Net, Chloé ne retrouve-t-elle pas cette sorte de « présence/absence » ? Comme une présence virtuelle ?

En effet, Chloé semble vivre des relations virtuelles. Dans son monde affectif, rien ne semble vrai et vivant, rien n'est incarné. Elle n'est pas habitée par la chaleur des relations affectives ordinaires. Elle ne connaît que l'échange quasi marchand de sexe contre de la tendresse. Ainsi va-t-elle sur le Net comme on rêve ou lit des livres. Cela n'a pour elle ni plus ni moins de réalité. Elle

va se mettre en péril, elle s'offre, elle propose son désarroi et son vide affectif en même temps que sa disponibilité sexuelle.

Le drame, c'est qu'elle va y rencontrer de vraies personnes, avec une histoire, des attentes. Comme elle va vers eux toute confiante et très démunie, sans protection. Le danger vient de son besoin personnel d'être aimée. Si elle maîtrisait le jeu des offres et des demandes sexuelles sur le Net, elle prendrait certes des risques affectifs, mais elle saurait que c'est le prix à payer pour vivre les relations qu'elle choisit de vivre. Elle cherche à être aimée et n'a que son corps et sa jeunesse comme monnaie d'échange. C'est son drame. Car elle trouve preneur pour ce qu'elle offre alors que personne ne peut lui donner ce qu'elle attend.

Diriez-vous qu'Internet favorise la dépendance affective ? Que c'est le lieu des pervers manipulateurs ?

Internet brasse toutes sortes de gens et leur permet de se connecter, de se rencontrer, de se trouver. Il y a ceux qui cherchent à manipuler et ceux qui cherchent à se faire manipuler. C'est le lieu de toutes les rencontres. Avec une grande spécificité, les contacts se font sans aucune des protections sociales ordinaires. On ne sait rien de ceux dont on fait connaissance sur la Toile. Et les gens vulnérables vont bien trop loin avant de savoir à qui ils ont affaire. C'est la souffrance qui leur en fait prendre conscience.

Regardez le contexte classique des rencontres lorsqu'elles se déroulent dans la vraie vie. Tout un décor matériel et humain donne des indications sur les personnes concernées. Faire la connaissance de quelqu'un dans un bar, ce n'est pas pareil que de le croiser chez des amis ou dans le métro. On peut avoir des relations communes, être présenté par quelqu'un, se trouver dans une association, avoir des loisirs communs... Certes, on peut se tromper, être trompé, se leurrer même sur une personne croisée chez des amis ou au bureau, mais on peut toutefois voir se dessiner quelques indications sur elle. En revanche sur le Net, on

ne sait de l'autre que ce qu'il veut en dire.

Peut-on dire que les mails, les textos, les techniques modernes de communication encouragent à la dépendance affective ?

Il est certain que les techniques modernes de communication permettent de garder le lien, de rester en contact, voire de maintenir la pression... Simultanéité, rapidité, temps réel, de quoi faire rêver toute personne dépendante. L'objet de son besoin, de sa satisfaction, de ses fantasmes, de sa flamme, de son obsession semble toujours à portée de la main, à portée de la voix.

Mais les outils ne créent pas l'assujettissement. Ils se contentent de le nourrir, de l'entretenir. Avec les techniques modernes de communication, l'amoureuse dépendante entretient son malheur elle-même. Sa dépendance vient de son enfance, des carences qu'elle n'a pas pu surmonter, symboliser, métamorphoser par les processus ordinaires de la sublimation, de la réparation, de la créativité.

Lorsqu'on ne peut supporter le moindre manque, la moindre séparation, on est en danger constant de souffrance et dans l'incapacité de vivre des amours sereines et durables. Il faut savoir être séparés pour pouvoir être réunis.

La nécessaire séparation

Pourquoi la séparation serait-elle nécessaire ? Les amants n'aiment pas se quitter.

Certes, les pauses font souffrir les amants qui voudraient rester collés l'un à l'autre. Le moindre éloignement peut faire souffrir. Mais la séparation crée les temps intermédiaires qui permettent de passer de l'amour avide à la relation forte, d'un projet amoureux à la construction d'un couple, de la fulgurance de la passion à l'amour.

Regardez ce qui se passe lorsqu'on est amoureux : certes, on

voudrait ne jamais quitter l'autre, on désire ardemment que le corps à corps se poursuive et que les âmes ne se séparent jamais. Mais la vie impose ses lois qui sont celles de la réalité la plus prosaïque. Une histoire d'amour, c'est deux personnes, deux corps, deux âmes, deux histoires et l'intense tricotage de ces multiples différences. C'est pourquoi des temps de séparation sont nécessaires ; ils permettent de se retrouver seul, de récupérer son individualité. C'est ainsi que se construit le rapport à l'autre, autant à travers son absence qu'à travers sa présence.

Cela se construit très tôt dans l'enfance ou peut-on l'apprendre par la vie ?

Oui, c'est l'histoire du doudou. L'objet transitionnel dont parle Winnicott¹⁵ a cette fonction première de permettre à l'enfant de manipuler l'absence pour l'appivoiser. Le doudou sert de lien à la mère, il incarne son contact doux et odorant pendant que le petit apprend à vivre les tempos de ses absences et de sa présence.

Ensuite, les relations affectives de l'enfance vont mettre en tension sa capacité de survivre en tant que personne séparée, en tant qu'individu bien distinct de sa mère et de son environnement maternel et familial. Il apprendra à dépasser le besoin de satisfaction, à appivoiser l'absence, à gérer le manque. Il s'y emploiera en jouant, créant, recréant le monde. Son imagination, sa créativité prendront le relais. Et cela durera toute la vie puisque les processus du deuil reprennent et prolongent les mêmes mécanismes de créativité et de nécessaire récréation de la vie, du monde.

Chloé n'en est pas là, n'est-ce pas ? Et avec elle, beaucoup de jeunes filles adeptes du Net.

Il semblerait que Chloé n'utilise aucune de ses capacités de création pour affronter la séparation. En dispose-t-elle ? A-t-elle appris à jouer avec l'absence comme le fait l'enfant qui a un doudou ? Elle semble toujours sur la brèche, en attente, en appétit

de l'autre.

Pour les personnes souffrant de grosses carences affectives, les techniques nouvelles de communication immédiate peuvent constituer des promesses de plénitude, de continuité, de lien constant, immédiat, qui leur font croire qu'elles peuvent éviter l'épreuve du manque, de la privation et de la séparation, autrement dit la souffrance. Or il n'est possible d'aimer qu'en consentant à affronter ces épreuves. Car c'est en les affrontant qu'on peut les dépasser.

Le désir et l'amour

Pourquoi Chloé est-elle toujours attirée par le même type d'hommes, ceux qui font souffrir, les manipulateurs ?

Avec un flair infallible, Chloé détecte les hommes qui vont la décevoir. Elle dit bien qu'elle « flashe » sur eux. Elle repère ceux qui ressemblent à un père qui toutefois lui répugne, et elle met en scène la relation forte et fusionnelle dont elle a besoin. Reproduisant sa première relation amoureuse, elle coupe les ponts avec le monde extérieur, ne vit plus que pour son amour. Qu'importe si l'homme l'a prévenue qu'il ne cherchait que du sexe, elle suit son propre scénario et ne se soucie pas de la réalité de l'autre. On peut même supposer que les avertissements qu'elle a perçus lui rendent son interlocuteur encore plus attrayant. Elle va vers le risque, le danger, vers les vertiges et ne se soucie que de cela.

Comment comprendre qu'elle soit attirée par celui qui ressemble à un père qu'elle dit trouver répugnant ?

Chloé nous rappelle que le désir ne fonctionne pas uniquement sur des éléments positifs. On peut désirer quelqu'un qu'on n'aime pas, qu'on n'estime pas, se sentir attiré par quelqu'un qui déplaît, voire dégoûte. Désir et répulsion peuvent très bien cohabiter.

On peut également ne pas ou ne plus désirer quelqu'un qu'on

aime. Car le désir ne se construit pas sur la personne entière, comme le fait l'amour, il s'accroche à des éléments isolés. Le désir ne connaît pas la morale ni les idéaux que construisent la société et la famille, il ne tient pas compte des belles imageries qui préfigurent nos engouements amoureux ni des joies quotidiennes d'un compagnonnage heureux. Le désir est sauvage, autonome, pulsionnel, infantile.

Mais comment fonctionne le désir ?

Le désir est directement branché sur les pulsions infantiles, sur le catalogue des figures qui ont nourri nos jeunes années. Il ne tient aucunement compte de la morale. Une jeune femme peut avoir adoré son père lorsqu'elle était petite, sans le juger, sans le comparer aux autres hommes, et le condamner lorsqu'elle devient adulte. Elle peut avoir gardé la trace de ce père dans sa mémoire affective, son odeur, sa silhouette, son timbre de voix. Autant d'éléments qui pourront déclencher le désir chez elle ultérieurement. Le plus souvent à son insu. Et sans que cela influe sur son jugement. Elle peut continuer de condamner son père et d'être attirée par des hommes qui lui ressemblent.

C'est ainsi que le désir peut nous prendre au piège et nous pousser dans des relations qui n'ont rien à voir avec l'amour, au sens d'échange et de réciprocité, d'estime de l'autre, mais qui nous permettent de vivre ou de revivre nos fantasmes les plus enfouis. Le désir ira vers sa satisfaction, sans se soucier du contexte humain et relationnel de la relation ou de la profondeur de l'échange.

Reconnaissons que, la plupart du temps, le désir est mêlé à l'amour. Il s'y intègre, le module, le tempère ou l'épice. S'il s'en distingue trop vivement, c'est que l'aventure amoureuse s'essouffle, qu'elle n'est pas vivable ou qu'elle peine à prendre son envol. Ainsi, lorsque les étapes de maturation n'ont pas été franchies avec un minimum de protection au bon moment, il arrive que la demande d'amour soit irisée de paillettes parasites de désir brut. Les répétitions d'échec amoureux peuvent d'ailleurs

être le signe d'un défaut d'équilibre dans le dosage harmonieux entre amour et désir. Entre ce qui fait rechercher une personne à aimer et ce qui pousse à retrouver des émois passés.

De la répétition

Mais pourquoi répéter les mêmes erreurs ?

En amour, on cherche souvent ce qui nous manque sur la base de ce que l'on connaît. C'est ainsi que bien des femmes en quête d'hommes qui pourraient les aimer se tournent vers ceux qui vont les décevoir. Elles ne vont pas vers la nouveauté mais vers les recommencements. En tentant désespérément de rejouer leurs amours manquées, dans l'espoir d'enfin les réussir, elles ne font que renouveler les mêmes pactes, signer à nouveau les mêmes contrats douloureux.

Certaines jeunes femmes qui n'ont pas été bien aimées dans leur enfance et qui portent des plaies affectives ouvertes vont directement vers ceux qui promettent de leur procurer un apaisement immédiat, quitte à les faire violemment souffrir ultérieurement. La plupart sont conscientes de leur choix. Elles perçoivent parfaitement que l'homme qui les attire leur portera malheur, mais leurs besoins d'amour immédiat et de répétition sont trop forts pour qu'elles puissent prendre le temps de la prudence.

Comment peut-on sortir de l'engrenage de ce genre de répétitions douloureuses ?

Une des fonctions de la répétition, c'est de remettre en chantier une situation initiale pour tenter de réparer ce qui n'a pas bien fonctionné. C'est d'ailleurs ce qui conduit à l'échec. Tant qu'on n'a pas repéré l'origine du dysfonctionnement, on risque de recommencer les mêmes erreurs.

Mais la répétition peut également permettre d'apprendre à mieux se connaître. En prenant la mesure de chaque aventure

amoureuse, de chaque expérience, on peut apprendre à éviter de tomber dans des pièges trop visibles. Je ne pense pas toutefois que Chloé soit suffisamment armée pour espérer cette évolution. Si elle veut éviter de courir vers des hommes qui la feront souffrir, il lui faut faire un vrai travail sur elle-même. Une thérapie me semble nécessaire¹⁶. Elle a besoin de se consolider, d'affronter ses manques affectifs, d'apprendre à gérer son avidité et son impatience. Alors, elle pourra envisager les rencontres affectives, sexuelles et amoureuses dont elle rêve sans tomber dans des leurres et des manipulations.

V

UNE SOUMISSION
RÉVOLTÉE

Assya, 39 ans, journaliste

« Je me fonds totalement dans
l'autre... »

« Tous ces mots qui font peur quand ils ne font pas rire
Qui sont dans trop de films, de chansons et de livres
Je voudrais vous les dire et je voudrais les vivre
Je ne le ferai pas : je veux, je ne peux pas¹⁷ »

La très jolie Assya arbore une cascade de boucles brunes qui dégringolent sur ses épaules, une paire de maxilunettes de soleil qui cachent ses yeux fatigués. Elle a un port de reine et, ce jour-là, au café, se dévêt avec majesté de sa veste en cuir noir. Assya en impose par son aplomb. Femme de pouvoir ? Trop évident que... non. « Je me laisse choisir, par des hommes tellement mal élevés, égoïstes, dont quelques mois après les avoir rencontrés je réalise que je ne voudrais même pas les avoir comme amis. »

Il rêvait de littérature...

Les histoires d'amour qui ne durent pas... le drame de ma vie ! confie Assya, en tournant sa petite cuiller dans sa tasse de café noir. Est-ce lié à la culture maghrébine ou à la tradition familiale ? Je le reconnais : je suis un peu « old school ». J'ai beaucoup de

mal à faire le premier pas, je me laisse choisir. Pas forcément par ceux qui en valent la peine...

Mon premier grand amour s'appelait Stéphane. J'avais 26 ans, et lui 30. Je me suis retrouvée, en ce début d'après-midi, sur ce vol Paris-La Havane, à côté de lui, sur mon siège 25C – et je n'ai pas tardé à rester scotchée à ce beau reporter qui travaillait pour un news magazine prestigieux. Moi, je « zonais » dans le secrétariat alors que je rêvais de devenir journaliste. Entre nous, ça a « tilté » immédiatement. Une sorte de magnétisme animal, comme celui que l'on devine dans le film de Clint Eastwood, Sur la route de Madison. Ce magnétisme qui fait basculer votre corps sur celui de l'autre, sans qu'il y ait pour cela besoin de turbulences ! Il a reconnu qu'il m'avait repérée dans la salle d'embarquement. J'en suis restée baba... Comment avait-il fait ? Avait-il discuté avec l'hôtesse pour obtenir un siège près du mien ? Nous avons vaguement flirté dans l'avion, puis nous sommes séparés pour passer nos quinze jours de vacances chacun de notre côté. Nous n'avions même pas échangé nos numéros de téléphone. Au retour, nous avons bien sûr cherché à nous asseoir côte à côte. Et nous ne nous sommes plus quittés.

Notre histoire a duré sept ans. Stéphane était un garçon vraiment génial, qui rêvait d'écrire son premier roman. À vrai dire, il ne faisait que rêver ! Comme un adolescent, il dormait jusqu'à midi, m'appelait à 15 heures à mon travail afin que je le « coache » pour la journée, disant : « Et maintenant, à ton avis, je fais quoi ? » J'ai passionnément aimé cet homme-enfant. Je l'ai chouchouté, couvert de cadeaux. En échange, il m'a encouragée à devenir journaliste, et il a même, à bien des égards, fait office de mentor. En revanche, au quotidien, il m'opposait un formidable égoïsme, ne pensant qu'à sa carrière d'écrivain. Côté cœur, même topo. Il m'avait annoncé dès le départ qu'il ne voulait pas d'enfant (c'était son côté « je-dédie-ma-vie-à-mon-art-et-à-personne-d'autre »). Alors il ne s'engageait pas, ne disait jamais qu'il m'aimait. Son leitmotiv, au contraire, était : « On va se séparer... Ça ne peut pas durer entre nous. »

Je me demande aujourd'hui si notre relation n'a pas duré

uniquement parce que nous parlions de séparation... sans jamais y aboutir. C'était notre bouffée d'oxygène, notre façon virtuelle de prendre notre indépendance. N'est-ce pas un stratagème qui permet à certains couples de tenir ? Cette attitude, ces mots, répétés de jour en jour m'ont fait souffrir, moi qui aurais tout donné dans cette histoire, qui me serais sacrifiée jusqu'au bout. C'est cela, mon problème... Dès que je suis amoureuse – et Dieu sait que je l'étais –, je me perds, je m'oublie dans l'amour... Pour me consoler, je l'ai trompé deux fois. Il l'a su, il a eu le cœur brisé. Lui qui prétendait ne pas m'aimer... Notre relation a commencé, dès ce moment-là, à se déliter. En prétextant un oubli de pilule, je suis tombée enceinte de lui. J'avais 33 ans, je pensais qu'il changerait d'avis. J'ai attendu jusqu'au dernier moment... Puis j'ai avorté. C'était dur, violent, d'autant plus que cela reste rare dans ma culture.

Cet avortement a scellé la fin de notre histoire. De retour de la clinique, nous avons immédiatement fait chambre à part, car mon corps ne pouvait plus faire l'amour avec lui. Pour autant, la séparation définitive a été plus longue. Nous avons un appartement en commun, qu'il a fallu vendre... Et cela en a mis, du temps.

Simon, comme mon père...

Le second homme qui ait compté, Simon, avait la soixantaine, tout comme mon père. La première fois, je l'avais croisé à une soirée, chez une amie. J'avais vu un homme grisonnant à l'air très triste. Et pour cause : il venait de perdre sa femme. La copine chez qui se déroulait ce dîner m'avait téléphoné le lendemain en me disant : « Il a flashé sur toi ! » Nous nous sommes revus quelque temps après, au cours d'un voyage de presse – dans un avion, à nouveau. Je lui plaisais, ça ne faisait aucun doute, mais lui, non ! Pas beau du tout, plutôt un physique de bon vivant sur le retour, vingt-trois ans de plus que moi... Mais il en imposait, ce dirigeant de société. Il en imposait malgré un « mauvais œil »,

comme on dit dans ma culture – il avait perdu sa femme et un enfant de mort subite.

À nouveau, donc, je me laissais « choisir ». Tout comme ma mère l'avait été par mon père. Leur mariage n'avait pas été « arrangé » comme nombre d'unions dans l'Algérie de cette époque. C'est bel et bien mon père qui avait poursuivi et harcelé ma mère, jusqu'à ce qu'elle lui cède ! L'histoire de leur rencontre, nous la connaissions depuis l'enfance. Elle a fait le tour de la famille ! Après tout, n'est-ce pas une belle légende amoureuse ? Pourtant, très vite, malgré ce beau départ, leur relation a capoté. Mon père est devenu violent avec elle. Agressif. Ma mère aurait pu mourir comme Marie Trintignant, vous savez... Vous comprenez pourquoi il m'était très difficile après cela de « choisir » le bon. Je me suis laissé choisir, quitte à tomber dans les bras d'hommes qui ne ressemblaient en rien à ce que je recherchais.

Simon m'offrait des cadeaux somptueux, m'invitait dans les plus grands restos étoilés du guide Michelin... C'était agréable, bien sûr. Mais, mon Dieu, comme je m'ennuyais ! Je me retrouvais dans des week-ends à la campagne, à devoir écouter les récits de chasseurs mitraillant le gibier – l'horreur totale, quand j'y pense ! À mille lieues de moi-même. Et pourtant, à ce moment-là, je le supportais très bien. Je faisais, une fois encore, abnégation de moi-même. C'est ça, mon symptôme : me fondre totalement dans l'autre, épouser sa vie, sa personnalité, ses amis... Jusqu'au jour où, par instinct de survie, je me mets à étouffer et je pars, vite. J'ai quitté Simon du jour au lendemain, je suis retournée vivre seule. Je pense qu'il a eu une aventure pendant que nous étions ensemble.

Toutes mes copines me disent : « Tu te rends compte ? Tu aimes les hommes timides, subtils, intelligents... pourquoi tu tombes toujours sur des hommes à femmes ? » Je les regarde, étonnée : « Tu es sûre ? » Elles me répondent en riant que je suis aveugle, totalement aveugle... Oui, je suis aveugle en ce qui concerne mes propres histoires, alors que je suis un supercoach pour mes copines. Simon et moi avons rompu, ce qui ne nous a

pas empêchés de devenir amants. Ça a été génial, car cet homme débordait d'énergie et était un amant très doué. Mais côté relationnel, une vraie catastrophe.

Chosifiée

Le dernier en date a fait une apparition éclair dans ma vie : six mois. Avec lui, en concentré, j'ai eu tous les mauvais côtés de mon père. L'aspect autoritaire, le mec jaloux, tout ! Quand je l'ai rencontré, à l'issue d'un reportage, je l'ai d'abord trouvé d'une laideur repoussante. Mais quand il m'a proposé à la fin de notre entretien de passer un week-end à la mer avec lui, j'ai dit banco ! Il a alors de manière très directive attrapé le petit fascicule des horaires de train, et a coché les horaires. Je me suis à nouveau vue dans la peau de l'adorable manipulée... J'étouffais déjà.

Notre relation était passionnelle : il piquait des crises à tout bout de champ, dès que j'adressais la parole à un de ses copains. D'un autre côté, il n'était jamais à court d'idées pour organiser un pique-nique avec des chandeliers, m'emmener à l'autre bout du monde, dans tous ses délires. Mais justement, n'étaient-ce pas ses délires ? J'étais à nouveau phagocytée. Chosifiée. Je n'avais aucun répit : il me fallait le suivre, encore et toujours. Encore une fois, j'étais tombée sur un superégoïste que je couvrais de cadeaux ! Une semaine après notre rencontre, je lui ai offert un pull en cachemire de luxe. Il a eu une réaction étonnante : « Je n'aime pas la couleur ! » Je suis allée lui chercher un blanc cassé, un gris, un rose... Ça ne lui convenait jamais.

« Tu es le plus beau ! »

J'ai appris récemment que Stéphane, mon premier amour, avait finalement eu un enfant avec une femme, pas forcément plus jolie ni plus futée, mais qui, contrairement à moi, passait son temps à le complimenter. Je l'ai découvert le jour où, de retour dans la maison que nous avons achetée, mais pas encore vendue, je

suis tombée sur une de ses lettres... Je n'aurais pas dû, mais je l'ai lue... Ses propos m'ont scotchée. Elle lui disait qu'il était l'être le plus formidable du monde. Tout en lisant, des larmes brouillaient mes yeux. Des larmes de colère. « Moi aussi, me suis-je dit, je t'aimais, je t'admirais. Mais je n'ai pas su te le dire. » Encore un trait familial : mes sœurs et moi n'avons pas cette habitude de nous complimenter entre nous... Ou de flatter les autres. Nous craignons beaucoup trop d'attirer le mauvais œil, qui vous plonge dans le malheur...

Aujourd'hui, je suis seule, en plein « break ». Et je m'interroge : vais-je m'inscrire sur Meetic, ou sur un site de rencontres ? Je cherche une épaule... Je suis très tendue, je cours deux ou trois fois par semaine, je fais du sport... Je blinde mon corps. Mais j'ai soif de tendresse et de bienveillance. J'ai envie de rencontrer quelqu'un sur qui je puisse compter, au quotidien. Une épaule. Quelqu'un avec qui je puisse, tout comme Mathilde, l'héroïne de Gavalda¹⁸, aller au cinéma, faire la sieste au bord d'une rivière, manger des pêches, avec qui je puisse vivre, non pas des moments discontinus de passion, mais, au contraire, une relation tranquille, au quotidien.

Les mauvais choix amoureux

Sophie Carquain : Assya ne réussit pas à rencontrer des hommes qui lui conviennent. L'explication est-elle à chercher dans son enfance ?

Maryse Vaillant : Il semble en effet qu'un modèle d'homme soit inscrit dans l'histoire d'Assya et qu'elle éprouve des difficultés à s'en libérer. Modèle d'homme ou modèle de relation à l'homme ? Car ce qui est frappant, c'est son attirance pour des hommes qui ne lui plaisent pas, qu'elle comble de cadeaux et d'attentions, avec qui elle s'ennuie très vite, et qu'elle peine à quitter.

Ce processus de choix amoureux est suffisamment singulier pour qu'on s'y arrête. Singulier, mais pas du tout rare. Assya n'est ni la première ni la seule à choisir des hommes qui ne lui conviennent pas. Tout le monde connaît celles qui ont un schéma précis dans leur tête et qui foncent sur l'homme qui correspond à ce schéma, sans se soucier de savoir s'il leur fera du bien ou pas. Plus ou moins clairement, plus ou moins consciemment, elles savent qui elles choisissent, ou plus justement ce qu'elles choisissent. Il s'agit moins d'une personne réelle que du représentant actuel d'une figure ancienne, autrement dit de l'actualisation d'un fantasme ancien. Leur besoin de retrouvailles amoureuses est plus fort que leur aspiration au bonheur. Leur passé les tient plus que ne les attire vraiment l'avenir.

Il ne semble pas que ce soit ce que vit Assya ?

En effet, Assya nous indique une autre voie. Mais qui ne diverge que dans la forme. Car si elle ne semble pas en quête d'un type d'homme précis, elle semble rechercher une forme de relation. Elle aussi sait ce qu'elle veut. Ce qu'elle craint et ce qui l'attire. Elle cherche ce mode relationnel tout en voulant s'en défaire. Il s'agit d'une relation dont elle ne connaît que les aspects négatifs. Comme le moule en creux d'un objet inconnu.

On dirait bien qu'elle recherche une relation où elle ne peut occuper une place active, où lui est interdite toute position désirante. Quelque chose en elle ne lui accorde pas le droit au désir. Ne pouvant s'autoriser à désirer, elle s'interdit de choisir.

Mais pourquoi se laisser choisir par des hommes « parfois laids, parfois jaloux, égoïstes », dont elle ne voudrait pas comme amis !

Nous observons qu'elle se laisse choisir et que cela lui ôte toute capacité à désirer. Nous pouvons donc supposer qu'elle se laisse choisir pour ne pas être en capacité de désirer. Ce retournement, cette mise en avant du latent dissimulé sous l'explicite, signe la force d'un projet inconscient. Assya ne sait rien de ce qui l'enferme, mais cela lui permet de sauvegarder l'essentiel pour elle, ne pas désirer. Ne pas prendre le risque de ressentir et d'exprimer son désir personnel. Ne pas s'en approcher.

En prenant des hommes qu'elle déclare dépourvus d'attraits, elle se protège de l'irruption qui la dérangerait, celle de son désir personnel. Elle devient l'objet – passif et nécessairement déçu – du désir de l'autre et échappe à toute éventualité de réciprocité. Ce qui l'empêche de désirer semble également lui interdire de s'éprendre de celui qui la désire. Comme si tout désir était pour elle dangereux.

Pourquoi avoir besoin de protection contre le désir ? Pourquoi être choisie semble d'emblée lui faire tirer un trait sur son propre désir ?

Le désir souvent éveille le désir. C'est un puissant moteur de rencontres et de passions. Le désir de l'autre ne laisse jamais personne indifférent. Il attire ou repousse. Dans certains cas, il repousse car il attire. Chez les hommes comme chez les femmes.

En se laissant prendre par un désir qui annihile le sien, Assya se trouve très vite embarquée dans une relation de soumission

agressive qui ne lui convient pas, mais qu'elle ne peut éviter. Ne faisant pas partie des femmes qui ne sont animées que par le désir de l'autre, Assya ne jouit pas de la passivité qu'elle semble toutefois répéter. Car ce n'est pas ce à quoi elle aspire. Elle fuit le choix, mais ne choisit pas la passivité. Elle se trouve donc enfermée dans une position paradoxale que nous devons essayer de décrypter.

En fait, avant de les rencontrer et de devoir faire avec leur désir, Assya est soumise à la représentation qu'elle se fait des hommes. Pour elle, comme pour chaque femme, existe un code, une représentation du désir féminin et du choix amoureux. Il s'agit de l'emprise culturelle qui construit toutes nos représentations, que ce soit de l'amour ou de la famille, des relations entre les hommes et les femmes. Chez Assya, et chez toutes les femmes, cohabitent deux schémas dominants, celui de la culture et celui de l'histoire familiale, ainsi que deux modèles, celui de la féminité et celui du couple. Ce sont des cadres puissants qui président à toute rencontre amoureuse et qui peuvent se renforcer ou s'opposer et causer alors de profonds conflits de loyauté.

Conflit de loyauté

En quoi le conflit de loyauté peut-il entraver sa liberté de choix amoureux ?

Choisir un homme est un acte de puissance féminine. Un acte phallique pourrait-on dire. C'est pourquoi certaines femmes préfèrent se laisser choisir. Elles optent alors pour une position plus passive, qui peut tout à faire leur convenir, le désir qu'un homme a pour elles suffisant à soutenir le leur. D'autres se feront choisir, le moteur de leur désir agissant à l'insu de ceux qui sont attirés par leur besoin d'être désirées. Bien des femmes se refusent à abdiquer leur pouvoir de choix et entendent le faire respecter. Celles-ci désirent choisir et choisissent.

Assya ne s'autorise pas à choisir, mais elle ne supporte pas d'être choisie. Elle ne peut revendiquer la position phallique des

femmes modernes, mais ne se complaît pas dans l'ancien modèle que sa culture, comme la nôtre d'ailleurs, imposait aux femmes jadis. Ce conflit intime fait effectivement penser aux impasses dans lesquelles nous bloquent parfois nos critères culturels. Surtout ceux dont on voudrait se débarrasser et qui agissent à notre insu.

Assya a-t-elle été influencée par la manière dont son père a choisi sa mère ? Elle explique que cela fait partie de l'histoire familiale... Pouvons-nous être influencés, inconsciemment, par la manière dont nos parents se sont rencontrés ?

Le scénario de la rencontre parentale peut en effet s'inscrire fortement comme schéma indicatif des prémices amoureuses. C'est comme une sorte de scène primitive, la mise en place des éléments fondamentaux qui vont déterminer notre venue au monde, un agencement spécifique de la rencontre de désirs qui nous échappent et pourtant nous structurent. La plupart du temps, cette trame fantasmatique n'a pas besoin d'être réactualisée par une répétition. Il suffit qu'elle existe pour que l'enfant sache qu'il n'est pas issu d'une fécondation divine ou magique. Il est le fruit de la rencontre de deux désirs.

Lorsque cette trame est habitée de violence, qu'elle a été transmise sous le sceau du viol, du rapt, de la prédation, la charge de désir qui l'habite peut devenir fort dangereuse. Si c'était le cas pour Assya, ce serait une fort bonne raison pour que s'installent des réticences inconscientes à voir se dessiner une scène de désir. Le désir est marqué d'un sceau de dangerosité.

Quand les femmes ne s'aiment pas

Assya a besoin de faire des cadeaux, comme si elle avait le sentiment de n'être pas suffisante ? Est-ce un comportement inhabituel ?

Beaucoup de femmes offrent des cadeaux aux hommes

qu'elles aiment. On peut penser qu'elles les choient comme on gâte un enfant, pour le plaisir de voir son plaisir.

Vous me faites surtout penser à la coutume de la dot. Les familles devaient doter leurs filles pour qu'elles trouvent un mari. Ce genre de compensation familiale appartient aux systèmes culturels où les hommes doivent assumer économiquement les femmes. Aux hommes la charge d'entretenir le foyer, aux femmes celle d'apporter trousseau et dot, et de faire les enfants qu'on attend d'elles, des fils surtout.

À l'extérieur, dans la société des hommes, tous les mâles doivent défendre l'honneur des femmes de la maison, mère, sœurs, épouse, filles. À l'intérieur, ces dernières leur obéissent. Elles les flattent, les manipulent parfois. Une sorte de contrat régule les relations entre hommes et femmes. Elles les servent, ils les défendent. Elles leur sont soumises, ils les protègent. Rien d'étonnant à ce que certaines servent les hommes pour les asservir.

Cette répartition des rôles entre hommes et femmes dépasse largement les cadres culturels.

Il s'agit de la culture humaine. Rapport de force, lutte de pouvoir, recherche d'équilibre, soumission, protection sont des ingrédients que la relation de couple porte bien souvent en elle, quelle que soit la culture des partenaires. Assya nous en donne une lecture particulièrement fine et nous aide à le comprendre. Comme bien des femmes, elle ne veut s'y soumettre et ne peut s'en défaire.

Même en dehors des époques ou des sociétés où perdure la notion de dot, nombreuses sont les femmes qui se sentent obligées de se faire accepter par des offrandes, par le don d'elle-même, leur dévouement voire leur dévotion. On peut parfois supposer qu'elles cherchent à faire accepter leur genre par le sacrifice d'elles-mêmes.

Les femmes feraient des cadeaux pour se faire pardonner de n'être que des femmes ! C'est une hypothèse terrible...

Inconsciemment, il n'est pas impossible que certaines femmes aient intériorisé leur genre comment étant le mauvais genre. Un genre de moindre valeur que celui du sexe qui se dit fort ! Nous n'en avons pas fini avec la notion de deuxième choix, de deuxième sexe¹⁹.

N'oublions pas le fond de masochisme féminin et la haine de la féminité qu'éprouvent et que manifestent certaines femmes²⁰. Il s'agit d'une haine de leur genre et de leur sexe qui leur provient souvent de leur mère et de leur culture, de la classique discrimination entre les hommes et les femmes, les fils et les filles. Une telle intériorisation de l'infériorité féminine amène bien des femmes à combler d'attentions l'homme qu'elles aiment ou dont elles voudraient se faire aimer, comme pour se faire pardonner de n'être que des femmes. Pour payer le prix de la protection que l'homme est censé leur apporter. Certes, c'est un vieux schéma qui date de l'époque où les femmes étaient dépendantes économiquement, socialement et politiquement, mais il semble perdurer dans bien des inconscients.

La dot, comme les petits cadeaux, viendrait donc payer une vieille dette ?

Une sorte de dette culturelle. Ce qui nous fait soulever cette hypothèse, c'est d'observer que ce mécanisme ne se prolonge pas, généralement, au-delà de la naissance du premier fils. Ensuite, la jeune mère sent bien que sa dette est remboursée, elle peut donc devenir une personne à part entière. Car, dans bien des cultures et des inconscients, l'épouse d'un homme, ce n'est pas la femme, c'est la mère d'un fils²¹.

On comprend l'importance de la naissance du fils, car c'est lui qui libérera sa mère. La naissance d'un héritier mâle permet à l'épouse de rembourser sa dot à ses parents, de payer son tribut à la famille de son mari, à son mari, à la société, à l'espèce. De ce fait, certaines femmes qui ont subi humiliations et soumission

pendant leurs jeunes années deviennent, avec l'âge et la naissance des fils, des femmes dominantes amères, implacables dans l'emprise qu'elles contribuent à maintenir sur les plus jeunes qu'elles. C'est ainsi que bien des asservissements féminins se perpétuent et que les femmes elles-mêmes en sont les agents.

Chez Assya, cela se poursuit dans la relation : elle sacrifie sa propre identité, vit la vie de l'autre ? Mais ça n'est jamais assez...

Tant qu'elles n'ont pas « donné » d'enfant, pas mis au monde et élevé un fils, certaines femmes donnent, se donnent et s'évertuent à donner, sans jamais rembourser la dette symbolique que leur éducation leur a transmise. Ainsi ne donnent-elles jamais assez. Assya est d'autant plus sensible à cette question qu'elle souffre d'un avortement dont elle porte encore la blessure.

L'homme qu'elle aime se comporte alors comme le font la plupart des hommes qu'une femme comble de sollicitude et de cadeaux. Il prend sans se poser de questions. Il cherche à bénéficier des présents et des attentions tout en se dégageant de la relation. Il va jouer ainsi sur le thème de la séparation, comme le fait un adolescent face à l'amour envahissant et nécessaire de sa mère. Il se rend insupportable, il agite le spectre d'un départ, d'un éloignement – qui lui serait pourtant salutaire –, mais il reste dans le confort de la relation.

Pourquoi certains hommes ont-ils peur de s'engager ?

Pourquoi certains hommes s'éloignent-ils quand, enfin, les femmes se décident à choisir ?

C'est l'amer constat que font beaucoup de femmes célibataires et solitaires. Il est des hommes qui prennent le large lorsque la relation risque de les embarquer dans du long terme. Ils s'accrochent à celles qui les fuient et fuient celles qui s'accrochent. Nous avons là une illustration classique de certains jeux de désir entre les hommes et les femmes, tours de passe-

passé et virevoltes qui pimentent les rencontres sans déboucher sur de réelles relations. Chacun est pris dans ses propres paradoxes et ne réussit à se caler sur ceux de l'autre que dans l'alternance de captations et de rejets.

N'oublions pas que certains hommes ne sont pas du tout disposés à s'engager. Le voudraient-ils qu'ils n'y réussiraient pas. Nous en avons rencontré lors d'une dernière recherche sur les raisons de l'infidélité masculine²². Ces hommes, qui aiment l'amour et les femmes, sont disponibles pour des aventures affectives et sexuelles, mais incapables de se projeter dans la relation à sens unique qu'implique la construction d'un couple stable. Pour des raisons souvent inscrites dans leur enfance, ils n'ont pas terminé le travail psychique de désengagement – souvent de l'attachement maternel – qui donne la liberté intime qu'exige la promesse de fidélité.

Qu'est-ce qui attire ou effraie ceux qui craignent de s'engager ?

Le paradoxe est qu'ils sont en même temps attirés et effrayés par les femmes qui cherchent des relations stables. Les jeunes filles qui veulent profiter des années de papillonnage juvénile ou les libertines assoiffées d'indépendance les attirent moyennement. Ils sont nombreux à montrer un appétit puissant pour les femmes disponibles mais complexes, chez qui ils devinent un besoin de permanence. Ils aiment jouer avec le feu, se frotter à la question de l'attachement qui les tente.

Ce qui les effraie, c'est ce que la relation amoureuse leur renvoie d'eux-mêmes. De leur passé, leur enfance. Ils souffrent du constat de leur immaturité, ils ont le sentiment de ne pas être prêts, de ne pas être à la hauteur. Incapables de se dégager de l'emprise affective de leur passé, ils voudraient pouvoir être libres de s'engager, mais ne le sont pas. Tout le monde n'a pas la liberté d'être fidèle.

C'est sans issue ?

Pas du tout. Au contraire. Car en y regardant bien, nous voyons beaucoup d'hommes timorés devant le couple et l'engagement parvenir à mûrir. Peu à peu, ils changent. Refuser de nouer avec celles qui le demandent leur permet parfois de se libérer un peu de l'emprise familiale qui les tient. C'est comme une sorte de rodage. Au bout de quelques aventures inabouties ou douloureuses, ils ont parfois pris la mesure de la liberté intime qui leur manque.

Lorsqu'une femme veut un enfant

La demande d'enfant : est-ce que cela peut faire fuir les hommes ?

On est au cœur de la question. Un homme qui ne veut pas d'enfant peut tout à fait être un homme qui sait bien qu'il veut rester un enfant lui-même. Il est encore trop un fils pour faire un père. Une lucidité tout à fait louable. Or certains hommes flirtent avec l'idée de paternité. Ils jouent avec la ligne de démarcation qui sépare le garçon de l'homme : la question de l'engagement et de la responsabilité, celle du dégagement et de l'autonomie.

Car rien n'est plus engageant qu'un projet d'enfant. Il scelle la relation, propulse dans la vie adulte, hypothèque l'avenir. Certes, les jeunes couples s'autorisent aujourd'hui bien plus facilement qu'hier à divorcer pendant les premières années de leurs petits, mais aucun homme ne s'y méprend, plus que toute promesse – mariage ou pacs –, la grossesse lie. Autrement dit, si le désir d'enfant d'une femme fait reculer son homme au point qu'il s'en aille, c'est un moindre mal.

Car il est des hommes qui laissent faire. Ils ne disent rien, ne s'opposent pas, mais fuient sans le dire. Sans même se l'avouer. Ils disparaissent psychiquement, ils coulent intérieurement pendant la grossesse, sont absents de la relation au petit et désertent l'éducation de l'enfant, le passage espéré du statut de jeune homme à la fonction de père ne s'opérant pas.

Lorsqu'une femme veut un enfant, c'est souvent très fort chez elle. C'est pourquoi elle ne comprend pas le refus de son compagnon.

S'il n'est pas un projet de couple, le désir d'enfant fait peur lorsqu'il supplante les autres désirs. Un homme que sa femme choisit depuis quelque temps, qui se sent aimé, qui construit avec elle un couple qui le rassure, peut partager sans peine le projet d'avoir un enfant avec elle. Il peut ressentir la puissance d'une paternité à venir comme un avènement personnel, familial, générationnel. C'est alors pour lui une grande aventure affective et symbolique.

Mais ce n'est pas toujours le cas. N'oublions pas que, chez certaines femmes, le désir d'enfant est si puissant qu'il relègue l'homme à une simple fonction génitrice, insupportable chez tout homme et encore plus chez celui qui souffre d'un problème identitaire. C'est pourquoi, celui qui est un peu fragile ou anxieux, s'il se sent menacé par son histoire infantile ou des problèmes actuels, reculera devant un désir qui lui échappe, qui lui fait peur, qu'il ne comprend pas.

Mais les femmes et les hommes ne sont pas soumis au même tempo biologique, il arrive qu'une femme n'ait plus beaucoup de temps devant elle pour devenir mère.

En effet, la disparité des rythmes de maturation chez les hommes et les femmes décale nettement leurs curseurs sur l'échelle de la fécondité. Avoir 40 ans, chez un homme et chez une femme, ce n'est pas la même chose au regard de la fertilité et de la maturité. De nombreuses femmes perdent leurs capacités reproductrices à l'heure où les hommes abordent le début de la maturité.

Quarante ans est un âge charnière. À l'heure où sonne l'urgence de la dernière chance pour une femme, certains hommes ont déjà fait l'expérience de la paternité et cela leur suffit

bien. D'autres ne sont pas encore prêts à l'affronter, ils n'ont pas encore pu se libérer de leur enfance ou n'ont pas l'impression d'avoir conquis suffisamment de liberté intérieure. Beaucoup pensent qu'ils ont largement le temps et peuvent jouir de leur maturité, ou se consacrer à leurs difficultés existentielles sans se charger de nouvelles responsabilités.

Il y a pourtant des hommes qui veulent des enfants sur le tard. Que se passe-t-il alors pour eux ?

Ce sera souvent bien après avoir dépassé les 40 ans. Prenons par exemple celui qui aborde la quarantaine sans avoir d'enfant. Il peut avoir construit un équilibre de vie qui lui convient parfaitement. Il jouit de sa liberté de célibataire tout en bénéficiant du confort de relations amoureuses diverses. S'il avait été travaillé par le besoin d'offrir une descendance à sa lignée, il l'aurait déjà fait.

Or il n'est pas impossible que l'injonction générationnelle le rattrape lors de la disparition de ses parents. Ce sera alors l'occasion d'un passage à l'acte, une grossesse à la fois crainte et désirée, souvent hors du couple légal, signe d'un besoin de liberté et de la crainte désespérée du vieillissement et de la mort. Et ce sera plus facilement avec une jeune femme de 20 ou 30 ans qu'avec une femme de 40 ans. La naissance d'un enfant aura alors la vertu magique d'un déni du vieillissement, voire d'une promesse d'immortalité.

C'est ce qui affole parfois les femmes qui approchent de la quarantaine. Elles peuvent se sentir bien solitaires et incomprises avec un désir d'enfant que ne partage pas leur compagnon du même âge. Si le tempo de leurs urgences psychiques est mal accordé, elles décideront peut-être de passer outre ses réticences, quitte à se préparer à élever leur enfant toutes seules.

Douces ou folles amours

Assya aspire à l'amour-raison par opposition à l'amour-passion. Agapê la bienveillante plutôt qu'Éros le charnel. Avoir subi des drames, des violences peut-il conduire à craindre la passion et à vouloir se réfugier dans la tendresse ?

L'amour comporte mille facettes. Non seulement il est maintes façons d'aimer, mais chaque manière d'aimer peut contenir en elle-même de nombreux paradoxes personnels. Ainsi, avoir connu la violence de la passion peut faire craindre sa force mortifère et aspirer à des amours bien plus douces. L'amour est alors imaginé dans ses composantes réparatrices. On en espère l'apaisement des vieilles blessures, qu'elles soient liées à l'enfance ou aux premières expériences amoureuses. Une telle projection sur l'amour paisible n'empêche d'ailleurs nullement d'être attiré par les vertiges passionnels.

Car la demande d'amour ne connaît pas de restriction et les rêves infantiles n'ont pas de limites. Autrement dit, dans le cœur d'Assya, comme chez de nombreuses jeunes femmes, peuvent alterner espoirs de passion et rêves de raison. Rien n'empêche ses attentes d'occuper toute la gamme qui va de la folie à la tendresse. Pour compenser ses vides affectifs et retrouver la trame connue qui lui fait peur mais qui l'attire, elle espérera, et craindra, les grands élans. Pour rassurer ses besoins d'attachement, elle se projettera dans le long fleuve tranquille de l'amour sage et apaisé.

Elle recherche aussi l'amour-confort qu'elle n'a pas eu pendant l'enfance ? N'est-ce pas un peu l'« amour triste » ?

L'amour tendre n'est un amour triste que pour qui il est un pis-aller, un substitut poussif aux élans jadis espérés, longtemps attendus, et regrettés. Mais pour qui a connu la beauté et la douleur des passions, le rêve d'amour peut prendre la forme d'une complicité amoureuse protectrice. Le compagnonnage quotidien permet le partage des émerveillements ordinaires de la vie et donne lieu à de belles relations amoureuses. Certains couples sont capables de porter avec passion leur amour-raison.

Car l'amour, s'il ne connaît pas de loi, connaît des saisons. Et certains hivers amoureux sont aussi doux que les printemps étaient fougues.

Attachement et séparation

Revenons à l'histoire avec Stéphane, le beau reporter. La difficulté de se séparer n'était-elle pas le signe d'une relation trop fusionnelle ?

La difficulté à se séparer n'appartient pas qu'à la relation fusionnelle. Mais elle parle bien de la difficulté à exister sans l'autre. À exister par soi-même. Nombreuses sont les femmes qui ne parviennent pas à quitter un homme qu'elles n'aiment plus, mais à qui elles restent attachées. D'autres restent liées à un amour depuis longtemps disparu. Par attachement au passé, par nostalgie, par peur de se sentir vides, elles veulent garder au cœur le sentiment qui donnait un sens à leur vie. Par confort également. Comme il est plus facile de vivre dans l'imaginaire que de prendre le risque de la réalité, elles préfèrent le compagnonnage d'amours mortes à l'éventuelle rencontre d'un vivant.

Amour et attachement ne sont pas synonymes. Tous deux évoquent un lien, mais la notion d'amour – une des plus complexes qui soient – parle de don et de demande, autrement dit de réciprocité, ce que n'implique pas l'attachement. L'attachement signale le besoin, la nécessité vitale. Bien des difficultés à se séparer résultent du besoin de maintenir un lien, voire une entrave. C'est ainsi qu'une relation haineuse peut persister pour que reste un lien, même morbide, avec le passé.

L'attachement est lié à l'enfance, en particulier à la relation avec la mère ?

Certes, la relation d'attachement est ce qui tisse le lien affectif entre la mère et l'enfant, un lien symbolique riche qui permettra à

ce dernier d'exister, puis de se détacher d'elle et de s'attacher ensuite à d'autres. Sans ce détachement premier, fondamental, les liens affectifs ultérieurs seront toujours douloureux. Si tout se passe bien, le processus de séparation et d'individuation transforme l'attachement en lien affectif et en capacité d'aimance.

Or une expérience chaotique, une sécurité de base malmenée vont conduire l'enfant à douter de la force de protection et de libération de ce lien affectif et symbolique. Il aura besoin de sentir la proximité de sa mère, par exemple, pour être assuré de son amour. Il ne pourra pas intérioriser l'affection maternelle. Donc pas intérioriser sa propre valeur affective. Nous le verrons contraint de renforcer les liens d'attachement pour lutter contre l'angoisse d'être mal aimé, d'être seul, d'être séparé. C'est ainsi que les difficultés à se séparer parlent souvent bien plus des problèmes d'attachement que de la profondeur de l'amour.

La question de la séparation est donc centrale dès qu'il s'agit de parler de l'amour et de la capacité d'aimer ?

Dans la vie, tout est question de séparation. Dès la relation à la mère, l'enfant a besoin de se séparer. D'être séparé. S'il restait attaché à sa mère, relié à elle, comme il l'était dans sa matrice, il n'aurait aucune autonomie, aucune existence personnelle. On parle de séparation/individuation pour marquer le passage de la fusion corporelle et psychique vers l'autonomisation progressive. Ensuite, la séparation se poursuivra à travers la relation au père et les aventures amoureuses de la traversée de l'œdipe. Puis ce sera l'adolescence et le besoin, vital, de se séparer de sa famille pour pouvoir continuer à l'aimer.

Ensuite, étape par étape, l'être humain doit se séparer continuellement de ce qu'il acquiert pour aller de l'avant et agrandir sa capacité d'être. Vouloir rester enfant ne permet pas de grandir, vouloir rester jeune n'aide pas à vieillir. Le travail psychique qui consiste à accepter les pertes, les manques, les séparations ne cesse de s'élaborer tout au long de notre existence.

Tout cela m'amène à une question essentielle, peut-on réussir ses séparations amoureuses ?

Les séparations amoureuses ne sont que des exemples de notre capacité à assumer les pertes, les manques, le deuil. Rester accroché à quelqu'un qui veut partir, se cramponner au passé, refuser le verdict d'un échec, s'aveugler sur soi-même et sur l'autre, c'est vouloir retenir le temps qui passe et refuser le changement et les bénéfices fabuleux qu'apporte l'acceptation de la réalité.

Pour réussir une séparation, il faut le vouloir. C'est comme aboutir dans un travail de deuil, il faut se résoudre à lâcher le passé, relâcher sa prise sur l'autre et cesser de ressasser ces ressentiments. Difficile parfois, certes. Mais c'est en laissant le passé derrière soi qu'on peut se donner toutes les chances de bien avancer. Réussir une séparation amoureuse, c'est consentir à souffrir et à dépasser la souffrance ; c'est se donner toutes les chances de pouvoir aimer à nouveau.

VI

LA FAIBLESSE
DES FEMMES FORTES

Catherine, 47 ans, relations publiques

« Quand il a perçu ma fragilité, il m'a
quittée »

« Dire qu'il suffit parfois qu'il y ait un navire
Pour que tout se déchire quand le navire s'en va...
Il emmenait avec lui la douce aux yeux si tendres
Qui n'a pas su comprendre qu'elle brisait votre vie²³ »

Longue, fine, les cheveux bruns aux épaules, sanglée dans sa veste en cuir noir, un sourire immaculé. Catherine a beaucoup d'allure. Mais, derrière son sourire, elle confesse une fragilité que personne autour d'elle ne veut voir. Surtout pas les hommes ! Quatre ans après la rupture amoureuse avec Yann, son compagnon de vingt ans, Catherine souffre encore...

Blessure d'amour

J'ai vécu une adolescence assez légère, un peu égoïste, ne jurant que par mon bon plaisir. Yann, je l'ai rencontré à 21 ans en discothèque. Je poursuivais mes études de communication à l'université et, à l'époque, ce qui me préoccupait surtout, c'était ma rupture avec mon petit copain espagnol. Ce soir-là, pourtant, j'ai suivi une copine qui me voulait du bien : « Oublie Pablo ! Viens

en boîte, on va draguer. » Dans ma robe en lamé et mes escarpins, j'ai joué le grand jeu. Ce soir-là, j'ai rencontré deux garçons : un brun et un blond. Je les ai dragués tous les deux, sous les yeux l'un de l'autre, et je leur ai donné à tous les deux mon téléphone. Dès le lendemain, ils m'ont laissé un message. Je n'en ai rappelé qu'un : Yann, le blond.

Yann m'a vite fait rencontrer sa bande de copains, qu'il ne quittait pas, lui, le fils unique qui rêvait d'une famille nombreuse. Et je suis vite entrée dans le jeu. Notre relation a débuté sous le signe de la fête et des copains. Étais-je amoureuse ? Pas du tout, pas au début. Je mets du temps pour apprivoiser l'amour, m'apprivoiser dans l'amour, pour être sûre de ne pas être sous emprise. Six mois après, pourtant, j'étais « ferrée ». J'ai lancé à ma mère, je m'en souviens : « Je me suis trouvé un beau gosse ! Un artiste ! – Ah, a fait ma mère. Et que fait-il, ce garçon ? – Il travaille à l'hôtel de ses parents. Il peint aussi à ses moments perdus. » Un soupir discret a accueilli cette révélation. Ma mère avait compris qu'il faisait des petits boulots.

Et sans doute repensait-elle à sa propre histoire, elle, la fille d'avocat, amoureuse d'un petit prof, alors que ses parents attendaient mieux pour elle. Mais nos histoires n'étaient pas tout à fait identiques. Mon père avait toujours gagné sa vie, alors que, avec Yann, c'est moi qui faisais bouillir la marmite. C'était moi, le pilier de notre foyer. À deux ou trois reprises, Yann a pris le relais pour gagner un peu d'argent, mais toujours sur mon initiative, ou celle de mes parents. C'est moi qui lui ai conseillé de se lancer dans la photo pour vivre, et qui lui ai trouvé des petits boulots : d'abord assistant photographe, puis photographe et illustrateur de dossiers de presse, etc. Il n'avait qu'un brevet en poche. Ma mère, qui avait beaucoup influence sur lui, l'a même fortement incité à poursuivre ses études. « Aux Beaux-Arts ou dans une école de photo. » Sur ses conseils, il est retourné à l'école ! Mais, pendant vingt-cinq ans, notre relation a été fondée sur ce déséquilibre : moi, la femme forte et nourricière, lui, le « post-ado » pas vraiment grandi...

Une femme puissante

Homme faible, femme forte : cette opposition me ramenait étrangement au couple parental. Ma mère, Viviane – je l'appelais la plupart du temps par son prénom – était une femme extraordinaire, brillante. Un mètre soixante-quinze, beaucoup d'allure. Bachelière à 16 ans, élevée par sa mère, une grande mondaine, elle n'a jamais connu son propre père, puisque mon grand-père est décédé d'une maladie fulgurante quand sa femme était enceinte – de Viviane, donc. Ma grand-mère, Rose, a donc épousé un riche protecteur – avocat plus âgé qu'elle. Ils ont vécu avenue Rapp, ont élevé leur fille unique dans la culture bourgeoise. Mais revenant un jour en Normandie où mes grands-parents possédaient une maison, maman a rencontré un homme dont elle est tombée follement amoureuse : mon père, fils d'agriculteurs, un homme d'une extrême sensibilité, cultivé, devenu enseignant à la force du poignet.

Quand ils ont entendu parler de cette liaison, mes grands-parents ont fait la fine bouche. N'avaient-ils pas rêvé que leur fille unique épouse un ténor du barreau ? Il s'est produit exactement l'inverse. Décidant de rester en Normandie, c'est ma mère qui s'est mise « à la hauteur » de mon père, au même rythme que lui, et qui s'est recyclée pour devenir prof de lettres. Mon frère, ma sœur sont nés. Puis, huit ans après, j'ai montré le bout de mon nez, moi, troisième et dernier enfant, le « cadeau ».

Cadeau ? Je l'étais en effet pour ma mère. J'étais son portrait tout craché, elle se reconnaissait en moi, à tel point que nous n'avions pas besoin de nous parler pour communiquer. Elle projetait en moi... sa propre mère. Il paraît que je ressemblais trait pour trait à Rose, ma grand-mère, morte alors que je n'avais pas même 1 an, d'un cancer généralisé. Il paraît que tout me rapprochait d'elle : ma prétendue élégance, ma force (déjà, à l'époque !), mon goût pour le luxe... Tout cela m'étonnait. Je ne me sentais ni mondaine ni luxe-addict, et encore moins « forte ». Mais ce genre de propos vous modèle un enfant. Peut-être à force d'entendre cela, le suis-je devenue ?

Quand le cancer s'en mêle...

J'ai grandi dans cette éducation-là. Quand je suis entrée en sixième, au collège – et qu'elle était mon professeur de français –, maman est tombée brusquement malade. Cancer de l'utérus, stade 1, jugulé par une simple opération. Pas de quoi paniquer à l'époque. Mais l'angoisse est revenue au lycée : en classe de seconde, rebelote. Ma mère a récidivé, pour un cancer un peu plus important (stade 2). Cette fois, la récurrence nous a fait peur à tous. J'avais 15 ans et, en pleine tourmente adolescente, je me suis demandé si elle allait vraiment s'en sortir.

Mon père, lui, était terrorisé. Phobique des maladies comme il l'était (il avait déjà eu peine à supporter nos petites maladies d'enfants au point de nous consigner dans nos chambres pendant des journées entières quand nous étions enrhumés), il était incapable de la soutenir. Il freinait des quatre fers pour aller la voir à l'hôpital. C'est moi qui le poussais à le faire ! J'étais son coach, moi qui n'avais que 15 ans à l'époque. Je me souviens d'un jour où, dans la voiture, en rentrant de l'hôpital, il pleuvait. Les essuie-glaces se balançaient avec une musique grinçante. Il a placé ses mains sur le volant et, sans me regarder, il a prononcé cette phrase fatidique : « S'il arrive quelque chose à ta mère, ne comptez pas sur moi. » Une phrase qui résonnera longtemps en moi...

L'été de mes 15 ans est arrivé. Juillet s'est étiré, puis août, dans une chaleur infernale. Mon père était prostré, triste, mutique. Je suis partie en vacances avec mes copains dans notre maison en Espagne. Je ne pensais plus qu'à m'éclater dans l'insouciance totale. Jusqu'à ce jour où j'ai reçu ce télégramme : « Papa s'est suicidé. Enterrement a lieu demain. » Étais-je étonnée ? Pas plus que ça. Son geste m'est apparu, après coup, d'une grande logique. À la réception du télégramme, j'ai bien sûr appelé à la maison. Allais-je rentrer par le premier avion ? Au téléphone, mon frère et ma sœur (qui ont huit et onze ans de plus que moi) ont été très « cool » : « Ne t'oblige pas à venir. Prends des forces pour plus tard. La suite sera difficile. »

Implicitement, ils me chargeaient de l'« après-papa ». De ce côté-là, tout allait bien... Maman, elle, a survécu – et très bien – à son cancer. Papa n'a pas laissé de mot, mais il ne faisait aucun doute pour nous tous qu'il s'était pendu parce qu'il ne pouvait imaginer une seconde survivre à sa femme tant aimée ; et parce qu'un médecin, maladroit, n'avait pu lui cacher son pessimisme. Déculpabilisée par mon frère au téléphone, j'ai décidé de rester en Espagne. Je ne suis donc pas allée à l'enterrement. Je n'ai pas tellement pleuré papa. J'ai continué mes vacances dans l'insouciance. Aujourd'hui, ce comportement me semble si étrange !

La fugue de Yann

Papa était mort. Maman a survécu. Mon couple voguait toujours entre les copains, les fêtes, les fins de mois difficiles et assurées par ma seule présence... Yann avait réussi son entreprise de séduction auprès de ma mère, qui nous conseillait au quotidien, pour beaucoup de choses. C'est elle qui m'a offert notre appartement, et qui nous a même suggéré, en bonne avocate, de nous marier : « Tu sais que, s'il t'arrivait quelque chose, Yann n'aurait droit à rien... » Je pense que c'est la raison pour laquelle, l'âge venant, Yann a eu envie de me passer la bague au doigt. Un soir, en plein dîner familial, il est arrivé, avec une sublime bague de fiançailles... La surprise était totale. La surprise, d'ailleurs, l'emportait curieusement sur le bonheur. Ou peut-être était-ce un peu de la peur. Qu'allait-il nous arriver, nous qui nous aimions depuis vingt-deux ans dans la liberté totale ? J'avais raison de m'inquiéter. Ce mariage s'annonçait sous de curieux auspices : après avoir décalé la cérémonie, Yann, le jour du mariage, faisait la tête, se disait épuisé. J'avais le sentiment diffus que quelque chose se grippait dans notre relation.

L'état de maman s'aggravait, et le père de Yann est tombé lui aussi gravement malade. Notre vie était marquée désormais par le cancer de nos parents respectifs. Mais dans cette affaire-là,

j'étais la seule à assurer ! Yann, phobique des maladies, ne parvenait pas à aller voir son propre père. Alors c'est moi qui m'en chargeais. Je repense à ces moments comme à une période atroce. J'avais un nouveau job, très prenant, des voyages aux quatre bouts du monde. Et dès que je rentrais à la maison, je devais filer voir ma mère et mon beau-père. Après les odeurs d'hôpital, je rentrais à la maison. Yann me reprochait de faire la tête, d'être triste, sinistre. Pas la tête à faire l'amour, bien sûr. Un jour, il m'a dit, mi-figue, mi-raisin : « Si tu montres aussi peu d'entrain, je vais aller voir ailleurs. » Mais notre relation tout entière était fondée sur l'humour, et je ne l'ai pas cru.

Pour nous retrouver, nous avons projeté de partir en Sicile, après mon voyage à Hong Kong. Je voulais que nous partions tous les trois, avec notre fille. Mais, depuis quelques mois, nous avions évoqué le fait de prendre des vacances avec Helena, une copine ex-mannequin, qui venait de se faire larguer par son mari... J'ai eu beau insister, rien n'y a fait. J'ai suivi la philosophie de Yann, « les copains d'abord ». J'ai réservé l'hôtel – une chambre pour nous, une autre pour Helena et son fils, pris les billets d'avion, tout organisé. Tout ça avant de repartir en Corée...

Chronique d'une catastrophe annoncée

C'est là-bas, à Hong Kong, au vingt-cinquième étage de mon hôtel, que la foudre m'est tombée dessus. Yann m'appelle et, sans ménagement, m'annonce qu'il a rencontré quelqu'un, qu'il ne sait plus s'il m'aime. Dans un état de panique folle, aggravée par la fatigue du décalage horaire, je lui demande de réfléchir. « OK, je t'attends », me répond-il.

Mais, à mon retour, Yann m'accueille en me répétant : « Je suis vraiment amoureux de quelqu'un d'autre. » J'ai fermé les yeux, vacillante. Moi qui avais vécu mon couple depuis vingt ans avec tant de légèreté, soudain, je prenais la mesure de tout ce que nous avions construit ensemble. Et qui s'effondrait comme un château de cartes. Je le perdais.

C'est dans cet état d'esprit que nous sommes partis en Sicile. J'étais au-delà de la souffrance. Je ne dormais plus, je vomissais le peu que j'avalais, et toute la nuit je le bombardais de questions, j'essayais de savoir qui était cette fille. J'ai passé en revue toutes nos connaissances, et, parce que j'avais surpris un regard complice entre eux, j'ai même évoqué Helena, qui dormait avec son fils dans la chambre à côté. Yann a nié mais c'était bien elle, son amoureuse. Helena, que j'avais protégée, elle aussi, et qui me faisait ce coup-là. Helena, que j'avais sortie de la dépression, après son divorce ! Cela, je ne l'ai su qu'au retour à Paris. La semaine en Sicile s'achevait. En rentrant, j'ai trouvé un télégramme dans la boîte aux lettres : maman était mourante et me demandait. Je me suis rendue sur place et l'ai accompagnée jusqu'au dernier moment. Seule, sans Yann.

Ma famille était sidérée de voir Yann me quitter au moment de la mort de ma mère. La veille de l'enterrement, mes cousins, les enfants de mon frère, l'ont appelé pour lui demander des comptes. M'abandonner à ce moment-là ? Au moment où j'avais le plus besoin de lui ? C'était d'une cruauté inimaginable. Yann leur a répondu : « Il n'y a pas de bon moment pour partir. Ça aurait été cruel de toute façon. Je ne peux pas faire autrement. »

Sentiments emmêlés

Le jour de l'enterrement, il est tout de même venu. Je ne savais pas si je tremblais parce que j'enterrais maman, ou... parce que Yann était là, devant moi, mon beau Yann rock and roll, dans son blouson et son jean noir. Tous ces sentiments emmêlés... Il avait un peu honte, ça se voyait, mais il était là. Nous sommes allés voir maman, une dernière fois, ensemble, dans la chambre funéraire, et c'est alors qu'il a fait quelque chose de presque sacrilège. Il m'a enlacée et embrassée devant maman, en lui disant : « Pardon, Viviane, pardon... » De quoi s'excusait-il ? De m'avoir abandonnée ? De n'avoir pas été présent à l'hôpital, quand elle se mourait ?

Quand nous sommes sortis de l'église, nous étions main dans la main. Je l'avais récupéré, j'en étais sûre. Lui-même m'a dit : « Je ne te laisserai pas. » Mais, le lendemain, je partais en voyage, en Russie, et je lui ai demandé de s'éloigner lui aussi : « Pars avec les copains, et réfléchis. Si tu reviens vers moi, tu reviens vraiment. » Il n'est pas revenu.

Pour la première fois de ma vie, je me suis pris la souffrance en plein visage. J'avais éludé, je m'étais distanciée, je n'avais pas vécu l'enterrement de papa. Là, c'était terrible. J'ai cru devenir folle. J'avais perdu le sommeil et l'appétit, maigri de huit kilos en deux ou trois semaines. Ma douleur de vivre a étonné mes amis, qui m'avaient tous dit : « Tu t'en remettras. Tu es si forte ! », phrase qui faisait un écho douloureux aux propos de ma mère : « Toi, je te fais confiance, tu t'en sortiras toujours. » « Je m'en sortirai toujours » : cette déclaration, je l'ai si souvent entendue ! Et elle m'a si souvent empêchée d'exprimer ma souffrance.

Depuis un an, je vais mieux... J'ai rencontré un homme de six ans mon cadet. Un homme cabossé par la vie, lui aussi, victime d'un grave accident de voiture dans sa jeunesse. Nous nous sommes rencontrés au café, tout près du bureau. Il m'a regardée et est venu vers moi. Un peu plus tard, il m'a avoué qu'en un clin d'œil, il avait compris que j'étais la « femme de sa vie » et avait d'ailleurs annoncé notre prochain mariage en pleine réunion de famille, le dimanche suivant ! Mais ma lucidité reprend le dessus : je suis repartie dans le même travers qu'avec Yann. C'est moi qui le coache, qui subviens à ses besoins. Lui me dit à quel point je l'aide : « Tu es ma moitié, tu me rassures. » Il me juge plus « jumelle » que son propre frère jumeau. Que faudrait-il donc pour inverser les rôles ? Pour rencontrer quelqu'un qui me protège...

De mère en fille

Sophie Carquain : Le rôle de sa mère semble crucial dans l'histoire de Catherine. Car c'est elle qui reconnaît sa propre mère dans sa fille.

Maryse Vaillant : On dit souvent qu'une histoire individuelle névrotique – voire psychotique – se construit sur trois générations. On voit en effet apparaître une lignée – un symptôme, une structure, un destin – à partir d'un lien noué entre la génération des grands-parents et celle des petits-enfants.

Ici, nous avons le pivot, Viviane, la figure centrale, celle qui articule la répétition et qui nomme les liens entre les générations. Omniprésente dans le récit de Catherine, que ce soit pour transmettre l'histoire familiale ou pour conseiller le jeune couple. C'est elle qui parle de la force de sa mère, de son élégance, et qui repère ces qualités-là chez sa fille. Elle est le maillon qui relie sa fille à sa mère et qui crée l'injonction qui va peser sur Catherine : « Sois forte, ma fille, comme l'était ma mère. »

Est-il courant que le regard d'une mère crée ainsi un lien avec sa propre mère ?

Ce nouage intergénérationnel sur trois femmes est assez fréquent. Le regard qu'une femme porte à la fois sur sa mère et sur sa fille crée les conditions d'une histoire familiale. Car ce sont les femmes qui détiennent les secrets et énoncent les ressemblances. Certes, un père peut vouloir lier son fils à son père, en transmettant une légende – on l'a souvent vu dans les histoires de héros –, mais les femmes sont souvent mieux placées pour tisser les fils des sagas familiales, y compris pour le compte des hommes, des pères, des frères, des maris.

De sa place centrale, de fille et de mère, Viviane attribue et articule les rôles des personnages féminins et masculins de l'histoire. Catherine sera comme sa grand-mère. Pour plaire à sa

mère, elle ne pourra que faire coïncider son destin à celui de l'aïeule à qui elle est dédiée. Elle fera et sera ce que sa mère attend d'elle et Yann en fera probablement autant. Inconsciemment.

Catherine fait comme sa mère, elle choisit un homme selon son cœur et non selon les conventions sociales de son milieu. Liberté intime ou besoin de transgression ?

Il est toujours difficile de savoir exactement ce qui préside à un choix aussi important qu'un choix amoureux. Mais il est indéniable que certains modèles sont incrustés dans notre esprit, comme des empreintes que nos pas vont suivre d'assez près. Au-delà de la distinction apparente entre les choix conformistes – qui vont satisfaire l'attente explicite des parents – et les choix anticonformistes – qui apparemment leur déplaisent – restent les choix inconscients, qui répondent à leurs demandes latentes, secrètes, enfouies.

C'est ainsi qu'un assez grand nombre de choix anticonformistes, s'ils ne vont pas dans le sens des projets parentaux, vont se couler dans un moule plus privé, plus secret, celui des désirs parentaux. En étant attirée par un homme au-dessous de sa condition, Catherine ne choquait probablement pas sa mère. Même si elle contrariait son attente formelle de lui voir une destinée professionnelle brillante, elle confortait son désir secret de la voir faire comme elle, choisir l'amour et non la réussite.

Il n'est pas impossible que Yann ait illustré, à ce moment-là, la liberté que peut avoir une femme aujourd'hui, surtout si elle n'a pas d'enfant, d'épouser selon son cœur et non pas de se « bien » marier pour garantir son avenir. Cette hypothèse poserait la question du choix de la grand-mère, contrainte d'épouser un avocat riche et protecteur alors qu'elle n'avait pas eu le temps de pleurer l'homme qu'elle aimait et dont elle était enceinte.

Répétitions d'abandon

Que pensez-vous des départs et des morts violentes des hommes de cette famille ? Le grand-père mort pendant la grossesse de sa femme, puis le père, suicidé, puis Yann...

Vous avez raison de faire le lien entre ces trois départs. Car, même si, pour leurs auteurs, les situations sont différentes, pour les femmes et les enfants qui restent et pour le récit qu'ils transmettent, l'impact peut être assez similaire. Que le père meure de maladie, se suicide ou parte, le sentiment d'abandon peut être le même. On connaît la colère étouffée et la culpabilité refoulée des enfants dont les parents décèdent même accidentellement. Ce qui s'inscrit en eux, c'est l'abandon, qu'il ait été voulu, accepté ou totalement subi par celui qui est parti ou qui est mort.

Ici, mort et abandon se succèdent de manière répétée et rapprochée.

En effet, en prenant le point de vue de Catherine tel qu'il est forgé par sa mère et si on assimile mort et abandon, on est frappé par la série de répétitions. C'est comme une tragédie en trois actes.

Premier acte, premier tableau, probablement le point de départ. Tout commence par la mort du père de Viviane, le grand-père de Catherine. Il décède d'une maladie fulgurante alors que sa femme, Rose, est enceinte. On note le jeune âge du couple, la grossesse en cours, le besoin de refaire sa vie très vite, le temps du chagrin escamoté. Rose porte en elle ce temps de douleur initial et le transmet à sa fille. Viviane n'a pas connu son père, mais sait qu'il est parti alors que sa femme et sa fille à naître avaient besoin de lui. Il s'agit là du premier abandon, l'homme aimé est un lâcheur.

Second tableau de ce premier acte. La grand-mère meurt à son tour, de manière tout aussi prompt, alors que sa fille a un bébé de 1 an. Elle confirme la fragilité de l'existence et la rapidité de la

mort. Abandonnée par sa mère, Viviane se raccroche à sa fille, Catherine, qu'elle identifie à la morte. On note qu'elle lui attribue les qualités de la défunte. Ce que nous ne savons pas, c'est comment s'est comporté le père de Catherine dans ces moments difficiles pour Viviane. Sa dépression lui a-t-elle permis de soutenir sa femme dans l'épreuve ? Ou lui a-t-il fait défaut, confirmant la défaillance masculine dans la difficulté ?

Deuxième acte, nous sommes maintenant dans le vif de ce que vit Catherine. Premier tableau, elle entre en scène quand sa mère tombe malade. Même si le cancer ne fait que passer, pour la famille, c'est la mort qui vient d'être annoncée. Si l'on en croit le premier acte, la mort fait vite. Pas de délai, pas de temps de latence. Le père commence à décliner, la fille à endosser le rôle de soutien.

Second tableau, la dépression du père s'accroît et il se suicide, incapable de vivre dans l'ombre de la mort de sa femme ou sans le soutien actif de celle-ci. Il a confirmé que l'homme aimé ne résiste pas à l'épreuve, qu'il est un lâcheur.

Le troisième acte sera comme un dénouement : le départ de Yann, au moment de la mort de Viviane. Nous ne savons pas quel cheminement le pousse et quelles explications il se donne. Nous pouvons supposer qu'il ne mesure pas la force de ce qui l'anime et le fait agir. Ce que nous voyons, c'est ce qu'il fait. Il se démet, abandonne sa compagne à un moment crucial pour elle, puisqu'elle doit affronter la pire épreuve de sa vie, la mort d'une mère tendrement aimée et particulièrement proche. Il ne peut ignorer qu'il agit comme le père l'a fait, impuissant à affronter la vie sans l'énergie de sa femme. Il connaît l'histoire du grand-père, le premier abandonneur de la lignée. En partant, il réaffirme qu'on ne peut compter sur personne et surtout pas sur l'homme aimé, qui ne peut être qu'un lâcheur.

La force du destin

En écoutant Catherine, on n'imagine pas que son histoire soit

tout simplement la suite de celle de sa grand-mère !

La trame que je propose est celle qui situe chaque répétition par rapport aux autres. Et c'est en retrouvant la trace des premiers actes qu'on peut comprendre celui que vit Catherine au moment de la mort et de l'enterrement de sa mère.

C'est ainsi qu'on peut souffrir d'une histoire sans prendre conscience du faisceau d'éléments qui l'ont précédée et l'ont construite, que ce soit dans le domaine des échecs amoureux, de la santé ou d'autres champs de la répétition. C'est également ainsi qu'on peut en sortir par le travail psychique d'analyse et de reconstruction qui permet de replacer les drames personnels dans le contexte plus large d'une aventure familiale.

Yann « acte » ce qu'a dit son père à Catherine quand elle avait 15 ans : « S'il arrive quelque chose à ta mère, ne comptez pas sur moi. »

Le surprenant passage à l'acte de Yann semble mettre en scène à sa manière l'abandon des hommes dans cette courte lignée de femmes. Il lâche Catherine quand elle a le plus besoin d'elle, comme son père l'avait abandonnée avec sa mère malade, comme le grand-père avait laissé sa femme enceinte et sa fille à naître.

Cette lecture n'est pas la seule possible. Mais le fait qu'elle existe empêche de considérer le comportement de Yann uniquement comme un acte irresponsable, une de ces goujateries dont les femmes nous parlent si souvent. Quelque chose se joue là à l'insu des protagonistes. Une sorte de scénario dramatique dans lequel les personnages sont pris exactement comme dans les tragédies classiques. Sur le moment et sans aide extérieure, il est impossible de sortir de l'écheveau d'injonctions qui pèse sur les uns et sur les autres.

L'inconscient peut avoir cette force ? La force du destin ?

L'inconscient tire les fils du destin comme le faisaient les dieux

de l'Antiquité. La destinée de chacun s'agrippe à celle des autres sans qu'il soit possible de s'en dépêtrer par ses propres moyens. C'est pourquoi il est si difficile à chacun de lire son histoire familiale dans sa verticalité. Il faut un regard extérieur. Ceux qui sont dedans ne peuvent pas se voir jouer. Ils sont les acteurs d'une tragédie dont ils n'ont pas écrit l'histoire et ne connaissent ni les ressorts ni l'aboutissement.

Le scénariste de cette tragédie semble être Viviane. À son insu et en dehors de sa volonté, naturellement. L'abandon de Yann est l'acte final de la tragédie familiale que j'ai résumée en trois actes et en trois générations. On peut trouver à l'histoire qui fait souffrir Catherine aujourd'hui des racines qui commencent avec la mort de son grand-père, se répètent avec le suicide de son père et aboutissent à la défection de son compagnon. C'est ainsi que le destin construit son histoire de femme, de fille et de petite-fille²⁴.

Yann semble alors pris totalement dans l'histoire familiale de Catherine.

Au niveau fantasmatique, tout laisse à penser que Yann prend la place du mari de Viviane, le père de Catherine. Il va avoir le même statut, le même rôle, le même destin. Le premier était un homme dépressif qui a vécu sous la protection affective de son épouse. Elle a sacrifié pour lui un projet de carrière et une vie parisienne et trouvé son bonheur dans l'éducation de ses enfants. Quand sa mère meurt de façon brutale, cet homme fragile ne la soutient peut-être pas comme elle le voudrait. Elle se tourne alors vers sa plus jeune enfant en qui elle retrouve sa mère et qu'elle destine ainsi à prolonger la lignée. Lorsque la maladie la touche à son tour, la peur de sa mort envahit son mari qui ne peut la soutenir et s'effondre.

Arrive Yann. Il est reconnu par Catherine et par sa mère comme étant celui qu'il faudra aimer, aider et protéger. Il aura la même place que le père, celui qui ne peut survivre à Viviane. Autrement dit, quelle qu'en soit la force, son amour pour Catherine n'est pas destiné à survivre à la maladie de sa mère.

Vous excusez totalement Yann.

En effet, cette lecture a le défaut de le disculper totalement. En fait, il serait injuste de ne le considérer que comme un pion passif. Comme tous ceux qui sont pris dans les serres d'une répétition apparemment fatidique, il a pris sa part dans l'aventure, autant pour profiter de la tendresse de ses protectrices que pour infliger à sa compagne le coup final qui l'assomme. Reconnaître les impératifs de la répétition ne dégage personne de sa responsabilité.

Tromper, partir : comment rompre ?

Il semble bien que le mariage ne réussisse pas à certains couples... Il arrive même que la rupture succède très vite à la cérémonie ! Pourquoi ?

Symbole d'un protocole culturel, social, familial et religieux, le mariage garde une aura d'engagement de très longue durée qui peut faire craindre le pire autant qu'espérer le meilleur. C'est ainsi qu'il peut être considéré comme le premier jour d'une nouvelle vie pour les jeunes filles et le dernier jour d'une belle vie pour les garçons. C'est un acte symbolique qui marque un passage. Qui officialise une relation. Il la rend publique, la sort des non-dits du couple hésitant, des marges floues des contrats amoureux aléatoires.

C'est ainsi que, très paradoxalement, le mariage, qui nomme le lien, permet de le rompre. Les avocats le savent, il n'est pas rare de voir des gens se marier pour pouvoir ensuite divorcer. Comme si le mariage donnait suffisamment de réalité aux relations diffuses ou mal nouées pour que leur rupture puisse être envisagée et consommée.

Catherine a-t-elle eu une attitude qui aurait pu favoriser le

départ de Yann ?

Je pense qu'elle a facilité son départ. On ne peut pas dire qu'elle l'ait cherché ou provoqué, mais elle lui a rendu les choses plus aisées. Car elle savait, tout au fond d'elle-même, que cette relation ne survivrait pas à sa mère. Pas plus que ne l'avait pu son père, Yann ne le pouvait. Et en quelque sorte, sur le coup, elle l'a accepté. Elle n'a pas envisagé de sortir du schéma qui lui traçait son chemin. Ce n'est qu'ensuite, en prenant conscience de la rupture, du passage à l'acte de Yann, qu'elle a mesuré les conséquences pour elle de ce drame familial.

Elle se noie dans le travail pour ne rien voir de ce qui se trame. Elle pressent ce qui se passe mais ne veut pas le savoir. Partir en vacances en couple avec une amie, c'est tenter le diable, non ? Surtout avec un homme qui a annoncé qu'il voulait la quitter. Catherine laisse faire les choses. Elle ne sait pas les gérer, elle les subit. Sa mère se meurt, elle le sait. Quelque chose en elle se meurt et elle ne voit pas comment y échapper.

Tromper avec la copine d'enfance... Cela se voit souvent, du côté masculin comme du côté féminin. Peut-on analyser ce geste ?

L'anthropologue Françoise Héritier²⁵ a étudié le tabou – au sens d'interdit ou d'obligation – de certaines relations sexuelles interfamiliales. Par exemple, elle analyse ce qui interdit de coucher avec le frère de son mari, avec une mère et sa fille ou avec deux sœurs, mettant en lumière un inceste « du deuxième type ». Ce que certaines cultures proscrivent ou prescrivent reste condamné dans notre société. Condamné mais attirant. Ainsi le frère ou la sœur des partenaires sexuels ont-ils toujours un statut spécial dans notre inconscient.

En est-il ainsi de la meilleure amie ? Il n'est pas impossible qu'une forme de sororité soit perceptible dans la relation de forte amitié qui unit deux femmes. Pour un homme, la copine d'enfance de sa partenaire, l'alter ego, l'âme sœur, est celle qui partage le plus de valeurs et de souvenirs avec elle. C'est comme un double,

une image en miroir, une sorte de complément narcissique. Cette sorte de gémellité psychique peut troubler d'emblée un homme à l'identité mal assurée, l'attirer et le repousser à la fois. Autrement dit le fragiliser. Pour peu que son histoire de fils ou que l'histoire de sa famille connaisse quelques brouillages générationnels ou incestuels, il peut se trouver en incapacité de comprendre ce qui le bouleverse. Le passage à l'acte sexuel et affectif est alors inévitable.

Pour certains hommes, partir avec la meilleure amie, c'est tout à la fois tromper le moins possible et infliger l'outrage le plus fort. Un paradoxe de plus n'est-ce pas ? Le signe d'une grande confusion psychique. La sagesse voudrait qu'on parte loin lorsqu'on quitte quelqu'un qu'on n'aime plus et qu'on tente de l'oublier par tous les moyens. De choisir donc quelqu'un de très éloigné, très différent. Or beaucoup de séparations, de tromperies, d'infidélités, ne sont pas des signes de désamour mais des indices de difficultés à gérer les relations amoureuses et de brouillages personnels, autant identitaires que familiaux²⁶.

Comment un homme peut-il quitter quelqu'un qui l'a aidé en permanence au quotidien, qui l'a « élevé », qui l'a nourri, logé, blanchi ?

Vous pointez la position infantile de Yann dans l'histoire de ces deux femmes très unies. Il est aimé, aidé, protégé, comme un enfant. Mis en place d'enfant, il se comporte comme tel. Avec la cruauté et l'ingratitude d'un enfant qui prend ce qu'on lui donne parce qu'il sait qu'il en a besoin et que son besoin – voire ses désirs – peut faire la loi autour de lui. Le jour où il n'a plus besoin d'aide, il s'en va.

Pour comprendre ce comportement cruel, il faut peut-être retourner la formulation et poser une autre hypothèse. Et s'il s'en allait parce qu'on n'avait plus besoin de lui ? Certes, nous écoutons la détresse de Catherine. Elle l'aime et voudrait continuer à vivre avec lui. Mais supposons que Yann se sache – même confusément – pris dans la relation qui unit Catherine et sa

mère, qu'il se vive comme l'homme qu'elles ont « élevé » ensemble ? Il est possible alors qu'il ait senti à la mort de Viviane qu'on n'avait plus autant besoin de lui. Il peut tout à fait avoir perçu que sa place reproduisait un schéma ancien dans lequel il jouait un rôle qui n'était pas le sien. Pourquoi ne pas supposer que la mort de Viviane l'ait dégagé de sa fonction et lui ait permis alors se sentir libre ?

Certes, cette hypothèse peut être douloureuse – voire violente – pour Catherine et la blesser, mais elle ouvre pour elle également une voie de liberté.

Faire le deuil

Catherine doit supporter deux absences : la mort de sa mère et le départ de son amour. Comment démêler les deux ?

Dans un premier temps, elle ne peut rien démêler. Le chagrin, le sentiment d'abandon, l'incompréhension, la colère, tout doit se mélanger en elle. C'est souvent le cas lorsque nous perdons deux personnes en même temps ou dans des délais rapprochés. N'oublions pas que tout décès nous rappelle les morts de notre passé, en particulier ceux qu'on n'a pas encore pu pleurer. Ainsi en est-il pour Catherine de la mort de son père avec son cortège d'incompréhension, de colère, de rage même.

Elle n'est pas allée à l'enterrement de son père. Ses frères et sœurs ont voulu l'en protéger. Était-ce une bonne idée ?

C'est la pire idée qui soit. Nous avons besoin des rituels sociaux pour initier le travail psychique du deuil. Formalités, visites, enterrement ou cérémonies diverses aident à ce que notre esprit prenne bonne note du décès de la personne aimée et de l'endroit où reposent ses restes. Tous ceux qui peinent à faire le deuil d'une personne disparue le savent bien. Le sort de la dépouille importe beaucoup. Il est essentiel de l'accompagner et de la laisser quelque part pour reprendre le chemin de sa vie.

L'impact des rites qui entourent les funérailles ancre la mort dans la réalité sociale et familiale. Ainsi prend-on conscience que la perte n'est pas uniquement une épreuve individuelle. Un constat qui permet d'entendre l'appel de la vie lorsque le temps est venu.

Avec le temps, Catherine pourra-t-elle démêler son chagrin de fille de son chagrin d'amante ?

Ce n'est que lorsque le travail du deuil commence à se faire qu'on peut mesurer ce que l'absence – l'abandon – de l'un ou de l'autre cause comme souffrance. Car le travail psychique du deuil permet à la souffrance de faire son chemin vers l'apaisement.

Même si Catherine était mieux préparée à la mort de sa mère qu'à la défection de Yann, il est possible que le vide causé par la disparition de cette dernière soit encore aujourd'hui plus difficile à supporter, même si au bout de son chemin de douleur, il existe une vraie liberté psychique pour la fille qui vivait trop près de sa mère. Lorsqu'elle réussira à démêler ses chagrins, Catherine sera proche d'un vrai retour à la vie. La force de son attachement à sa mère, l'impact que celle-ci avait dans sa vie, l'influence sur ses décisions, le besoin que Viviane avait d'elle, tout cela va demander à Catherine un gros travail psychique. Elle mettra du temps à dissocier sa mère d'elle-même. À vivre et à aimer pour elle-même. Et à se donner le droit d'aimer en dehors des schémas familiaux initiés par sa mère.

Comment expliquez-vous que son amour et son chagrin résistent à l'épreuve du temps ?

Tout le monde n'a pas la liberté intime qui permet de se dégager d'une histoire nocive actuelle ou d'une belle histoire passée. Il n'est pas rare de voir des gens attachés à des amours mortes. Leur attachement dure, leur passion reste vive, mais l'objet de leur amour n'est plus depuis longtemps. L'amour n'a pas besoin d'objet pour se maintenir, il devient l'objet lui-même. On peut avoir besoin d'aimer bien au-delà de la réalité de la personne aimée.

Pour se dégager d'un amour perdu, il est essentiel de pouvoir en faire le deuil. Un deuil trop complexe pour que Catherine puisse le faire aisément.

L'emprise maternelle et le poids du schéma familial et conjugal mis en scène par sa mère sont tels qu'ils interdisent à Catherine toute improvisation. Pouvoir se dégager est pourtant essentiel à qui veut s'engager. Elle ne peut faire vraiment le deuil de Yann qu'en faisant celui de sa mère et de son père qu'elle n'avait pas pleuré.

Sortir de la répétition annoncée

La dernière rencontre de Catherine dit : « Nous sommes tous les deux des accidentés de la vie. » Peuvent-ils se réparer l'un l'autre ?

Il est rare qu'on répare l'autre. On peut toutefois tenter de se réparer en le réparant. Et réciproquement. Faire réparation à quelqu'un, c'est tenter de réparer en lui ce qui est abîmé en nous, lui donner tout ce qui nous manque et accepter qu'il en fasse ce qu'il peut²⁷. Le problème est qu'on peut attendre de la réciprocité là où l'histoire de l'un n'est pas symétrique à celle de l'autre. Et ainsi se tromper d'histoire d'amour.

Si le nouvel amour de Catherine porte quelques-uns des traits caractéristiques de son père ou de Yann et que naît en elle le mouvement d'aide et de soutien qu'elle connaît bien, elle prend le risque d'une répétition négative. Surtout si le nouveau venu, qui porte sa propre histoire, ne résiste pas et se laisse embarquer dans l'histoire que porte Catherine à son insu.

Catherine sait qu'elle est « retombée dans le piège », celui de la surprotection. Que devrait-elle faire pour échapper à ce destin de « femme forte » ?

Ce qui la piège, c'est moins sa force à elle que la faiblesse des hommes qu'elle attire et qu'elle veut protéger. Car elle n'assume

pas une situation qu'elle pourrait revendiquer. Une femme peut tout à fait être forte, vivre avec quelqu'un de moins puissant qu'elle, elle peut lui apporter réconfort et protection, et s'en trouver bien. Ce n'est pas un schéma pathologique. C'est simplement un schéma un peu différent des poncifs et des conventions classiques.

Ce qui fait souffrir une femme, ce n'est pas sa force, mais c'est le sentiment d'être embarquée dans une histoire qu'elle ne maîtrise pas et qu'elle accepte mal. Je ne vois pas que Catherine ait à échapper à son destin de femme forte. Elle peut l'assumer. Le destin dont elle devrait se dégager est celui que lui a dessiné sa mère. Mais rien ne l'empêche de faire le pas de côté qui lui permettrait d'être une femme forte à sa manière personnelle, sans sacrifice, sans renoncement, sans aigreur. Et sans le transmettre à sa fille comme une malédiction.

Mais Catherine repère qu'elle aide cet homme financièrement, comme elle l'a fait pour Yann...

Mais elle en a les moyens ! Alors pourquoi pas ? Pour quelles raisons les femmes devraient toujours être moins riches que les hommes ? Parce que l'argent signifiait la puissance et l'autonomie au XIX^e siècle ? Reconnaissons que ce schéma est depuis longtemps obsolète.

Pour peu qu'elle soit dégagée des conventions culturelles classiques, une femme ne souffre pas nécessairement de gagner plus que son mari. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas tous besoin d'asseoir leur virilité sur l'argent qu'ils gagnent. Il n'est pas psychologiquement indispensable que l'homme soit toujours celui qui protège sa femme et qui la nourrisse. Les femmes peuvent se revendiquer être autonomes financièrement et faire ce qu'elles veulent de leur argent, y compris aider leur homme.

Pensez-vous qu'une femme peut soutenir et protéger son mari sans que ce soit un échec à long terme ? Quelles sont les

conditions pour que la force d'une femme ne la piège pas ?

Nombreuses, très nombreuses même, sont les femmes qui aident, soutiennent et protègent leurs amoureux, maris et compagnons, sans que cela soit le moins du monde pathologique ! C'est même souvent le rôle des épouses, des mères et des filles. Elles sont les piliers de la famille, le maillon fort du couple.

En dehors de celles qui en abusent et jouissent d'écraser leur entourage, celles qui en souffrent sont celles qui n'assument pas leur puissance. Leur drame est alors d'être restées coincées dans une représentation désuète des rapports entre les hommes et les femmes, et dans les schémas anciens de la famille et du couple.

Certaines femmes voudraient des hommes solides sur qui s'appuyer, elles en ont besoin...

Toutes les femmes ne sont pas aussi solides qu'elles le proclament. Certaines disposent d'une sorte d'énergie nerveuse, voire factice, imposée par la vie, mal ancrée dans l'histoire infantile, une parentalisation par exemple. On voit certaines fillettes grandir sans avoir eu le temps de vivre leur enfance, il ne leur est pas laissé le loisir de franchir toutes les étapes de leur maturation. Devenues adultes, elles font la femme forte, mais ne le sont pas vraiment.

Il devient tout à fait compréhensible qu'elles rêvent alors d'hommes capables de les protéger, de les soutenir, de les accompagner en les relayant. Elles ont probablement besoin de l'étayage qui leur a fait défaut dans l'enfance. Leur puissance est un masque, un leurre. C'est le mécanisme de défense qui leur a permis de grandir en apparence mais qui ne leur a pas donné accès au meilleur d'elles-mêmes.

Selon vous, la force est une qualité féminine.

Tout comme les hommes, les femmes peuvent être fortes,

puissantes, courageuses, téméraires et solides. L'autorité, l'indépendance, le courage sont des qualités féminines autant que masculines. Ce sont également les atouts qui constituent le ciment de bien des couples et la colonne vertébrale de nombreuses familles. La force des femmes ne peut être comparée à la vigueur masculine ni s'y substituer. La guerre des genres n'a plus lieu d'être. Chacun, homme comme femme, peut reconnaître ses forces et ses faiblesses et vivre en paix avec dans le compagnonnage d'un couple. Il suffit de voir combien sont nombreux les hommes qui, loin de rechercher des petites femmes fragiles, sont en quête de partenaires solides sur qui s'appuyer, voire des femmes stimulantes à admirer.

Pensez-vous que sa nouvelle histoire d'amour ait quelque chance de ne pas répéter l'échec précédent ?

Si elle veut donner sa chance à son nouveau couple, il serait bon qu'elle ne l'enferme pas dans le schéma familial qui l'a ligotée depuis des années et qu'elle retrouve ou trouve sa propre place. Pas plus qu'elle n'est Viviane ou Rose, elle n'est la mère de cet homme-là ou sa jumelle. Elle peut l'aider sans le mater, le soutenir sans s'effacer, l'aimer sans se laisser prendre dans le piège qui lui est tendu. Et même si elle n'est pas la femme forte dont sa mère a dressé le portrait, elle est loin d'être fragile.

Pour cela peut-être faudrait-il qu'elle engage un vrai travail sur elle-même car elle a besoin de démêler les deuils qu'elle n'a pas fini de pleurer. Sa mère, son père et son amour. Malgré sa force incontestable, une partie d'elle-même semble restée prisonnière d'une histoire qui ne lui appartient pas totalement. Elle se faciliterait les choses en se faisant aider psychiquement. Lorsque l'histoire familiale a la pesanteur et l'opacité de la sienne, un regard extérieur est nécessaire pour l'éclairer, la rendre supportable et la laisser derrière soi.

Une fois libérée du schéma aliénant dans lequel elle se trouve encore, elle pourra faire le deuil de son amour pour Yann. Alors pourra-t-elle vivre une histoire d'amour intense et apaisée car la

puissance et la vulnérabilité peuvent très bien cohabiter chez une femme et lui donner les moyens d'une vie amoureuse et créatrice.

VII

LA QUÊTE
DES ENDEUILLÉS

Patricia, 36 ans, chargée de mission dans l'éducation

« Je les aide à faire leur deuil »

« Qu'importe le temps
Qu'emporte le vent
Mieux vaut ton absence
Que ton indifférence²⁸ »

Patricia a un beau visage mince à la Modigliani. Derrière son apparence très classique, sa chemise sombre et son jean noir, cette jeune femme à la coupe garçonnette pétillante d'humour. Sur son appareil photo, elle fait défiler les clichés, histoire de nous faire comprendre qu'une autre l'habite souvent : une Patricia qui porte un pot de fleurs sur la tête, qui se déguise en princesse devant ses amis, qui pique des crises de fou rire, coupe de champagne à la main... Toujours prête à faire la fête, même si sa vie amoureuse n'en est pas toujours une.

Le premier homme de ma vie

J'ai vécu trois grandes histoires d'amour. Le premier homme de ma vie, rencontré à 18 ans, n'était autre que mon professeur d'histoire géographique de terminale. Il avait 42 ans, se prénomait

Philippe et – cela, je ne le savais pas encore – il venait, six mois auparavant, de perdre sa femme d'un cancer. J'étais moi-même en « manque de père », un manque chronique.

Après s'être disputés, parfois même violemment pendant toute mon enfance – au point où j'ai dû parfois même m'interposer entre eux pour les séparer –, mes parents ont fini par divorcer. J'avais 13 ans et demi, la pleine adolescence. Comme pour beaucoup d'enfants, cette séparation a sonné le glas d'une présence paternelle quotidienne. Je ne voyais papa que pour les grandes occasions – Noël, Saint-Sylvestre. Il est très vite devenu un fantôme dans ma vie d'autant plus qu'à ses yeux, divorcer, c'était également perdre sa famille.

Pour toutes ces raisons, je pense, j'ai passé ma vie amoureuse à rechercher un père. Ne pensez pas que j'aie couru après Philippe... Non, c'est lui qui m'a draguée. À quelques coups d'œil furtifs pendant les cours, ou prolongés quand je quittais la salle de classe, je sentais que je lui plaisais. Un soir après un cours, il a demandé à me rencontrer pour me parler de mon devoir. Rapidement, il m'a pris la main. Il m'a révélé assez vite qu'il était en deuil de sa femme, décédée six mois auparavant. Il se disait extrêmement malheureux, et me répétait, des étoiles dans les yeux, que j'étais sa « bouée de sauvetage ». Quelle responsabilité pour une ado de 18 ans !

Nous sommes restés ensemble six ans, de 18 à 24 ans – précisément pendant le fameux « temps des études » où l'on se construit. J'ai entamé des études de psycho à l'université de Nantes, avant de passer le concours d'éducatrice. Après mon diplôme, j'ai dû quitter Nantes pour m'établir à Bordeaux, où m'attendait mon premier emploi d'éducatrice spécialisée. Nous ne vivions plus ensemble, par la force des choses, mais nous nous rencontrions de temps en temps.

C'est alors que nos relations se sont mises à changer, sans que vraiment je m'en rende compte tout de suite. J'avais 24 ans, et lui 48. Alors que j'étais si douce avec lui, et qu'il était si gentil, je m'ingéniais à me rendre détestable, odieuse. Une vraie harpie ! Chaque fois que nous nous voyions, une petite voix parlait en moi.

La voix d'une petite fille tyrannique de 2 ans, que je ne parvenais pas à faire taire. Je reconnais que nous sommes tous les deux de tempérament très différent : je suis une sanguine, une impulsive, alors qu'il est très « zen ». Mais était-ce une raison pour le pousser à bout ? Il m'arrivait de piquer une crise pour une broutille. Ou bien de refuser de faire l'amour avec lui. Ou encore de faire une violente scène de jalousie quand je le surprénais à regarder une jolie fille dans la rue.

Quand il voyait que je commençais à partir en vrille, il essayait de rester zen. Il se refermait sur son propre silence. C'était pire encore. Son mutisme me poussait paradoxalement aux crises les plus hystériques. Plus il essayait de me calmer, plus ça me mettait hors de moi. Je devenais une peste quand lui était si gentil avec moi...

Peur de l'ennui

Et j'avais tellement peur de m'ennuyer. C'est la crainte du silence et de l'ennui qui me poussait hors de moi. Un jour, hors de lui face à mon comportement hystérique, il m'a donné une claque. Je me suis calmée immédiatement. N'était-ce pas ce que je recherchais, finalement ? « Je suis faite comme ça », pour paraphraser Prévert, je suis une explosive. Il faut que ça pète !

Pour ne rien vous cacher, je n'assumais pas non plus le fait de vivre avec un homme beaucoup plus âgé que moi. Il commençait à vieillir... Le charme du quadra s'était un peu effrité. Nos rencontres se sont espacées, de plus en plus. Et puis, comme pour taquiner le temps et le destin, nous nous sommes revus, dix ans après... La grande scène de retrouvailles ! Il m'a avoué qu'il m'avait follement aimée. Je n'ai pas su quoi lui répondre. L'avais-je aimé, moi aussi ? Certainement, tout au début de notre histoire, quand la passion ne s'était pas encore dissoute dans le quotidien... Suis-je seulement capable d'aimer d'un amour tranquille ?

Nadia, l'amour de ma vie

Quelque temps après, j'ai rencontré Nadia, dans le cadre professionnel. Elle était cadre, responsable d'une équipe de vingt personnes. J'avais 31 ans, et elle, 51. Je suis immédiatement tombée amoureuse d'elle, sans savoir qu'elle allait elle aussi souffrir d'un deuil ! Quatre mois après notre rencontre, elle perdait le père de son fils Bruno, un adorable bambin de 8 ans et demi. Suicidé. Nadia, je suis restée avec elle pendant quatre ans. Un immense amour, l'amour de ma vie peut-être. Elle m'a tant apporté que je voudrais profiter de ce témoignage pour la remercier. Étais-je à la recherche d'une mère quand je l'ai rencontrée ? C'est ce que l'on m'a soufflé, autour de moi. Je n'en suis pas si sûre, même si Nadia, d'une douceur extrême, beurrerait mes tartines le matin !

Nadia m'a aidée, plus que quiconque, à me comprendre, et à cheminer dans ma féminité. J'avais eu pour ma part quelques expériences homosexuelles avant elle, mais jamais quelque chose d'aussi fort. La communication est géniale avec une femme : on n'a pas besoin de se comprendre et de se parler pour s'aimer. Mais homo ou non, quand la passion tiédit, j'ai toujours autant de mal à rester. Je suis hyperexigeante, je deviens pénible, je m'excite pour un rien... Je suis, paraît-il, « chiante mais attachante ». Il est vrai qu'on ne me quitte pas. C'est moi qui quitte.

Peur de l'abandon

J'ai quitté Nadia comme j'avais quitté Philippe. Mais cette fois-ci j'avais au moins compris pourquoi. Je quitte, parce que j'ai si peur d'être abandonnée... Quand la relation tiédit, au lieu de passer à une autre étape, au lieu de chercher à renforcer l'attachement, je romps. C'est moi qui romps. Oh, n'allez pas croire que je sois sans cœur. Nadia a toujours des sentiments pour moi, et moi aussi pour elle. Elle m'a envoyé un SMS il y a peu

de temps : « Je souhaite que tu sois heureuse. » Qu'est-ce que j'ai pleuré, alors. J'ai regardé une fois le texto, deux fois, trois fois, quinze fois dans la journée, et chaque fois, les larmes me montaient aux yeux.

J'ai quitté Nadia pour un homme. Marc est plus âgé que moi, il a 56 ans, et il a un fils de 30 ans (qui pourrait avoir l'âge de mon frère). Avec lui, c'est très différent de ce que j'ai vécu avec Philippe. Nous sommes deux sanguins, deux colériques, deux grandes gueules. Lui ne se laisse pas faire par mes colères. Quand je monte sur mes grands chevaux, il me répond aussi sec. Ça me soulage. C'est ce qu'il me faut, sinon je pars en vrille comme si l'on réveillait en moi la petite fille capricieuse. Marc me rabat le caquet. Il me tient tête. Nous avons, par conséquent, des disputes à l'italienne, nous hurlons, et ces conflits me rappellent tant ceux de mes parents, que je subissais, dans ma petite enfance.

Révélation

Cela fait huit mois que nous sommes ensemble. J'ai le sentiment qu'avec lui, c'est différent... Mais en quoi, comment ? J'ai du mal à me l'expliquer ! Sans doute me faudrait-il du temps pour le comprendre. Après huit mois d'une relation orageuse, j'ai encore le sentiment d'avoir fait le tour de notre histoire. Toujours ce sentiment d'être « de passage »... Il y a peu de temps, Marc m'a fait une révélation. Ce jour-là, au café, il m'a regardée droit dans les yeux d'un air grave, et m'a lâché : « Je voulais aussi te le dire depuis un moment : j'ai perdu mon frère, il y a six mois. »

Bang. Un coup de massue derrière la tête n'eût pas été plus violent. Incroyable, n'est-ce pas ? Suis-je abonnée aux endeuillés ? Suis-je là, sur terre, pour les aider à faire le passage, à sortir de leur déprime ? C'est la question que je me pose aujourd'hui. Peut-être ai-je besoin de me sentir utile. Peut-être, au moment où je les sens ragaillardis, au moment où le « fantôme » en eux disparaît, alors peut-être commencé-je à m'ennuyer ?

Peut-être alors ai-je envie de partir. Et de les quitter ?

Reproduction d'un scénario œdipien

Sophie Carquain : Quelle impressionnante répétition ! Comment peut-on aller vers des situations aussi semblables, comme ici la rencontre avec des gens en deuil ?

Maryse Vaillant : La répétition est le signe de l'inconscient. Il s'agit d'une force puissante et active, aussi fondamentale que le transfert dont elle est la base et qui donne sa valeur et son efficacité aux cures analytiques. C'est également un des fondements de l'amour. C'est pourquoi toutes les histoires d'amour peuvent être considérées comme des tentatives de répétition, comme les séquences renouvelées d'une même quête. Il arrive d'ailleurs que les rencontres amoureuses constituent, comme c'est le cas ici, la re-crédation, la reviviscence de scènes oniriques dans lesquelles le désir infantile cherche à se déployer, à s'incarner.

En fait, on répète ce à quoi l'on tient, ce que l'on cherche, ce qui nous constitue, nous motive, tout autant que ce que l'on craint, que l'on fuit ou que l'on refuse. La répétition portera sur une situation, un rôle, une émotion, un vertige, quelque chose qui provient du plus profond de notre inconscient. Ce fond secret, enfoui, la plupart du temps inconnu, voire inaccessible, tend à refaire surface, à chercher des issues, à se rejouer, sans qu'on puisse en avoir conscience.

Dans l'histoire que nous conte Patricia, il semblerait que la force inconsciente de ses répétitions amoureuses soit très fortement marquée par son initiation sexuelle et amoureuse avec une figure paternelle, un de ses professeurs.

En quoi ce premier amant était-il un « père » ?

Il en est même quasiment l'archétype. Comme tout enseignant, maître, coach, éducateur, le professeur représente une figure paternelle forte. Il a l'autorité, l'ascendant – écoutons le poids de

ces mots –, autrement dit il occupe la place et la fonction parentales qui facilitent le transfert. C'est d'ailleurs ce qui explique que les passages à l'acte sexuel soient plus durement punis par la loi lorsqu'ils sont le fait des éducateurs et des enseignants, des entraîneurs, des prêtres, toutes personnes ayant autorité sur l'enfant. L'autorité et l'ascendant dont dispose le parent sont déplacés sur les maîtres et les pédagogues, entraînant de fait la confiance et l'attachement de l'enfant sur les adultes chargés de son éducation.

Cette confiance et cet attachement facilitent le travail éducatif, mais doivent rester sous le contrôle de l'adulte mis en place parentale et qui doit se comporter comme tel. Autrement dit, qui doit s'interdire de mêler au langage de la tendresse et de l'affection celui du désir et de la sexualité²⁹, et qui doit juguler les élans transférentiels des jeunes confiés à sa responsabilité.

Le professeur de Patricia ne contrôle pas plus les élans de son élève que les siens. Bien au contraire. En déclarant à la jeune fille qu'elle est sa bouée de sauvetage, il exauce en elle un rêve enfoui. En l'élisant comme remplaçante de sa femme morte, il va sceller de façon durable le rapport de Patricia à l'amour.

C'est donc cette toute première histoire qui va déterminer les autres.

Patricia est prise dans un scénario qui la dépasse. L'homme est en place de père et il est disponible. Lorsqu'il se déclare, il ne réalise pas l'effraction qu'il commet dans le psychisme de la jeune femme. L'inconscient se jouant facilement de la temporalité, on peut supposer qu'elle éprouve alors le sentiment fort et fou d'avoir évincé une rivale, d'être la femme/fille qui défie et remplace la femme/mère. Autrement dit, de réaliser son fantasme de petite fille qui a désiré écarter sa mère pour la remplacer auprès de son père.

La figure du veuf est clairement celle du père dans un œdipe fantasmatiquement réussi. Au niveau de l'inconscient, si le père est veuf, c'est que la mère est morte. Si elle est morte, c'est que

la fille l'a tuée. Il s'agit là de réalité psychique, non pas de pensées concrètes. Il est évident qu'aucun enfant ne pense ces choses-là. Elles appartiennent aux mondes souterrains de ses fantasmes.

Réaliser un fantasme infantile

Elle réalise un rêve inconscient. Pourquoi cela va-t-il bouleverser sa vie ?

Ce qui est du registre du fantasme ne peut venir au niveau de la réalité sans dommages. L'inconscient peut être sauvage, il ne tient pas toujours compte des règles et des interdits, il méconnaît les lois, c'est ce qui lui donne sa force et sa liberté. L'enfant qui voudrait bien être l'amour exclusif de l'un ou l'autre de ses parents n'attend pas que son vœu soit exaucé. La structure familiale et le tabou de l'inceste sont là pour le protéger. Ainsi peut-il fantasmer en paix.

Car, ne l'oublions pas, l'amour œdipien est un amour impossible. Il s'adresse à un parent qui n'est pas libre. Pas libre par définition. Car c'est dans la totale mesure où il est pris par la mère que le père attire la fillette, de même que c'est parce qu'elle est prise par le père que la mère va l'attirer tout autant. C'est parce qu'il n'est pas libre que le parent va attirer vers lui tous ses rêves, la faire broder à loisir sur le canevas de ses fantasmes. Des fantasmes jaloux, agressifs, violents, qui ne peuvent se réaliser sans l'enfermer durement dans une position fautive, délicate et douloureuse. Une position invivable. Car le passage de l'inconscient à la réalité va transformer un doux rêve en prison. Et les amours en scénarios à répétition.

Comment sort-on de l'œdipe ?

L'amour œdipien n'est donc pas destiné à durer ni à se réaliser. Il constitue une étape dans le processus de séparation et d'individuation de l'enfant qui lui permet de se détacher de sa mère et de puiser dans l'amour des parents de quoi établir des

relations affectives durables. Autrement dit, les amours œdipiennes sont là pour laisser la place à d'autres amours. Une fois dénouées les passions œdipiennes, les filles peuvent aimer leur père tendrement sans en être jalouses, sans en souffrir. L'affection filiale ne reste pas toujours œdipienne.

Cette étape est fondamentale. Mais ce n'est qu'une étape. Pour peu que les figures paternelles et maternelles soient en bonne place de parents aimants et responsables, ce passage œdipien débouche sur des relations familiales apaisées. L'enfant souffre de possession, de jalousie, il se heurte à la structure symbolique de la famille qui lui donne sa place d'enfant sans lui laisser espérer avoir toutes les places, qui lui donne l'amour de ses parents sans lui laisser espérer être le seul amour. Il souffre, mais il grandit. Ses violences s'atténuent. La tendresse filiale finit par remplacer la virulence œdipienne. Et le père et la mère finissent par être vécus comme des lâcheurs ou des puits de tendresse, mais plus comme des partenaires exclusifs. Les filles peuvent ainsi aimer leur père avec suffisamment de liberté pour pouvoir s'éprendre d'autres hommes.

Patricia nous éclaire sur l'histoire des petites filles qui rencontrent un jour le père qu'elles cherchent. Et ce grand bonheur fait leur malheur. Car si l'homme qu'elles mettent en place de père les prend pour sa femme, leurs schémas affectifs seront bouleversés et elles vont se trouver projetées dans le monde flou et fou de la réalisation des fantasmes infantiles.

Quelle place donner à l'épisode homosexuel qui a marqué sa vie amoureuse ?

Après avoir vécu l'amour avec le père, Patricia rencontre l'amour maternel. C'est une rencontre forte. Une grande histoire d'amour. Il ne s'agit pas d'une aventure sexuelle comme il en est souvent question dans les parcours initiatiques amoureux. Il est question d'amour partagé avec une femme en deuil de son mari, une femme qui a perdu le père de son enfant. Nadia est la mère œdipienne, rendue disponible par la disparition de son mari.

Deuil et travail du deuil

Patricia met en avant ce qu'elle appelle la quête des endeuillés. Le fait qu'ils soient « hantés » par quelqu'un d'autre. Qu'en pensez-vous ?

Je suis surtout frappée par le fait que deux des endeuillés dont nous parle Patricia sont principalement un veuf et une veuve. Ainsi sa quête des endeuillés peut-elle être regardée comme la recherche de personnes disponibles, en déséquilibre affectif, qui ont besoin de donner de l'amour pour survivre. Mais nous ne pouvons ignorer qu'il s'agit de figures parentales chez qui il manque un élément, où elle repère une place à prendre.

N'est-il pas frappant de voir que Patricia s'attache à des « endeuillés » qui ont perdu un être cher six mois auparavant ?

Six mois, dans le cours d'un deuil, ce n'est plus la période brûlante qui suit immédiatement la mort, la perte, c'est le temps intermédiaire entre le refus et l'acceptation, l'arrachement et la reconstruction³⁰.

Les temps du deuil sont des étapes de souffrance intime, qui appartiennent à chacun, mais qui suivent un processus assez classique que l'on considère généralement aller du refus à l'acceptation en passant par la colère et le chagrin. Sur ce canevas bien connu se greffent les stratégies personnelles des uns et des autres pour survivre à la perte de l'être cher. Survivre à son absence, au vide qu'il a laissé, à la perte des rêves, des attentes, à la fin des projets qui étaient partagés avec la personne disparue. Survivre au chagrin et accepter que renaisse le désir de vivre.

C'est donc une étape dans le processus de deuil ?

Avant que le processus d'apaisement soit abouti, bien avant l'acceptation et le retour à la vie, on peut repérer des tentatives de sortie de la dépression par le biais des rencontres affectives et sexuelles. On a souvent parlé de la disponibilité sexuelle des veuves, pour évoquer le besoin d'affection, de tendresse et de

compagnie des dames en souffrance de veuvage. On peut y voir la tentative plus ou moins désespérée de saisir une bouée de sauvetage, un espoir d'amour. Une façon de s'accrocher à la vie pour ne pas sombrer avec le mort.

Ce temps intermédiaire ne correspond pas à la fin du processus qui mène à la liberté retrouvée, mais indique une tentative de remplacer l'absent par une présence. Veuf ou veuve, l'endeuillé irradie alors de son besoin d'amour. Sa disponibilité sexuelle et affective est toutefois plus centrée sur le passé et la nostalgie de l'absent que sur l'avenir et la liberté affective retrouvée. Mais il invite à la consolation, indiquant qu'une place vacante est à prendre.

Les prisons infantiles

Patricia dit que son enfance a été empoisonnée par les disputes de ses parents. Le fait que sa mère l'ait prise comme confidente l'a-t-il influencée durablement ?

Patricia a appris très tôt à occuper la place laissée vide. On peut tout à fait supposer que cette capacité à repérer les blessés d'amour en panne de reconstruction lui vient de sa première enfance. En la prenant pour confidente, sa mère lui a fait quitter sa place d'enfant pour la mettre à une place d'adulte. Une place à laquelle tout enfant aspire, mais qu'aucun enfant ne devrait jamais avoir à occuper. Patricia a été mise à une mauvaise place psychique.

Qu'est-ce qui est pour vous une mauvaise place pour l'enfant ?

Complice, confident, témoin, ami, substitut parental ou amoureux, sont des places d'alter ego, en symétrie ou en miroir. Autrement dit des places d'adulte que jamais ne devrait prendre un enfant. La dissymétrie générationnelle est à la base de notre structuration humaine.

Tout enfant mis par ses parents à une mauvaise place

psychique se trouve contraint à d'énormes remaniements internes pour trouver sa vraie place dans l'existence. Il doit sans cesse se battre contre la confusion. Il ne sait pas qui il est, car son identité dépend de sa place symbolique d'enfant dans la structure de sa famille et dans l'affection des siens. Nettement différenciée de la place de tous les adultes en position parentale. À celui à qui cela fait défaut, manquent l'équilibre et la maturité qui permettent de faire de vraies expériences de vie. Au lieu de l'aider à grandir, chacune d'elles peut entraver son épanouissement.

Quel effet cela peut avoir sur l'enfant ?

Par exemple, prendre l'enfant pour confident, c'est le faire entrer dans le monde des grands sans qu'il ait l'équipement psychique pour le supporter. C'est l'inonder d'affects douloureux et érotisés dont on devrait prendre soin de l'épargner. Dont les parents, en particulier, doivent prendre soin de le préserver.

Celui qui goûte enfant aux émois qui devraient être réservés aux adultes risque probablement de passer sa vie entière à essayer de les retrouver. Ainsi Patricia est-elle plus qu'une autre sensible au vide que les endeuillés promènent avec eux. Elle s'y sent invitée. Mais elle peut difficilement y tenir le rôle d'un adulte et semble devoir y répéter des scénarios et des comportements infantiles.

C'est la raison qui la pousse à se comporter comme une enfant ?

Patricia nous raconte combien elle aime jouer les petites filles capricieuses. Dans ces moments-là, elle cherche la confrontation, éveille le désir de l'autre, lui échappe et le stimule à nouveau. Et ensuite, elle se le reproche. Il semble que le contexte de ses amours soit effectivement celui d'une enfant qui se voit invitée à jouer le rôle d'une grande, et qui tient ce rôle avec énergie jusqu'à ce qu'arrive l'ennui.

Le sabotage amoureux

Certes, c'est elle qui part, mais ne préférerait-elle pas être retenue ?

Patricia analyse très finement la répétition de scénarios amoureux qui la lient à ses endeuillés. Elle vient prendre une place à leur côté pendant que se poursuit en eux le travail du deuil qui leur permet de se libérer de leur chagrin. Lorsque le désir renaît en eux et que la liberté d'aimer leur revient, ils ont moins besoin de la stimulation qu'apporte la petite remplaçante. Elle en est pleinement consciente.

Ce qu'elle perçoit moins, c'est sa part du contrat, sa propre participation à la fin de ces amours de substitution. À la fin, n'étant plus invitée à la même fonction, elle n'est plus portée par le même désir. Elle ne cherche pas à faire durer ce qu'elle sait très bien n'être qu'un passage, une étape. Elle perçoit parfaitement que ses histoires se succèdent sans pouvoir s'enraciner, mais elle ne sait pas comment faire pour sortir de ce cercle de répétitions.

Comment pourrait-elle sortir de cet engrenage ?

La représentation qu'elle a de son rôle de passeuse lui fait occulter son besoin personnel d'occuper la place vacante et hautement désirée qui est celle du mort. C'est sa part œdipienne qui lui échappe. Ce point aveugle ne lui permet pas de sortir de la répétition. Car, dans une relation amoureuse, chacun joue son rôle. Le désir de l'un rencontre le désir de l'autre. Personne ne joue tout seul. Méconnaître son propre rôle aveugle plus encore que de mal comprendre celui de l'autre.

En prenant conscience de sa prison œdipienne et de son besoin d'aller occuper une place qui n'est pas, qui n'est plus, la sienne, il est probable que Patricia pourra échapper à la répétition qui l'enferme. Alors les endeuillés pourront clignoter sur son chemin et lui envoyer des signaux d'appel, elle ne se vivra plus comme leur espoir de consolation, car elle n'aura plus besoin de jouer ce rôle. Si elle peut prendre la mesure de son besoin

personnel d'occuper la place du mort, elle trouvera son propre chemin pour aimer.

L'importance des croyances

Vous ne croyez pas à sa mission d'accompagner les endeuillés ?

Je crois qu'on peut se donner des missions, ou en recevoir l'injonction lorsqu'on est enfant. Ces missions donnent du sens à notre vie, à nos souffrances. Elles tissent la trame d'un destin, d'une destinée. Quant à savoir sur quel fondement autre que celui de la croyance ces missions peuvent reposer, je ne suis pas bien placée pour en débattre. Je suis psychologue et mon métier me permet de soulever les questions psychiques, de mettre en lien les souffrances actuelles et les problématiques infantiles, de relever les concordances et les contradictions du discours, je ne suis pas habilitée pour dénoncer ou valider d'autres hypothèses, reposant sur d'autres théories.

Il est toutefois possible que j'aie ignoré la dimension spirituelle de la répétition et que mon interprétation, toute clinique, déçoive ceux qui préfèrent la transcendance et le mystère aux explications œdipiennes. Certains d'entre nous font le choix de vivre une version adaptée à leur imaginaire plutôt que d'être confrontés avec la dure réalité. C'est ainsi que les croyances aident à vivre.

Il ne doit pas être très facile, ni pour Patricia ni pour quiconque, de changer d'optique... C'est un peu comme abandonner une vocation précoce !

C'est un abandon difficile, car la mise en place d'une version écran – du genre religieux ou spirituel – donne du sens à la répétition et permet à celui qui en fait usage de transcender sa souffrance en lui donnant une fonction spirituelle. Par exemple, il est plus agréable de se voir « appelée » à aider les endeuillés que

de prendre conscience de son besoin de prendre la place du mort. C'est pourquoi de nombreuses personnes préfèrent largement s'imprégner de la version magique de leurs malheurs plutôt que d'en affronter les accroches psychiques inconscientes. Patricia fait toutefois partie de ces esprits subtils qui peuvent prendre le risque de sortir des représentations imaginaires pour affronter le registre de son inconscient.

En effet, votre lecture peut l'aider à sortir de la répétition.

La lecture clinique propose une alternative. Une option qui a au moins l'intérêt d'être dynamique. Car si c'est le destin qui nous donne une place, nous ne pouvons en déloger. En revanche, si c'est notre histoire personnelle, familiale, infantile, voire générationnelle qui nous la donne, nous pouvons nous en retirer. Il suffit pour cela d'en comprendre les fondements et de faire le travail psychique, thérapeutique le plus souvent, pour nous en libérer. Abandonner la version imaginaire d'une souffrance ou de répétitions permet parfois de sortir d'un engrenage qui semblait inéluctable.

VIII

DE LA DIFFICULTÉ
D'ÊTRE SOI

Inès, 38 ans, responsable de communication

« Partir avant de construire »

« Elle fume beaucoup, elle a des avis sur tout
Elle aime raconter qu'elle sait changer une roue
Ne la laisse pas tomber
Elle est si fragile...[31](#) »

Elle dégage un dynamisme rare ! Inès, brunnette aux cheveux courts, a un sourire ravageur, une poignée de main ferme et un regard vert sans faille. Et le contraste avec sa tenue d'ado, dans ce restaurant de quartier d'affaires – veste en jean, baskets blanches – n'en est que plus étonnant. Aurait-elle gardé un pied dans l'enfance ? En la regardant, on ne peut que se poser la question : pourquoi Inès fait-elle partie de ces femmes que les hommes quittent – celles que l'on appelle parfois les « serial quittées » ?

Carriériste...

La plus longue de mes histoires a duré deux ans. J'avais 22 ans quand j'ai rencontré Pier, l'amour de ma vie. Nous en étions à visiter des appartements, à prévoir le mariage, et puis, du jour au lendemain, je l'ai senti distant, bizarre... Une paroi de

glace s'était installée entre nous. Il ne m'a pas expliqué. En appelant un de ses copains, j'ai su alors que Pier voulait « faire un break ». Puis, un peu plus tard, j'ai appris, assez violemment, qu'il avait rencontré une autre fille. Que s'était-il passé ? Je n'avais rien vu venir, alors je me suis sentie bien sûr trompée, frustrée, en colère. J'ai tout quitté : l'appartement où nous vivions ensemble, mes rêves de mariage et de bébé, et je me suis totalement investie, pendant neuf ans, dans ma carrière de « communicante ». Une vraie « career woman » ! Je ne pensais qu'à grimper les échelons, je voyais une bonne bande de copines célibataires endurcies, avec lesquelles je faisais la fête. On allait chez Castel, dans les boîtes branchées du moment, et je restais uniquement au niveau de la drague de beaux gosses.

Comme si cette première histoire m'avait profondément insécurisée, je n'ai plus jamais réussi à construire une relation sur le long terme. Au départ, tout était parfait avec ces garçons : ils me plaisaient, ne juraient que par moi. J'étais très expressive, dynamique, toujours vaquant à droite, à gauche. Je mettais en avant ma profession : « Je suis directrice de clientèle en agence de com, responsable de la com d'un grand groupe... » Des mots magiques qui me donnaient confiance en moi. Je voyais un éclair s'allumer dans l'œil des garçons. Du genre « intelligente, jolie, sympa ; je suis tombé sur le bon numéro ». Quelques jours après, c'était toujours le même schéma : les garçons ne rappelaient plus si facilement. Alors, je prenais mon téléphone : « Que se passe-t-il ? Tu ne me rappelles pas ? Tu ne veux plus me voir ? »

J'avais tellement peur d'être à nouveau délaissée que, fatalement, je déclenchais une réaction de fuite ! Et vous savez ce que me disaient tous ces garçons ? Tous la même chose : « Tu cherches quelque chose que je ne suis pas capable de te donner. » Et pourtant, croyez-moi, je ne parlais pas « mariage », « fidélité », « construire ». Rien ! Mais peut-être manquais-je de légèreté ? Apparemment, j'adoptais une attitude qui ne convenait pas, qui me desservait. Et quand quelque chose vous dépasse et se répète, vous avez intérêt à aller voir de plus près pour tenter de casser le cercle vicieux... J'ai entamé une psychothérapie.

Sentiment d'insécurité

J'ai immédiatement mis le doigt, avec l'aide de ma psy, sur un besoin de réassurance qui avait débuté dès l'enfance. C'est ce que maman, il y a peu de temps, m'a encore dit de moi : « Toute petite, tu te collais contre moi, tu réclamais un câlin, et il fallait te dire que tu réussissais en tout ! » Pendant mon enfance, l'ambiance n'était pas rassurante, il faut bien le dire. Papa et maman se chamaillaient, comme des gamins. Oh, mon père n'était pas vraiment violent, mais un bras serré un peu trop fortement, une ou deux menaces me faisaient craindre pour ma mère. J'avais peur de la laisser seule. Je devais la protéger comme une adulte. À 15 ans, je suis partie en pension, à Louveciennes, car d'après maman j'avais besoin d'un encadrement ferme, qui n'était pas possible à la maison (papa était chef d'entreprise, maman surveillante générale dans un hôpital : deux boulots hyperprenants). J'avais beau être une fille unique, ils n'avaient pas le temps de s'occuper de moi, ou de gérer mes devoirs scolaires. Là-bas, je dois dire que j'ai passé les trois années les plus formidables qui soient ! Et pourtant, j'y ai perdu mes cheveux par plaques. Avec ma psy, j'ai compris que je devais me faire du souci pour maman, car sans moi, qu'allait-elle devenir ? Ça, c'est tout moi : je ne laisse jamais rien paraître de mes inquiétudes, mais je suis fragile comme du verre...

Récurrences

Ce que j'ai mis en lumière, chez ma psy, c'est une sorte de « calendrier des relations amoureuses », très étrange et répété. Chez moi, les histoires débutaient très souvent en juin et s'achevaient en décembre. Ensuite, ma vie amoureuse restait un désert ! Il m'est même arrivé de rompre le 31 décembre. Aucune histoire ne passait la barre du 1^{er} janvier. Or il fallait mettre ces échecs répétés en rapport avec un événement de mon enfance. Quand j'ai eu 2 ans, ma mère a fait une fausse couche à la suite

d'une grossesse extra-utérine. On ne m'en a rien dit sur le moment, mais le silence et l'angoisse, qui ont inévitablement plané à cette époque sur la maison, ont dû me perturber plus que prévu. À nous deux, entre mes histoires d'amour de fin d'année et sa grossesse de début d'année, nous couvrons l'année !

Quand j'ai eu 20 ans, j'ai demandé à ma mère pourquoi elle n'avait pas eu de second enfant. Elle m'avait alors raconté sa fausse couche, le fait qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant, et surtout son désir de me protéger de cette histoire : « Tu comprends, je ne voulais pas t'en parler. Je voulais t'épargner une éventuelle souffrance. » Je lui ai demandé quand avait eu lieu cette fausse couche, et j'ai appris, à ma grande surprise, qu'elle était enceinte début janvier, et qu'elle avait perdu le bébé en avril. Je n'y aurais pas prêté attention si ça n'avait pas correspondu, en négatif, à mon calendrier amoureux. Rappelez-vous, mes histoires débutaient avant les vacances, pour s'achever à la fin de l'année ! Comment ne pas faire un rapprochement ?

Comme par hasard, mes deux histoires les plus récentes (avec Anton et Charles) ont débuté en janvier. Mon histoire d'amour avec le bel Anton a été très importante pour moi.

Certes, il m'a dit dès le départ qu'il ne cherchait pas à construire une relation dans la durée, mais, que voulez-vous, on cherche toujours à changer les gens ! Et je suis tombée amoureuse de lui. La fin a été brutale. Une broutille, qui m'a dépassée ! Dans la rue, un soir, je me suis collée à lui et je l'ai embrassé – sur la bouche. Il s'est dégagé et m'a répondu : « Ça va, je ne suis pas exhibitionniste ! Dis donc, il va falloir te recadrer, toi ! » En voyant mon visage, défait, il m'a pris la main, et m'a fait un baisemain. Je l'ai regardé dans les yeux, et je lui ai dit : « Ni baisemain, ni baise tout court. Allez, ciao ! » Et c'était fini. Nous nous sommes revus une fois, mais c'était terminé. C'est souvent sur des petits détails – qui n'en sont pas – sur des gestes – révélateurs – que les choses se délitent. Quand on veut m'enfermer, quand on attend à ma sacro-sainte liberté, ça ne peut plus aller du tout.

Charles, un « vrai » homme...

Il y a sept mois, j'ai rencontré Charles. 47 ans, divorcé depuis six ans, un homme, père de deux ados de 13 et 15 ans, et qui avait, tout comme moi, une envie forcenée de construire quelque chose avec quelqu'un. Dès le premier soir, je lui ai plu – lui m'a laissée plutôt indifférente, car, avec ses lunettes d'intello, son charme était plus discret que celui des « beaux gosses » qui m'attirent. Je me suis souvenue de ce que ma psy m'avait dit : « Vous avez des œillères, il faut élargir votre horizon. Vous ne voyez pas certains hommes. » Ce soir-là, je l'ai vu... D'autant plus que Charles m'a dit qu'il ne cherchait pas une aventure d'un soir, mais une vraie histoire, et qu'il était prêt à avoir un enfant. Quand vous avez 38 ans, ça vous semble être l'idéal ! Il m'a délimité un cadre, il partait le lendemain pour cinq semaines à New York. Il m'a appelée de là-bas tous les jours.

Je pense que ça a contribué à bien « installer » notre relation : cette phase de latence, de découverte, dont je n'avais jamais bénéficié avant, a peut-être été salutaire. Pour la première fois, avec Charles, je tombe sur un homme qui veut s'impliquer plus que moi, qui me demande beaucoup plus. Je pense que lui me rassure, mais que je l'insécurise. Quand il est en voyage, quand il est avec ses enfants, il m'appelle. Et quand je lui dis : « Ce soir je sors », je sens qu'il a un pincement au cœur. Il craint que je ne l'abandonne. Il m'éduque à la vie à deux. Il pense que je suis beaucoup trop « perso », que j'ai pris de sacrées habitudes de célibataire : « Pense à nous deux. » Il lui est arrivé de piquer une ou deux crises parce que je lui disais, sans trop mettre les formes : « Je veux aller au cinéma ce soir. » Au lieu de lui demander : « Veux-tu aller au cinéma ce soir ? »

Avec lui, je ne me suis pas vendue comme « responsable de com ». Quand je rentre à la maison, je laisse au vestiaire ma veste de « directrice ». J'ai beaucoup changé : à 22 ans, j'étais naturelle, spontanée. Je suis devenue beaucoup plus réservée, plus stratège, « femme discrète et modeste ». Ça lui plaît. La dernière fois au téléphone, il m'a lancé : « Dis donc, toi, je rentre

vendredi. Et j'aimerais bien retrouver une femme soumise, OK ? »
Bien sûr, il plaisantait.

Ça va vous sembler peut-être extrêmement réactionnaire, mais je fais profil bas. Et je pense que c'est salutaire pour un couple.

« Femme belle, intelligente et seule »

Sophie Carquain : Inès fait penser à toutes ces femmes de 30 ans qui sont belles, intelligentes et... seules.

Maryse Vaillant : Aujourd'hui, les femmes pouvant se consacrer à d'autres projets que le mariage et la famille, les célibataires de 30 ou 40 ans, ne sont pas rares. Inès fait partie de celles qui font carrière et qui profitent du confort matériel et de la valorisation narcissique que donne un bon métier. Aucune raison donc de s'inquiéter d'une situation qu'elle semble d'ailleurs avoir choisie. Sauf si elle met en place des stratégies défensives et une attente déçue qui l'installent dans une position de revendication et de refus. Dans ce cas, elle risque bien de faire un jour partie des femmes « belles, intelligentes et seules », de 40, 50 ou de 60 ans.

Son témoignage peut donc nous éclairer sur les raisons de la solitude à la fois chérie et redoutée dont nous parlent beaucoup de femmes intellectuellement brillantes et professionnellement satisfaites. Une solitude qu'elles ont voulue, qu'elles ont construite, dont elles ont joui, et qui les étouffe.

L'impact de la première « love story » peut-il être déterminant pour la suite des événements ? De la même façon que l'on parle de l'importance de la première relation sexuelle dans la sexualité à venir ?

Une première histoire d'amour ne détermine les suivantes que si elle est habitée par des scénarios infantiles invalidants. On peut effectivement comparer cette expérience à l'initiation sexuelle, elle aussi fortement colorée de libido infantile, car toutes deux se construisent sur les fondations des premières amours familiales.

Encore bien jeune lorsqu'elle a éprouvé son premier chagrin d'amour, Inès n'a pas pris la mesure de sa peine, ne s'est pas donné le temps de pleurer et de comprendre. Elle a voulu oublier. Elle s'est jetée dans l'oubli sans franchir les étapes qui permettent

de faire le deuil.

Pour se protéger de la morsure d'une rupture qu'elle vivait comme un abandon, elle s'est forgé une personnalité d'emprunt. Elle a construit une belle figure de femme célibataire autonome qui profite de la vie et du compagnonnage amoureux des beaux garçons. Autrement dit, elle a vécu sa liberté et sa solitude sur le modèle masculin du papillonnage juvénile, mais dans une tonalité très féminine.

Qu'appellez-vous la période de papillonnage juvénile, le mode masculin et la tonalité féminine ?

Il s'agit du passage nécessaire entre la vie de famille sous protection parentale, et la vie de famille comme projet personnel. C'est un temps riche en rencontres et en expériences en tout genre – sexuelles, affectives, amoureuses –, qui permet à chacun, fille et garçon, d'apprendre à se connaître, de mûrir et de pouvoir se projeter dans une vie de couple en sachant ce à quoi il peut s'engager.

Cette période de libertinage, d'amours plurielles et d'amitiés intenses, est fort bien vécue par les garçons qui ont souvent du mal à s'en détacher³². Ils jouissent pleinement des apprentissages amoureux et de la liberté affective et sexuelle qui leur est accordée. Le regard des parents est attendri, celui de la société tolérant.

Pour les filles, c'est différent. Les parents comme la société – et les filles elles-mêmes – ont tendance à vivre ce temps libre comme une exploration en vue de la conjugalité future, une sorte de préparation personnelle à la vie de couple. Un projet qui colore les relations et les rencontres d'une attente féminine que les garçons sont souvent bien loin de partager. Autrement dit, pendant cette période propice aux rencontres juvéniles amoureuses, les garçons apprennent à se séparer de leurs parents alors que certaines filles posent des jalons pour une vie de couple future. Un malentendu qui peut causer bien des ruptures.

Des amours plurielles au rêve de couple

Selon vous, les périodes « en solo » seraient indispensables pour pouvoir par la suite former un « vrai » couple ?

C'est le sas psychique indispensable pour pouvoir se détacher des figures parentales et tenter de découvrir son rapport au couple et à la famille. Dans le meilleur des cas, cette période se vit en dehors du foyer familial.

Celui ou celle qui enchaîne la vie de couple à la vie de famille ne sait pas encore très bien qui il ou elle est. Ses références sont celles d'un enfant – au sens généalogique surtout –, mais le jeune adulte reste parfois infantile également dans ses comportements, ses attentes. Il n'a pas eu le temps de se dégager de la protection parentale. Lui reste inconnu son rapport à la solitude et à l'autonomie, deux facteurs essentiels pour qui veut pouvoir tenir les engagements qui suivent les élans de son cœur. C'est ainsi qu'on voit parfois un couple, même avec des enfants, se briser à la première difficulté. Ni l'un ni l'autre des jeunes parents n'ayant pris la mesure de leurs capacités personnelles à affronter les épreuves ordinaires de la vie de famille.

Se dégager de l'emprise parentale est nécessaire pour pouvoir s'engager ?

On peut dire que les jeunes gens ont besoin d'un vrai temps intermédiaire pour se désengager de l'emprise parentale. Avant même de pouvoir se projeter dans une relation amoureuse, il leur faut prendre un peu de distance avec la scène parentale pour mieux percevoir la complexité de leur relation à leur mère et leur père. Tant qu'ils n'auront pas fait le pas de côté qui les dégage en partie de leur position de fils, les hommes ne sauront pas ce que veulent les femmes qu'ils rencontrent. Ils ne sauront pas décrypter la demande d'amour sous les jeux de séduction ou le désir d'enfant sous l'offre sexuelle. Autrement dit, ils pourront s'engager dans des projets qui les dépassent largement et faire machine arrière de façon un peu brutale.

Pour Inès, cette période ne précède pas une vraie histoire d'amour, elle suit un échec douloureux.

C'est effectivement ce qui la caractérise et avec elle un grand nombre de jeunes filles ou de jeunes gens qui vivent en couple ou qui se projettent dans une vie de couple à un âge considéré aujourd'hui comme assez précoce. La période qui suit la rupture est pour eux d'autant plus difficile à vivre qu'elle est leur première étape solitaire dans la vie. Même si des jeunes filles comme Inès relèvent fièrement la tête en décidant de profiter d'une liberté dont elles proclament avoir un grand besoin, une énorme amertume les habite.

Il ne s'agit pas d'un choix, ni même de la prise en considération d'une étape nécessaire à sa maturation. Elle se jette dans le travail et dans la liberté faute de mieux. Pour oublier sa peine. Autrement dit, Inès ne peut pas bien profiter des occasions de mûrir que lui offre son célibat. Comme elle ne prend pas le temps de pleurer son échec personnel et de le comprendre, elle ne peut en tirer les quelques leçons de vie qui pourraient l'aider à avancer. Sa liberté est un pis-aller, sa solitude une vraie douleur. Elle porte en elle, en vrac, toutes les questions qui la conduiront à la répétition d'échecs et de souffrances.

Dates et calendrier

Que pensez-vous de l'observation d'Inès sur ses périodes de solitude, qu'elle met en lien avec la fausse couche de sa mère ? Comme si ses relations « avortaient » ?

Il est toujours intéressant de noter les coïncidences entre les dates anniversaires qui nous touchent et les périodes difficiles à traverser. Cela permet de comprendre qu'une ombre couvre parfois nos journées. Lorsqu'elle provient du passé, il nous faut nous en libérer pour vivre notre propre vie. Autrement dit, pour pouvoir avancer il faut parfois savoir affronter la douleur, la honte

et la culpabilité attachées à des histoires anciennes.

Il est des sortes de commémorations secrètes qui nous attachent au passé. On le sait, l'inconscient ne cesse de compter et d'énumérer. Il tient un inventaire minutieux de ce qui nous arrive et de ce qui est arrivé aux générations précédentes. Rien de ce qui s'est passé n'est effacé, tout est stocké, conservé. Et certaines histoires vivent et revivent en nous, nous creusent et nous troublent, comme des mystères qui n'auraient pas été élucidés.

Cela ne veut pas dire que tout est forcément et directement lié, que les événements d'hier sont tous en concordance avec ceux d'aujourd'hui et commandent inéluctablement ceux de demain. Cette sorte de déterminisme absolu réduirait à rien la possibilité d'une liberté intime. Ce que nous pouvons observer, c'est combien une trame imaginaire peut unir les symptômes d'une mère et d'une fille et les embarquer dans des répétitions qui les dépassent et les contraignent.

Pensez-vous que la fausse couche de sa mère ait pu la pousser inconsciemment à « saborder » ses relations avant que ne se profile le projet d'enfant ?

Elle déclare que les mois de grossesse de sa mère correspondent en négatif à son calendrier amoureux. Une façon de s'emboîter à sa mère, de faire corps avec elle. Si je fais le lien avec l'alopecie dont elle a souffert lorsqu'elle s'est trouvée séparée d'elle, je suis amenée à supposer que quelque chose de la relation d'Inès à sa mère entrave son épanouissement de femme.

Nous n'avons pas les éléments qui nous éclaireraient sur ce que sa mère représente pour elle. Mais son attachement à sa mère est fort et flou. Elle gagnerait probablement à tenter d'en comprendre un peu plus.

Plus généralement, par le biais des grossesses, des naissances et des fausses couches, c'est toute une histoire gynécologique qui se transmet de mère en filles. Et cette saga

peut fortement impressionner ces dernières lorsque se pose pour elles la question de leur identité de femme et de mère. La question de l'enfant à venir – à souhaiter, à fantasmer, à désirer – ramène toujours une fille à sa mère. Autant à ce qu'elle en sait qu'à ce qu'elle en a hérité à son insu.

Qu'est-ce qui fait fuir les hommes ?

Pensez-vous que sa liberté fasse fuir les hommes ? Son indépendance, son autosuffisance ? Que l'on peut traduire par un certain égoïsme ?

Il semblerait qu'Inès ne soit pas vraiment indépendante. Elle voudrait l'être, et elle joue bien le rôle de la femme enchantée de sa vie, mais son insécurité personnelle est intense, son insatisfaction totale. Elle doit donc envoyer un message assez paradoxal. Du genre qui peut faire peur aux hommes, surtout à ceux qui ne veulent pas s'embarquer dans une aventure prématurée pour eux.

Quant à l'égoïsme, je ne crois pas que cela puisse les faire fuir. Cela peut être même très attirant. Freud nous disait que la belle femme et le félin détenaient le pouvoir suprême d'éveiller le désir par leur capacité d'autosuffisance³³. Or je ne pense pas qu'Inès suscite ce genre d'engouement. Ce n'est pas une femme fatale, égocentrique et narcissique. C'est une femme souffrante.

Est-il possible que les hommes ne se sentent pas à la hauteur de sa demande ? Ce qui les met peut-être en situation – détestable – d'infériorité !

Les exigences féminines sont loin de faire fuir les hommes, bien au contraire, elles peuvent être très excitantes. Certains d'entre eux sont séduits par les maîtresses femmes chez qui ils vont rechercher la jouissance des jeux de soumission et de domination ou la paix et la protection. D'autres sont attirés par les caprices et désirs féminins et veulent s'y mesurer, voire les

comblent. D'autres encore se sentent intrigués par les aspirations, les idéaux, le mode de vie de femmes qui leur échappent ou qu'ils souhaitent apprivoiser. Même les femmes fortes et puissantes sont attirantes pour ceux qu'elles impressionnent ou qu'elles stimulent.

Or, si bien des énigmes de la féminité sont excitantes, d'autres semblent plutôt inquiétantes. Ainsi en est-il parfois des discordances entre les paroles et les actes. Par exemple, peut leur faire peur la fille qui s'est déclarée libre et autonome mais qui rappelle, qui harcèle, qui ne leur laisse pas le temps de digérer, de différer. En général, les garçons n'aiment pas qu'on leur impose un rythme.

Contrôle, maîtrise et rapport de force

Ils veulent donc rester les maîtres du jeu ?

Ils ne savent pas toujours ce qu'ils cherchent, certes, mais ils savent qu'ils ont besoin de temps pour penser, pour éprouver, pour savoir s'ils vont foncer ou pas. Ils ont besoin de rester dans la maîtrise où du moins d'en avoir l'illusion. En fait, je pense qu'un jeune homme encore indécis peut craindre plus que tout d'être embarqué à son insu dans une histoire importante qu'il n'aurait pas eu le temps de voir venir. Un coup de fil intempestif peut paralyser tout un processus amoureux.

Que penser de la scène surréaliste du baiser sur la bouche et du baisemain... Comment l'interpréter ? Et surtout pourquoi Inès l'a-t-elle si mal pris ?

Peut-être Inès n'a-t-elle pas supporté qu'on veuille la cadrer ? Ce geste d'écartement lui rappelle peut-être l'éloignement de sa famille, qu'elle décrit comme une « période formidable », mais qui s'est accompagnée néanmoins d'une grosse somatisation (perte de cheveux). Lors de cet épisode, elle souligne son attachement profond à sa mère. Elle se « fait des cheveux pour elle ».

On peut d'ailleurs regarder cette scène comme une sorte de joute amoureuse. Anton tient à contrôler la situation. Il veut que les choses se jouent selon son propre tempo. Inès également. N'est-ce pas l'illustration de ce qui la contrarie dans les relations amoureuses ? Elles ne peuvent être maîtrisées et menées comme on mène un projet professionnel. Dans la plupart des relations amoureuses, on ne peut ni dominer ni se soumettre à son partenaire. Tout est affaire de compromis, d'échange, d'écoute.

La question des rapports de force est donc importante chez Inès.

Elle semble essentielle. Rapport de force avec l'homme aimé, mais également avec elle-même. C'est au cœur d'Inès que les choses se jouent et que le conflit fait rage. Écoutons ce qu'elle nous dit de sa relation avec Charles, lorsqu'elle dévoile ses ambivalences en matière de rapport de couple. Ne déclare-t-elle pas que la femme doit faire profil bas pour qu'un couple dure ? Une proclamation de dépendance qui ne semble pas du tout être dans l'air du temps et que ses comportements amoureux dissimulent parfaitement.

Autrement dit, elle se dit forte et se montre fragile. Elle ne veut rien concéder, mais aimerait être soumise. Elle attend la protection d'un homme tout en revendiquant la liberté des hommes ; elle prétend à l'autonomie féministe tout en maintenant sa dépendance infantile. Autrement dit, elle veut tout. Rien de plus légitime lorsqu'il s'agit de rêver sa vie, mais comme faire lorsqu'on veut la vivre ?

Exigences, confusion et contradictions

Inès serait donc une soumise contrariée, comme on parle de gaucher contrarié ?

Cela n'est pas impossible. En tout cas, c'est plus fréquent qu'on

ne le croit. Un certain nombre de femmes semblent bien chercher la protection masculine qu'elles critiquent par ailleurs avec virulence, tout en mettant en avant une liberté qui les navre et dont elles ne savent que faire.

Au cœur de ces contradictions nous trouvons l'éternelle question de la liberté de choix et du prix auquel il faut la payer. Par exemple, certaines femmes ont intériorisé les adages féministes de la génération de leurs mères et pu profiter de l'ouverture du monde du travail, se considérant donc comme enfin libres de faire d'autres choix que le mariage et les enfants. Cette liberté qu'elles n'ont pas eu à conquérir peut leur peser. En fait, elles y trouvent peu d'intérêt. Le chemin de la liberté semble toujours plus difficile à celle qui n'a pas connu l'enfermement. Je pense que cela explique que beaucoup de jeunes femmes sont en pleine contradiction, voire en pleine confusion, et ne savent pas vraiment quel dosage d'indépendance et de soumission leur conviendrait.

Mais nous sommes toutes pleines de contradictions ?

Les contradictions, ambivalences et paradoxes enrichissent ceux qui les assument. Les confusions troublent et égarent, inhibent, voire paralysent. Celui que submerge un brouillard d'émotions indistinctes voit sa pensée se ralentir et ses actes se réduire. Il ne gagne aucune liberté et aucune richesse mais tend à régresser vers des positions de réassurance fixes, voire rigides.

Ainsi les personnages intimes qui sont en jeu dans l'amour peuvent être un vrai atout, extrêmement fécond, même s'ils sont contradictoires. Encore faut-il accepter d'être pluriel. Se connaître, avoir un peu de tolérance pour soi-même. Une femme peut se vouloir libre et aimer être soumise. Pourquoi pas ? L'amour et la sexualité peuvent intégrer tous les scénarios qui sont ceux de nos attentes secrètes. Si elle ne réalise pas que ses attentes portent en elles d'importantes ambivalences, elle risque d'errer d'aventure en aventure sans jamais trouver l'apaisement.

Ainsi, pour sortir de la confusion, quelqu'un comme Inès, qui

aborde la quarantaine, aurait tout intérêt à accepter sa complexité et ses désirs contradictoires. Car ce sont de vraies richesses pour qui consent à les reconnaître et à les assumer. Certes, il faut lâcher un peu sur l'image superbe qu'on a de soi. Ce qui n'est pas facile. Car arrêter de s'illusionner sur soi est aussi dur que de cesser d'attendre l'amour parfait.

Vous pensez qu'une femme peut placer la barre trop haut en amour comme elle le fait au travail ou dans l'éducation des enfants ?

Effectivement, beaucoup de femmes sont très exigeantes avec elles-mêmes, dans tous les domaines. Ainsi, elles peuvent avoir en tête de réussir leurs amours et sont alors capables de se surpasser pour être à la hauteur du défi qu'elles se lancent. Le défi consistant parfois à se mesurer à une image idéalisée qu'elles se font d'elles-mêmes.

Autant l'attente du prince charmant ou de l'homme idéal peut aveugler les jeunes filles sur les qualités des hommes qu'elles rencontrent mais sans réaliser s'ils disposent ou non des critères qu'elles croient essentiels, autant l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes peut les faire saborder des amours qu'elles ne s'autorisent pas à vivre pleinement. Si leur idéal féminin est assez éloigné de leurs désirs intimes, la confusion s'ajoute alors à la contradiction et conduit directement au ratage et à la répétition.

Sortir de la confusion peut permettre d'assumer ses contradictions ?

Difficile d'aimer quelqu'un si on se trompe sur soi-même. Comment créer quelque chose de durable si on ne sait ce que l'on veut ? Comment s'engager sans savoir ce qu'on veut engager ?

Inès nous éclaire sur quelques impasses amoureuses spécifiques chez des femmes libres et seules qui souffrent sans se l'avouer autant de leur liberté que de leur solitude. Elles ont

besoin de faire la paix avec elles-mêmes et avec leurs contradictions si elles veulent trouver l'amour qui leur convient. Autrement dit, qui convient à leur complexité et non pas à l'image idéalisée qu'elles se font d'elles-mêmes et de la femme qu'elles devraient être. Ainsi, sortir de la confusion et assumer ses propres contradictions permet d'aller de l'avant en risquant bien moins de se cogner aux échecs.

IX

L'HOMME
QUI AIME
LES FEMMES

Mathieu, 46 ans, ingénieur informatique

« Une dentellière, la femme rêvée... »

« Tout recommencera, tu verras, tu verras
L'amour, c'est fait pour ça, tu verras, tu verras
Je ferai plus le con, j'apprendrai ma leçon
Sur le bout de tes doigts³⁴ »

Homme à femmes ? Grand, brun, le regard émeraude et des mains de pianiste, Mathieu l'est, incontestablement. À 46 ans, quelque chose en lui n'a pas vieilli. Cet ado quadragénaire annonce un palmarès « oscillant entre soixante et soixante-dix compagnes ». À l'entendre, il a exploré, fasciné, l'univers féminin... Mais à bien l'écouter, toutes « ses » femmes pourraient, comme dans une de ces « séries » d'Andy Warhol, composer de façon plurielle un tableau autour d'un unique visage : celui de sa mère. Pourtant la soixante-dixième est aux antipodes et ressemble à la « perle rare » : une femme qui donne, qui n'attend rien. La femme de sa vie ?

Serial lover

Je le confesse (Mathieu rit, en faisant pétiller ses beaux yeux verts), je suis un « serial lover »... Les femmes me font craquer,

j'ai difficilement pu résister à leur charme. J'en ai connu une soixantaine, avec qui c'est allé de la passion la plus torride à l'amitié amoureuse... Tout cela m'a comblé. Derrière toutes ces femmes, bien sûr, trônait l'image maternelle, d'une maman toute-puissante, tant aimée, mais qui m'a si mal aimé... Une maman qui m'a, tout petit, laissé en nourrice chez ma grand-mère, moi, le plus fragile, alors qu'elle a gardé ma sœur et mon frère. Une mère qui venait me visiter, tous les week-ends, comme un « petit péquenot » de province, elle, altière, si bien habillée, qui sentait si bon...

La première fois

Le premier amour de ma vie, Sonia, avait 17 ans, et moi 19. Curieusement, j'avais été d'abord attiré par sa mère – une très belle femme de 35 ans, une brune intense aux yeux clairs. Pendant une soirée, nous nous sommes branchés. Je pense que je lui plaisais aussi, mais quelques jours après notre rencontre, elle a répondu à mon coup de téléphone en me donnant le numéro de sa fille. Elle m'a dit : « Tu verras, vous vous entendrez comme larrons en foire. » Puis elle a ri, aux éclats – comme s'il s'agissait d'une bonne blague –, le rire du diable, vous voyez... Il y avait donc, dès le départ, une maman derrière ma première histoire d'amour ! Une maman qui occupait symboliquement la même place que la mienne. Tombée enceinte trop jeune, à tout juste 18 ans, elle avait en quelque sorte « mis en nourrice » sa fille chez des amis de la famille, dans le Nord... Cela me ramenait très fort à mon passé ! Ainsi, nos deux histoires se reflétaient l'une dans l'autre, comme dans un jeu de miroirs. Mais ça, c'est l'histoire de toutes mes passions et de toutes mes histoires d'amour, longues ou brèves : l'inconscient y a mis du sien, dès le départ !

Mes manques affectifs – en particulier mon « manque de mère », jamais comblé – entraient parfaitement en résonance avec ceux de ma jeune compagne... Sonia et moi étions comme

deux enfants avides du corps de l'autre, assoiffés d'affection. Nous n'avions achevé ni l'un ni l'autre notre croissance. Moi, je ne pensais qu'à grandir, à poursuivre mes études. Nous nous sommes quittés six mois après notre rencontre.

Alice, maman poule

Avec Alice, que j'ai connue l'année de mes 25 ans, c'était très différent... Pendant une soirée organisée par des amis communs, assis sur le même canapé, nous nous sommes « branchés » très vite, de façon presque magnétique. Alice avait un air très doux mais elle n'arrêtait pas de rire. Nous avons couché ensemble dès le premier soir, ce qui n'arrive pas souvent avec les « jeunes filles sages » issues de la bonne bourgeoisie de province, comme elle. J'ai mis une semaine à la rappeler. Pourquoi ? Parce que j'avais immédiatement senti qu'elle me « scotchait » pas mal. Alice était très maternelle, et le maternage dont elle me gratifiait n'a rien fait pour arranger notre sexualité. Pourtant, nous sommes restés ensemble trois ans, et avons consacré la quatrième année à essayer de nous quitter. Elle était très douce, et très droite. Je l'ai fait souffrir, bien malgré moi, en arrivant en permanence en retard à nos rendez-vous. Le portable n'existait pas encore, elle m'attendait, et moi je testais en permanence son amour pour moi...

Un peu plus tard, bien plus tard, j'ai compris la raison pour laquelle nous nous étions aimés : son père était mort l'année de ses 11 ans – décès par overdose – et elle s'était reproché en permanence de n'avoir pas été là, de ne pas l'avoir suffisamment aimé, de n'avoir pas su voir. J'ai très vite pensé qu'elle retrouvait en moi le père fragile qu'elle n'avait pas réussi à guérir. Et moi, je retrouvais en elle cette femme forte qui était ma mère... Nous formions le couple infernal : maman toute-puissante et petit garçon. Elle organisait tout : les vacances, longtemps à l'avance ; elle prévoyait tout : les hôtels, les restos, les escales, comme si elle avait été terrorisée par l'aléa. En l'entendant parler,

j'étouffais... Il n'y avait aucune place pour le hasard ! Moi, j'arrachais des lambeaux de liberté de ce planning prévu d'avance, où je pouvais. J'étais pénible. Je la faisais lanterner pendant des heures, au café, je lui posais des lapins, je m'enfuyais avant la fin du repas, je refusais les dîners chez ses parents. Bref, j'étouffais dans cette prison dorée où je retrouvais bien plus qu'une mère, et bien moins qu'une maman...

Nous avons mis une année à rompre, dans la souffrance. Ce qui m'a incité à le faire a été la tiédeur de nos relations sexuelles – un baromètre de l'amour, à mes yeux. Et puis Alice était devenue râleuse. Elle me reprochait également d'habiter chez elle, de ne pas travailler, de ne pas participer au loyer, d'être mou. Cela, je l'avais déjà entendu, et je l'entendrais encore plus tard. Il faut bien le dire : tout au long de ce cursus amoureux, il n'y en a pas une qui n'ait pas voulu me voir changer, et me voir m'engager en profondeur.

Elles m'ont toutes reproché d'être trop peu investi dans notre histoire d'amour. Je pense que le manque d'initiative dont on accuse tant les hommes participe de ce reproche. C'est la terreur des femmes, ça ! Qu'on ne donne pas suffisamment de nous, qu'on ne s'investisse pas assez. C'est aussi l'accusation formulée par Valentine, une étudiante en philo qui a aussi compté dans ma vie. Elle avait huit ans de moins que moi. Elle en avait 25, et moi 33. Très vite, elle a souhaité que l'on habite ensemble. J'ai freiné des quatre fers, craignant de me faire « annexer » – comme d'habitude... Elle me l'a reproché, ô combien – comme elle m'a accusé par la suite, elle aussi, de ne pas lever le petit doigt dans la maison. Ce qui peut n'apparaître que comme une broutille a participé mine de rien à nombre de mes échecs amoureux. Plus on attendait de moi, moins je donnais. J'ai adoré pourtant ces quelques années avec Valentine. Comme nous avons parlé, ensemble ! Nietzsche, Hegel... J'avais soif de parler avec elle. J'ai lu tous les philosophes, sous son regard avisé. Elle me coachait, elle m'écoutait, je pérorais. Quel bonheur : une femme qui m'admirait !

Maman, regarde !

Cette femme, qui pétillait en m'écoutant, c'était encore une fois la mère dont j'aurais rêvé ; la mère qui regarde, admire, donne confiance en soi. J'ai toujours pensé que ce regard maternel, dans les squares, quand les enfants appellent : « Maman, regarde, regarde ! », quand ils grimpent sur le toboggan, ou bien quand ils récitent une poésie, était essentiel pour se construire. La mienne ne m'aimait pas, ne me regardait pas comme cela. Au contraire, son regard me « tuait ». Quand elle m'a « récupéré » chez ma grand-mère, et que j'étais déjà en difficulté à l'école, son regard de juge, sans amour, a continué à me blesser. J'étais incapable de réussir à l'école, d'écrire, de dessiner, et de tenir quelque chose entre mes mains sans le casser.

Un jour, elle m'a demandé de mettre le couvert. J'ai cassé deux assiettes, tétanisé par son exigence. Tout au long de ces années, elle m'a considéré comme un imbécile, au point de me faire passer des tests d'intelligence. Alors, vous pensez, une prof de philo ! Valentine comblait ce manque d'estime de moi. Avons-nous trop parlé ensemble ? Trop communiqué ? Assez vite notre amitié amoureuse a tourné court. Surtout au lit, ça ne marchait plus. Nous avons rompu, tranquillement, d'un commun accord, cette fois, contrairement à la rupture avec Alice. C'était un petit progrès. Nous sommes restés « tranquillement amis », je dirais.

Florence, la pasionaria

Tranquille, ça n'est certes pas l'adjectif qui convenait à Florence ! Cette consultante en urbanisme avait huit ans de plus que moi. Elle était la pasionaria dont j'avais toujours rêvé. Avec elle, pas de répit, pas de tiédeur. C'était l'opéra tous les jours, le couple à l'italienne ! Très vite, cette passion brûlante que nous avions au lit s'est déplacée dans d'autres domaines. Expos, cinéma, dîners, boîtes, etc. Elle m'entraînait partout, jamais elle ne se reposait. Toujours elle me harcelait. Dès que je rentrais le soir,

à la maison, elle m'« allumait » dans les cinq secondes. Et mon boulot ? Et l'argent ? Et la banque ? Tout y passait. À l'époque, j'étais criblé de dettes – j'avais pris un crédit pour reprendre des études – et ça, franchement, l'embêtait au plus haut point. Son rêve secret, à elle, la féministe, était en fait que je l'entretienne ! Elle rêvait d'un homme bien viril, qui la prenne en charge, le temps qu'elle écrive le bouquin qu'elle rêvait d'écrire. Elle avait jeté son dévolu sur moi, alors que, précisément, je n'étais pas ce profil-là ! Quand je vous raconte ça, ça me fait penser à ma mère, encore une fois. Ma mère était une passionnée, qui ne voulait faire aucun compromis en amour, qui n'acceptait pas que la passion tiédise. D'où son divorce d'avec mon père, lorsque j'avais 5 ans, puis son remariage...

Florence et ma mère avaient toutes les deux une image très « cliché » des hommes. Un mec était forcément viril : plutôt Jean Gabin ou Lino Ventura qu'Alain Souchon ou Woody Allen. Un homme, c'était un mec tatoué, un vrai, aux épaules larges, un chef de bande. Florence, je l'aimais vraiment passionnément. Mais elle me tuait. Ça ne s'arrêtait jamais une seule minute. Il y a un moment où l'on cherche la paix, et je ne pouvais jamais l'avoir. Un jour, les nerfs ont lâché, et je me suis enfui...

Des gestes d'amour

Et puis, il y a trois ans, j'ai rencontré Hélène. Dans un sujet sur les ratages, c'est ma seule vraie réussite (mais il est vrai que nous ne sommes ensemble que depuis trois ans) et si je vous parle d'elle, c'est qu'elle peut expliquer, en « positif », les loupés des relations précédentes. Hélène est douce, elle n'est pas sûre d'elle, elle doute énormément, c'est une flippée... Mais elle me rassure. Elle ne me demande pas d'endosser le rôle du viril qui va la rassurer. Elle ne me demande rien. Par ses silences, ses gestes mesurés, elle me fait penser à la Dentellière de Pascal Lainé (en plus cultivée, certes !). Quand je rentre, le soir, c'est si tranquille... Elle prépare le repas – je viens vers elle, pour l'aider,

et cela me semble normal. Le fait qu'elle ne me demande pas de participer m'encourage à le faire. Il n'y a pas de ces mesquines querelles entre nous ! Côté câlins, c'est encore mieux aujourd'hui qu'il y a trois ans, car nous nous connaissons mieux. Elle s'abandonne, elle donne tout d'elle-même, avec une générosité rare. Nous faisons l'amour merveilleusement et c'est un sacré signe pour moi. « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des gestes d'amour » : Hélène incarne à la perfection cette maxime. Sans rien dire, sans rien me promettre, elle œuvre, point à point, comme une dentellière. Pour l'instant, sans aucun accroc...

L'éducation sentimentale

Sophie Carquain : Mathieu a un grand « appétit » en matière de femmes. Il est toutefois plus proche de Frédéric Moreau, héros de L'Éducation sentimentale, que de Casanova. Que pensez-vous de son parcours amoureux ?

Maryse Vaillant : Le récit de Mathieu nous présente une succession d'expériences enrichissantes, comme une sorte de cursus de formation. En fait, on dirait un véritable roman initiatique. Sa première expérience est typique de bien des amours débutantes, le jeune homme s'éprend d'une fille dont il a désiré la mère. Jeu de miroirs, comme il le dit lui-même. Les deux amoureux sont des enfants qui s'aiment sous le regard protecteur des figures parentales qui les dominent. C'est adolescent, très œdipien, très narcissique. C'est un bon début, surtout pour qui ne s'enferme pas dans la répétition qui consisterait à vouloir – ou à devoir – renouveler l'expérience.

Il ne cherche pas à reproduire ou à retrouver l'émotion première. Il explore chaque fois des voies amoureuses différentes. Lorsqu'il nous parle de sa relation avec Alice, on le voit goûter l'amour par étayage. Le couple ne se construit pas sur la ressemblance mais sur la différence. Ici, la femme est en position dominante, elle protège et maternelle. La femme aimée est une mère maternante. Ce qui conduit Mathieu à fuir, réaction d'une grande sagesse.

Avec Valentine, il prolonge la découverte de l'étayage dans le couple en renversant les rôles. Cette fois-ci, l'amoureuse met son homme sur un piédestal et c'est lui qui joue le rôle dominant. Une place qui lui convient bien, juste le temps d'en épuiser les plaisirs. Il ne nous en dit pas plus, la dimension sexuelle semblant manquer pour que le couple dure.

Ensuite, il va prospecter le domaine de la passion. Il semble assez fort pour le supporter. Ses expériences précédentes lui ont donné une assise et une densité qui lui permettent de supporter

les excès de son amoureuse et de profiter de l'ardeur sexuelle et affective qui se dégage de leur relation. Certes, il s'enfuit. Mais il a appris beaucoup de lui-même. Tout ce qu'il a vécu auparavant lui permet de voguer l'âme sereine vers de nouvelles aventures. Il sait qu'il ne cherche plus une femme en miroir, ni une mère maternante, ni une éprise béate, ni une virago passionnée. Il sait qu'il a besoin de construire un couple plus stable.

Comment a-t-il fait pour ne pas répéter alors qu'il dit chercher sa mère ? Cette quête aurait pu lui faire rechercher toujours le même type de femmes ou le même type de relation aux femmes ?

Mathieu nous montre un homme qui tire les bénéfices de chacune de ses aventures amoureuses. Il n'est pas contraint de répéter les mêmes histoires pour en comprendre les leçons. Il a même tendance à compléter ses expériences en rencontrant des femmes assez différentes. En fait, toutes ont des points communs avec sa mère, mais aucune n'occupe exactement la même fonction dans la relation qu'il établit avec elles. Autrement dit, il a recherché des figures maternelles, mais n'a pas recherché à retrouver une relation maternelle.

Aujourd'hui, il semble en avoir terminé avec le catalogue des figures maternelles qu'il a largement parcouru avant de rencontrer Hélène. Il est possible que les leçons qu'il a tirées de ses amours précédentes lui soient d'une grande aide pour apprécier enfin la femme qu'il aime pour ce qu'elle est et non pas pour ce qu'elle représente pour lui. Du moins en partie. Car dans le domaine amoureux, plus que dans tous les autres domaines de la vie psychique, il n'est pas de vérité crue et définitive. Notre esprit joue constamment les clairs-obscur et notre inconscient ne cesse de nous faire prendre des illusions pour des réalités.

Aimer d'un amour vrai

Il dit éprouver maintenant un « vrai amour », l'amour de la

personne dans sa totalité, sans lui reprocher constamment quelque chose...

Soyons un peu plus modestes. Nous avons la version masculine – et non féminine – d'une histoire d'amour réussie. Et nous allons l'examiner de près pour en tirer quelques indices sur l'amour vrai, le vrai amour, tel que l'un ou l'autre peut se le représenter. Certes, si nous ne pouvons conclure de ce témoignage que tous les couples devraient fonctionner comme Mathieu le fantasme, sa grande connaissance de lui-même et sa lucidité vont nous guider toutefois vers une plus grande compréhension de ce qu'un homme peut attendre d'un amour ou d'une femme amoureuse. Cette approche est d'autant plus précieuse que nous avons largement exploré les multiples et complexes attentes qui peuvent présider à la rencontre amoureuse du côté des femmes et des jeunes filles.

La femme idéale, à ses yeux, a un petit côté « Dentellière » de Pascal Lainé. Une femme rustique, qui ne parle pas trop, mais donne sans compter.

Il n'est pas surprenant qu'après avoir évoqué une passion ravageuse qui a menacé son équilibre, il nous présente son couple actuel comme une union paisible et forte, loin des excès des scènes de furie. Il illustre assez bien le rêve de nombreux hommes : l'épouse gardienne du foyer, repos du guerrier, paisible et aimante, silencieuse et efficace. Un beau fantasme qui tient peu compte – ou qui n'en dit rien – de la densité de la personne concernée, de ses désirs, de ses attentes. Nous le voyons rentrer le soir, elle l'attend, elle prépare le repas. Elle ne demande rien. On dirait une image d'Épinal. Ou une illustration pour un livre scolaire des années 1950. Est-ce un fantasme masculin ou un rêve de gosse ?

Comme nous ne savons rien d'elle, nous ne savons rien du couple. Mais nous voyons clairement comment Mathieu, après avoir rencontré toutes les figures douloureuses d'une mère aimée sans espoir, peut enfin souffler sans craindre de rouvrir ses

vieilles blessures. Il a trouvé la femme qui lui convient et avec qui il a le sentiment de constituer un couple équilibré. Son témoignage nous éclaire d'ailleurs merveilleusement sur les attentes qui sont celles de bien des hommes concernant le partage des tâches, des rôles et des fonctions à l'intérieur d'un couple uni.

Couple, version masculine

Pourquoi insistez-vous sur le fait qu'il s'agit d'une « version masculine » de la réalisation d'un couple ?

Parce que j'ai l'oreille sensible à la question des relations entre les hommes et les femmes. Je l'entends dire que sa femme prépare le repas et qu'il l'aide. Pour moi, l'enfant aide sa mère ou son père dans les tâches domestiques. Le conjoint les partage. Mathieu ne parle pas beaucoup de partage. Il met en avant le schéma ancien où l'homme prête une main compatissante, parce qu'il le veut bien, parce qu'il est un type bien. Il est le bon mari d'antan, celui qui aide sa compagne.

Aujourd'hui, bien des couples s'organisent autrement. Ils se répartissent les tâches et s'aident mutuellement pour les mener à bien. Certes, ce sont de jeunes couples, des couples où la jeune femme n'entend pas porter seule la maison et les enfants, qu'elle le fait savoir rapidement à son compagnon, et ne lâche pas ses exigences de partage équitable en chemin.

Participer matériellement le renvoie aux exigences de sa mère. Est-ce toujours le modèle maternel qui bloque le partage des tâches entre les hommes et les femmes à la maison ?

La question des tâches ménagères n'est jamais aussi simple qu'on pourrait le penser. Culturellement, il s'agit de la contribution féminine à l'entretien du foyer, tout comme le fait de gagner de l'argent renvoie implacablement au devoir masculin. Même si les femmes peuvent largement faire vivre leur famille financièrement, c'est du côté du père qu'on cherche le salaire familial. Même si

les hommes sont tout à fait capables de gérer et d'organiser un intérieur, c'est du côté de la mère qu'on trouve le modèle domestique. Une répartition des fonctions qui s'accommoderait parfaitement de l'équilibre familial si chacun des modèles pouvait être choisi quel que soit son genre par l'un ou par l'autre des parents sans que le discrédit pèse sur celui qui n'est pas dans la norme.

Car les normes culturelles pèsent lourdement sur nos habitudes familiales et domestiques. Il faut donc qu'un homme soit en paix avec sa mère et avec la part de féminité qui est en lui pour assumer sa part des contraintes ménagères. Une fonction qui consiste, non pas à aider son épouse à accomplir un devoir féminin, mais à assumer sa part du même devoir conjugal, parental, humain.

Vous trouvez que la notion d'aide porte en elle l'inégalité des rôles masculin et féminin à la maison ?

Tant que les hommes auront l'impression d'aider les femmes à tenir leur intérieur, à faire leurs vaisselles, leurs lessives, à ranger leur linge, ils seront en position de fils par rapport à la mère et non en place de partenaire dans un couple. Donc, derrière l'argumentation féministe qui souligne combien les hommes font peu de choses à la maison, le décryptage clinique met en évidence la fondamentale différence des positions masculine et féminine sur le sujet. Encore aujourd'hui, assez souvent, la femme se sent responsable de l'ensemble du fonctionnement de la maisonnée et demande de l'aide. Il ne s'agit ni d'un partage a priori ni d'une délégation de compétences, mais d'un complément, d'un soutien, à celle qui continue d'en assumer la pleine responsabilité. L'homme qui se sent solidaire donne l'aide qu'il peut. Ce qui n'a rien à voir avec un vrai partage choisi, décidé, assumé.

Hommes, femmes, mode d'emploi

Exigence des femmes, manque d'initiative des hommes. Ce sont des reproches classiques. Est-ce parce que cela renvoie à l'image archétypale : maman exigeante, papa absent ?

Avec une lucidité et une honnêteté rares, Mathieu nous montre l'homme qui se protège de l'amour et de ses exigences. Il partage peu, donne peu, s'investit peu, ne s'engage pas. Nous retrouvons là un grand classique des plaintes féminines, des reproches les plus habituels qu'elles ne manquent pas d'adresser à leurs compagnons. En amour, les femmes sont actives, les hommes passifs.

L'homme passif, la femme active. Voilà ce qui devrait surprendre les tenants des schémas masculin et féminin classiques. Nous sommes loin de la version phallique du mâle dominant hyperactif, fier chasseur, et de sa douce moitié, passive et fragile, qui a besoin d'être protégée pour couvrir sa portée. Et pourtant, nul ne peut réfuter que ces deux réalités cohabitent dans les discours et les représentations. Active et forte, entreprenante, telle est l'image de la mère qui protège sa famille. Passive et faible, vulnérable, telle est l'image de la femme que protège son mari³⁵.

Ces deux figures de la féminité sont-elles vraiment contradictoires ?

Contradictaires parfois, complémentaires souvent. À ces deux figures de la féminité, la mère et l'épouse, correspondent deux réalités masculines, celle du fils et celle de l'homme, en passant par l'étape garçon. L'homme-fils est hésitant, peu autonome, soucieux de lui-même, peu capable de beaucoup donner, attendant que la vie le serve comme le servait sa mère ou comme il aurait aimé qu'elle le fasse. C'est l'homme passif que dénoncent tant les femmes. L'image dominatrice et virile, que véhicule notre culture, correspond à l'image que ce fils se fait de lui-même, en homme, par l'intermédiaire de l'idéal qui semble animer les copains à l'âge pubertaire. C'est ainsi que se voit le garçon qui veut échapper à sa mère. Ainsi, nous voyons l'identité masculine

hésiter entre deux schémas, celui du fils et celui du garçon, avant de pouvoir se projeter dans un avenir d'homme.

La construction d'un couple

Les histoires d'amour peuvent donc nous aider à grandir, à mûrir.

À travers le témoignage de Mathieu, on voit la construction d'un petit garçon à qui l'amour maternel a fait défaut. Il ne peut puiser dans l'immensité de cette tendresse initiale de quoi avoir confiance en lui. C'est pourquoi il recherche à la fois l'affection des femmes, leur admiration, leur stimulation, leur désir. Comme s'il pressentait ce qu'ignorent ou refusent de reconnaître beaucoup d'hommes, c'est-à-dire qu'ils ont besoin des femmes pour parachever leur construction et leur identité masculines. Une fois de plus, par sa lucidité et son authenticité, Mathieu nous parle très bien des hommes et du chemin de maturation qui est le leur.

Cette base d'immaturité affective ne facilite ni l'appétence des jeunes hommes pour le couple ni leur capacité à tenir leurs engagements³⁶. Trop de fragilité et trop d'immaturité nuisent à l'amour durable. Un constat qui explique que les hommes comme Mathieu s'améliorent avec l'âge. Si les femmes qu'ils rencontrent leur permettent de mûrir, s'ils peuvent s'appuyer sur elles pour apprendre à se connaître eux-mêmes, ces hommes se bonifient avec le temps. À travers chaque aventure, ils découvrent une des facettes de leur besoin d'amour, chacun de leurs couples les nourrissant, ils finissent par devenir capables d'un épisode assez long de fidélité partagée.

Qu'est-ce qui est le plus risqué ? Le couple à l'italienne, dans la passion torride et les scènes continuelles ? Ou bien l'amitié intellectuelle amoureuse, plus calme ?

L'expérience de Mathieu, ou plutôt les expériences de Mathieu nous invitent à répondre qu'il est bon d'avoir vécu les deux, la

passion comme la raison, le feu comme la glace. Ainsi peut-on savoir comment vivre l'amitié amoureuse, lorsque la sexualité s'ennuie, ou si l'on est capable de résister au feu de la passion, lorsque les nerfs risquent à tout moment de lâcher.

En fait, selon l'histoire de chacun, l'une ou l'autre de ces deux figures extrêmes peut sembler attirante et procurer de fort bons moments. Aucune d'elles toutefois n'est en elle-même le gage d'une relation longue durée. Il n'y a pas de norme universelle. L'important, c'est que chacun puisse voir ce que ces relations lui apportent, ce qu'elles lui révèlent de lui-même.

Vous semblez dire que le couple permet à chacun des partenaires d'apprendre à se connaître...

Quelles que soient ses modalités et sa teneur en passion et en tendresse, le couple fait l'expérience de soi-même autant que de l'autre. C'est donc une expérience personnelle existentielle des plus fécondes. Ainsi, la multiplication des expériences amoureuses diversifiées peut être une bonne manière d'apprendre à se connaître. Une sorte de « Connais-toi toi-même » qui passe par le corps de l'autre, c'est assez sympa n'est-ce pas ?

À force de trop parler, risque-t-on de ne plus faire l'amour ? Vaudrait-il mieux se taire, parfois ?

Il est des amours bavardes et des amours silencieuses. Chacun de nous peut en avoir fait l'expérience. Le sentiment amoureux peut être d'une telle intensité qu'il inhibe la parole et maintient dans un état de stupeur heureuse. Pour peu que l'autre vive la même chose, nous avons là des amours sans paroles et sans besoin de parler.

Mais les séquences d'illuminations muettes ne durent pas. La construction d'un couple demande bien autre chose que le confort comateux de la sidération amoureuse. Autrement dit, les échanges verbaux sont nécessaires. Même indispensables. Car

tout couple a besoin de communiquer. Le dialogue conjugal reste souvent un brassage inégal d'idées, d'émotions, de soucis, de projets, de doutes, de mille petits riens qui sont loin d'avoir la profondeur des réflexions philosophiques, mais qui tissent le quotidien de ceux qui veulent respirer le même air. Lorsque la conversation amoureuse tourne au débat d'idées et se substitue à toute autre forme d'échange, c'est que le sentiment va mal et la libido encore plus mal.

Les incontournables : l'argent, le sexe et les enfants

L'argent dans le couple : pourquoi est-ce essentiel aujourd'hui de partager ?

L'argent est omniprésent dans le couple. C'est la réalité quotidienne reconnue et la base fantasmatique de bien des contrats cachés. Tout d'abord, chacun de nous a une histoire familiale avec l'argent. Il dépense ou épargne, investit ou dilapide, compte ou ne compte pas... Le rapport personnel à l'argent est ancien, familial, infantile, archaïque, inconscient, refoulé. C'est vraiment un domaine où il vaut mieux se connaître avant de s'installer en couple et d'envisager une vie commune.

Car qui dit couple et cohabitation dit partage. Partage d'espace, d'épreuves, de choix, de projets. Et aussi de budget. De recettes et de dépenses. Chaque couple décide de sa manière personnelle d'établir ce partage. Une répartition qui doit sembler équitable pour durer. Sinon, l'un dominera alors que l'autre subira, l'un dirigera tandis que l'autre y perdra son autonomie. Un rapport de force va s'établir qui ne peut que provoquer du déséquilibre et finalement du ressentiment et d'intenses récriminations ouvertes ou larvées.

Il est évident que l'homme et la femme n'ont pas toujours les mêmes revenus, qu'ils n'ont pas apporté le même patrimoine, n'alimentent pas toujours le budget à la même hauteur, n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes dépenses. De tout cela il faut parler, mettre les choses à plat, régulièrement, éviter de laisser

s'installer des non-dits, du flou. Car le prix à payer est exorbitant. L'évitement des questions d'argent – revenus, dépenses, budget, héritage, épargne, crédit – creuse un déficit énorme dans la communication et l'équilibre du couple, bien plus que les crises ouvertes, même sur ce sujet.

Un couple qui dure est-il toujours fondé sur le compromis ?

Compromis, partages, échanges, chacun évolue et se transforme en cohabitant. Il est donc amené à faire des compromis, avec lui-même, avec ses rêves, ses attentes. Ce sont des compromis inhérents à la maturation de toute personne qui quitte les fantasmes de son enfance, les rêveries de son adolescence et apprend à faire avec la réalité. Celle des autres comme la sienne propre.

Celui qui ne change jamais son point de vue ne veut rien céder de son désir ou de ses attentes, et parvient ainsi à éviter les compromis, passe à côté de la vie. Il évite la maturité, il ne se bonifie pas. Le couple qui dure s'enrichit de l'expérience de chacun. Un enrichissement qui compense largement les concessions et les compromis qui lui auront été nécessaires.

Un couple peut-il tenir sans sexualité ?

La sexualité varie au long des années, dans la vie et dans le couple. Certes, elle est toujours nécessaire, mais elle peut prendre des formes différentes selon les périodes de l'existence et les âges de la vie. Car qui dit sexualité dit désir, désir d'amour, désir sexuel, désir de désir.

La plupart des couples qui s'aiment et qui veulent que leur amour dure savent agrémenter leur vie de petits rendez-vous sexuels. Ils créent des moments où circule entre eux – voire renaît – le désir. Des après-midi consacrés aux galipettes dans une chambre d'hôtel pendant que les enfants sont à l'école aux vacances amoureuses loin de la famille, sans oublier quelques siestes coquines, chaque couple trouve son style. C'est son

secret. Il se nourrit des fantasmes de chacun et prend la forme de scénarios, de rituels, de codes et de rendez-vous très personnels.

On sait bien que les folies sexuelles du début d'une relation ne s'installent que rarement dans la longue durée d'une relation conjugale, surtout à partir du moment où naissent des enfants. Pour que l'érotisme ou la tendresse sexuelle continuent d'avoir une place importante, il est indispensable que le couple le veuille car il devra s'organiser pour cela. Des plages de temps personnel sont à prévoir, à mettre en place, à sauvegarder. Loin des enfants, en se débarrassant volontairement du plus gros des contraintes domestiques. Sans ces temps de vacances amoureuses, le quotidien peut envahir la relation conjugale de son poids d'ordinaire et transformer l'aventure amoureuse en compagnonnage amical. Ou haineux. Tous les couples le savent. Certains le craignent, d'autres s'en accommodent. D'autres encore trouvent le moyen de lutter contre l'usure du temps pour sauvegarder leur désir de désirer.

Maintenir vif le désir dans un couple, ce n'est pas toujours facile au fil du temps, est-il possible de réveiller une sexualité endormie ?

Reconnaissons-le, sans une volonté farouche de maintenir la relation amoureuse sur un plan sexuel, elle peut se transformer doucement en tendre camaraderie ou en compagnonnage amical. Si l'évolution s'étend sur cinquante ans, pas de souci. Pas de problème non plus lorsque cette conversion est harmonieuse et que chaque partenaire évolue au même rythme que l'autre. Les problèmes peuvent surgir en revanche si l'un s'endort et l'autre continue à veiller, si la libido de l'un s'émousse alors que l'autre voudrait maintenir la sienne en pleine activité. Le décalage entre le besoin d'érotisme de l'un et celui de l'autre peut alors créer de vraies failles peut-être invisibles, en tout cas indicibles, souvent désastreuses autant pour l'avenir du couple que pour l'équilibre de chacun.

Un couple peut toutefois traverser des périodes sans faire beaucoup l'amour, au sens génital le plus courant. Est-ce à dire qu'ils ne partagent aucune sexualité ? Ou qu'un désir éteint ne peut se réveiller ? Pas nécessairement. La sexualité d'un couple lui appartient et elle peut prendre des formes très personnelles, très singulières qui s'éloignent des pratiques classiques. Il est toutefois nécessaire d'y veiller et de ne pas laisser le temps et les soucis domestiques éteindre toute libido entre les partenaires. Il est des moments où il faut réagir et réinventer une sexualité qui convienne à chacun. C'est le secret de la longévité de bien des couples, des adultes consentants qui trouvent l'art et la manière de fantasmer et de vibrer ensemble. Des pratiques érotiques les plus excentriques à la tendresse la plus amicale, cet accord à la fois sexuel et affectif est toutefois indispensable pour que le lien dure.

Un couple peut-il tenir sans enfant ?

Assurément. Cohabitation juvénile, grand amour d'automne, nous pouvons aimer quelqu'un sans créer une famille avec lui ou avec elle. Bien des couples en font l'expérience. Par ailleurs, divorce, veuvage, remariage, reconstruction familiale, de nombreuses relations conjugales s'organisent en famille sans que les partenaires aient d'enfant commun. En fait, tout dépend du moment où l'histoire d'amour survient dans la vie de chacun. Car le désir d'enfanter ou de procréer est tissé à l'histoire personnelle, familiale, infantile, ainsi qu'aux épisodes amoureux qui ont précédé, tout autant qu'aux relations avec les générations précédentes.

Certes, nous sommes tous des chaînons généalogiques et la question de la descendance se pose à tous un jour ou l'autre, inévitablement. C'est une des questions clés de l'histoire de chacun, un des éléments forts de chaque énigme personnelle. Or la pression familiale, culturelle, historique, sociale, est telle que la réponse n'est pas toujours véritablement libre. Il est même rare qu'on sache exactement ce qui préside au désir d'enfant. Les

origines de ce désir – souhait, attente, volonté, exigence – se perdent dans l’entrelacs des schémas identitaires de chacun. De n’en pas connaître précisément l’origine n’empêche pas ce désir d’être parfois impératif. Surtout s’il est contrarié – blocage, retard, stérilité, refus du partenaire – ou précipité, si l’horloge biologique annonce la fin prochaine de la période de fécondité.

Dans un couple, quand le désir de l’un s’articule et semble s’harmoniser au désir de l’autre, le projet d’avoir un enfant ensemble donne le sentiment d’avoir unifié les attentes singulières de chacun des partenaires. C’est sur ce leurre de projet parental que bien des couples se brisent. Le désir d’enfant ne prenant pas la même place chez l’un et chez l’autre en fonction de son histoire infantile.

Mais on peut décider de ne pas avoir d’enfant ensemble. Cela rend-il le couple plus fragile ?

Je ne le pense pas. Sauf s’il s’agit de cohabitation très juvénile ou de situation faussée quand la décision apparemment commune repose sur un désir unilatéral imposé à l’autre. En revanche, un couple peut se construire sur le constat explicite et exprimé d’une volonté partagée de ne pas faire d’enfant ensemble. La relation s’étaye alors sur un pacte amoureux et conjugal qui exclut l’engagement parental commun. Certes, l’un ou l’autre des partenaires peut avoir des enfants de son côté, issus de relations antérieures, ou il peut envisager d’en avoir plus tard, par exemple dans les cas de grand écart d’âge. Mais la tranche de vie commune – qui peut durer quarante ans – ne comporte pas la clause « enfant ».

Dans ces cas-là, le partenaire amoureux est nécessairement considéré par l’autre dans sa densité, sa singularité, ses différences. Construire une relation amoureuse sans perspective de procréation, autrement dit sans l’uniformisation apparente que constitue le projet parental commun, met à l’épreuve les perspectives des partenaires, leur rapport au passé comme à l’avenir, tout en exigeant d’eux lucidité et tolérance. Autant

d'ingrédients qui constituent des atouts forts pour la durée du couple.

L'amour et le don

D'après Mathieu, au début de l'amour, on donne sans compter... Et puis, très vite, dans sa tête, deux colonnes apparaissent : celle des dépenses, celle des recettes...

Certes l'adage populaire proclame que quand on aime, on ne compte pas, mais la réalité d'un couple est nettement plus complexe. Car autant que l'amour, le don peut être paradoxal et ambivalent. Il est inextricablement incrusté dans l'histoire affective de chacun et trouve ses plus intenses résonances dans la rencontre amoureuse qu'il surcharge d'attentes anciennes. Personne ne sait vraiment ce qu'il donne et ce qu'il attend en aimant. L'amour se nourrit de ce flou, de cette riche incertitude. Le savoir, et pouvoir l'expliquer, c'est déjà commencer à moins aimer.

Pensez-vous que l'amour ignore vraiment les comptes ?

On peut être certain que si l'un ou l'autre commence à tenir la gestion amoureuse des dons, caresses et mots d'amour, cela veut dire que la relation a basculé entièrement du commerce amoureux à l'échange comptable ou social, ou aux règlements de compte, autrement dit à la normalisation sociale de la relation, voire à sa transformation en guérilla.

Car le don d'amour comporte une dimension que n'ont pas tous les dons. Pour qui aime, donner apporte plus de joie encore que recevoir. Le don est un cadeau pour celui qui donne. Si on a l'impression d'en faire plus que l'autre ou de donner plus qu'on ne reçoit, c'est que manque le bonheur du don. C'est que l'attente d'un retour a occulté le bonheur de donner. On est alors dans l'ordinaire du don où chacun donne pour recevoir.

Mais n'est-ce pas normal de donner et de demander de l'amour ?

Donner de l'amour nourrit celui qui aime, mais cela ne le rassasie pas. Donner de son temps, des attentions, de la tendresse, des cadeaux, n'est jamais bien loin du besoin d'en recevoir en échange. Plane toujours une forme d'attente diffuse de réciprocité. Ainsi donne-t-on de son temps pour ne pas être seul, des attentions pour exister, de l'amour pour être aimé.

Chacun donne, entend que cela soit reçu, attend d'en être gratifié et réclame son dû en retour. Chaque don, même amoureux, est l'attente d'un contre-don. Même le mystique passionnément fou d'amour pour son dieu lui consacre sa vie parce qu'il a l'absolue conviction d'être aimé par lui avec la même intensité.

Aimer sans être aimé en retour, c'est dur.

Dans la réalité, celui qui donne son amour est souvent quelqu'un qui attend de l'amour. Non seulement il attend que son amour soit accepté, apprécié, mais il attend d'être aimé en retour. Vous voyez, l'amour donné devient une demande d'amour. Il arrive même que le don d'amour se transforme en requête, comme une obligation, une injonction d'amour. Une exigence d'être aimé. Celui qui reçoit cet amour-là sent bien la demande qui lui est faite. Puisqu'on l'aime, il se doit d'aimer. Et souvent, on exige de lui qu'il aime autant, ou de la même manière. Il peut même se voir reprocher de ne pas aimer assez !

L'amour de l'autre peut faire de votre vie un enfer. Une prison. Il n'est jamais bon d'être trop aimé. Sans aller jusqu'aux figures du harcèlement, on peut voir que les excès et les débordements rendent les amours ardentes mais ne font pas toujours les couples sereins.

On dit pourtant que, dans un couple, l'un des deux aime plus

que l'autre.

Je dirais plutôt que dans un couple qui tient la route longtemps, l'un des deux soutient souvent plus que l'autre la volonté de voir durer ou perdurer le couple. Au risque de vous agacer par mon manque de romantisme, je dirais que le ciment d'un couple, ce n'est pas l'amour que deux personnes éprouvent l'une pour l'autre, c'est le désir et la volonté d'être ensemble. Sinon les plus belles pierres d'amour ne tiennent pas. L'amour ne suffit pas pour affronter le quotidien, les petites et les grandes questions, le poids du passé de chacun et l'angoisse de l'avenir pour les deux. Il faut un bon mortier et ce mortier, c'est souvent la volonté farouche de l'un des partenaires.

En dehors des moments de grande émotion ou des séquences érotiques, c'est-à-dire quand l'amour flamboie, le sentiment que chacun éprouve pour l'autre est mis à l'épreuve de la réalité. On voit vivre l'autre lorsqu'il est confronté aux responsabilités, à la souffrance, aux soucis. Le quotidien est un maître terrible. Et une personne très tendrement chérie peut s'avérer très difficile à vivre, à supporter, à porter. L'amour qu'on éprouve pour elle ne suffit pas toujours pour qu'on fasse couple ensemble.

Aimer vraiment, c'est aimer sans condition. Sinon, on exige quelque chose qui ne viendra jamais et ça ne tient pas ?

On peut aimer vraiment la vie, ses enfants, ses parents, sa famille, son prochain, son dieu, s'aimer soi-même, il ne s'agira jamais tout à fait du même amour. Si on veut parler de l'amour tel qu'il s'éprouve dans la relation amoureuse et sexuelle entre adultes consentants, il nous faut être moins romantique, moins idéaliste, plus prosaïque. Parler de désir, d'attachement, de besoin d'aimer et d'être aimé, de fantasmes inconscients et de reviviscences œdipiennes par exemple. Et reconnaître que l'amour ne suffit pas pour faire un couple. C'est pourquoi il devient alors difficile d'aimer sans condition. Ce serait aimer celui qui nous méprise ou nous maltraite par exemple, que l'on méprise ou que l'on maltraite, qu'on met ou qui nous met en danger... Ce

serait prendre le risque de se voir enfermé dans des schémas toxiques.

Je dirais plutôt, en particulier dans le voyage du couple, qu'aimer vraiment, c'est aimer quand même. C'est aimer encore après les premières désillusions, les premiers désenchantements. C'est aimer au-delà du désir d'aimer et d'être aimé en miroir, au-delà des fantasmes, des images, des rêves d'enfant. C'est aimer l'autre dans ce qu'il est et non pas seulement en ce qu'on attend de lui.

Mais à l'issue de ce voyage dans la diversité des souffrances d'amour et des bonheurs d'aimer, je ne vais pas proposer une définition unique de l'amour. Aimer vraiment, c'est aimer comme on aime, quand on aime. Quand on a la chance d'aimer.

Conclusion

« Tout est affaire de décor
Changer de lit changer de corps
À quoi bon puisque c'est encore
Moi qui moi-même me trahis³⁷ »

À l'issue de cette réflexion, nous recherchons toujours la rime magique : que faudrait-il pour qu'amour rime avec toujours ? Reconnaissons toutefois que de l'amour – vertiges, illumination et déchirements –, il a peu été question ici. Ce que nous avons demandé et qui nous a été raconté, c'est la quête solitaire d'une âme sœur, le besoin de stabilité, l'espoir d'un engagement, la peur de la solitude... Et l'avancée inexorable des répétitions et des ratages. Le pire craint, annoncé, attirant, inévitable. Quelle force s'ingénie donc à nous faire rencontrer l'échec là où nous espérons une belle histoire ? À nous faire reprendre toujours le même refrain quand nous croyons avoir trouvé quelqu'un qui ne ressemble à personne ?

Est-ce à dire que tout amour est condamné aux répétitions négatives ? Certainement pas. Ce serait réduire le paradoxe à un malentendu. Car si l'amour aime les recommencements, tous ne mènent pas à la réédition d'un échec annoncé. Il est des pas de côté qui permettent de quitter l'emprise du passé.

C'est toujours la même chanson

Avant de proposer des pistes pour s'en dégager, essayons de repérer les principales chausse-trapes du destin : répétition des schémas infantiles (chronicisation des crises œdipiennes, répétitions de scénarios familiaux), poids des normes sociales (culture, tabou, morale, convention), empreinte des apprentissages affectifs (premier amour, initiation, traumatisme infantile), volonté de réussite (besoin de contrôle, horloge biologique), tels sont les configurations les plus classiques et les projets inconscients les plus urgents qui nous sont apparus mener

aux répétitions de déboires et de fiascos amoureux.

Au cœur de cette somme de difficultés singulières, émergent trois questions universelles qui ne sauraient être contournées ou déniées, ainsi que trois schémas inconscients dont la force et l'emprise sont difficiles à éviter. Ce sont les principales voies qui mènent directement à l'aliénation amoureuse, à la répétition et à l'échec, mais qui peuvent également conduire à la liberté d'aimer. Car en amour, comme toujours dans la vie, si le bonheur n'est jamais garanti, le malheur n'est pas non plus inéluctable. La répétition amoureuse prépare parfois à l'amour.

Les figures essentielles : papa, maman, bébé

Première figure incontournable, la mère est aussi la plus prégnante. Comme elle est notre tout premier amour, nous la retrouvons tout naturellement au cœur de nos amours et de bien des déboires amoureux. Son influence est particulièrement visible dans les échecs renouvelés, les ratages, les répétitions et toutes les vaines tentatives de trouver un équilibre dans l'amour. Certes, il ne s'agit pas de la mère réelle, nous parlons ici de la figure maternelle, autrement dit de la représentation imaginaire que l'enfant s'en est faite et de la relation qui s'est nouée et développée avec elle. C'est le lien à cette mère-là, fantasmatique, inconsciente, refoulée, omniprésente, qui grippe, qui grince et fait dévier bien des rencontres.

Chez nos témoins comme dans beaucoup d'histoires d'amour ratées, il n'est pas nécessaire de gratter beaucoup pour voir apparaître l'attachement premier à la mère et ses vicissitudes. L'amour par elle donné – ou pas –, la relation qui s'est nouée avec elle orientent profondément les relations affectives ultérieures. Ainsi, l'ombre d'une mère intrusive ou distante, indifférence ou menaçante, peut poursuivre une jeune femme et venir hanter chacune de ses aventures amoureuses. Les hommes aimés seront intrusifs ou distants, indifférents ou menaçants. Ils seront inconsciemment choisis pour cela, feront

souffrir, quitteront ou seront quittés pour les mêmes raisons. D'une manière plus discrète et souvent invisible, l'amour de la mère, son attention, ses soins pourront être recherchés ou prodigués, dans le projet souterrain mais vif de construire, de reconstruire ou de prolonger la relation qui fit souffrir et qui continue de manquer.

Nul ne s'étonnera que nous parlions maintenant du père, tant il hante les discours et les parcours amoureux. Du moment crucial de la rencontre aux butées, crises et ruptures qui vont venir signer les échecs et les répétitions, sa haute figure préside à bien des quêtes et illustre bien des déceptions. Les hommes aimés sont parfois destinataires d'un espoir d'amour à lui adressé, d'une attente précise ou diffuse qu'ils ne peuvent en aucun cas honorer, d'enfermements infantiles qui les piègent.

Mais immaturité ne fait pas structure. Certes, le manque de père va orienter bien des attachements, leur conférant une tonalité œdipienne indiscutable. Or, dans tous les cas, ce qui reste déterminant est bien la place symbolique qu'il a pu occuper dans l'espace maternel. C'est ainsi que même insuffisamment présent, un père qui a su tenir sa place a donné à ses enfants les moyens de grandir. Nous voyons alors les premières amours, souvent encore très immatures et très œdipiennes, laisser la place à des relations plus solides, le père manquant finissant par être accepté comme tel.

Troisième pôle inévitable de ce triptyque fatidique, l'enfant à venir émerge inévitablement dès qu'une histoire d'amour veut perdurer. Il ne s'agit pas là d'un projet partagé, mais du troisième hôte indésirable et incontournable de notre imaginaire fantasmatique amoureux. Le bébé. Véritable icône de l'amour, surtout dans l'imaginaire féminin, le bébé devient la pierre angulaire d'une relation qui se cherche et le symbole incontesté du désir de durer. Sur lui vont se cristalliser les rêves, les refus,

les attentes et les craintes de chacun des partenaires.

Or le besoin d'enfanter et le désir de procréer n'ont pas les mêmes racines chez les femmes et chez les hommes, et ils ne se conjuguent pas toujours selon les mêmes temporalités. Décalages et malentendus peuvent ainsi s'accumuler et mener à la discorde ceux qui ne savent pas communiquer sur leurs attentes et sont incapables de différer ou d'accélérer le processus de leur engagement dans la parentalité. C'est ainsi que la question du désir d'enfant – comme son refus d'ailleurs – peut venir totalement parasiter la relation amoureuse, la privant de ses potentiels d'épanouissement. La réponse à cette question peut également devenir la source d'un approfondissement imprévu, chacun des partenaires ayant pu ainsi affronter et dépasser quelques-uns de ses problèmes identitaires.

Les schémas à haut risque

Un trop grand besoin d'amour constitue un risque évident de péril relationnel, voire d'asphyxie amoureuse. Bien souvent, il s'agit du transfert brutal de l'avidité infantile vers la relation amoureuse ou sexuelle. L'amour attendu étant supposé réparer les blessures passées, il ne peut s'ensuivre que désillusions et déconvenues. Quiconque attend trop de l'amour ne saurait qu'être déçu par ses amours. Car aucun de nos amours ne saurait nous apporter l'Amour. C'est pourtant cette illusion qui soutient l'intensité de certaines attentes amoureuses et leurs répétitions quasiment à l'identique.

Lorsque l'amour espéré mène inévitablement à l'amour déçu, c'est qu'est recherché un amour défunt, l'amour parental, maternel ou paternel, celui qui illustre et incarne l'Amour total autant dans l'imaginaire collectif que dans les scénarios infantiles. Aussi bien au niveau quantitatif – avoir tout de l'autre – qu'au niveau qualitatif – être tout pour l'autre –, attendre tout de l'amour mène à revivre les déceptions passées sans jamais pouvoir les dépasser. Car le but recherché alors n'est pas d'être comblé par

ses amours actuelles, mais de revivre ses amours passées, illusions et déceptions comprises.

La dépendance et les manipulations qui s'ensuivent vont constituer les deux pôles majeurs qui mènent à la souffrance amoureuse et à la répétition des échecs. Que ce soit pour cause d'immaturation affective, dans la transaction fantasmatique qui conduit à proposer son corps en échange d'une promesse d'amour, ou pour reproduire inconsciemment les relations toxiques à l'un ou l'autre parent, nombre de manipulations s'accrochent à des dépendances et à des fragilités infantiles et interagissent avec elles.

Nous n'évoquons pas ici les grands pervers qui recherchent des femmes à soumettre et à leurrer, ni les violences et brutalités conjugales. Les séquences qui nous ont été contées parlent de manipulations plus douces, plus insidieuses, mais inéluctablement néfastes. Et indiscutablement recherchées. Certains prédateurs n'ont pas besoin de faire de gros efforts pour trouver des proies et pour exercer sur elles leur influence toxique. Sans dénier la cruauté des blessures amoureuses qu'imposent certaines dominations masculines, nous pensons que les victimes de l'amour sont souvent des victimes d'elles-mêmes. Leur besoin d'amour les aveugle sur leur capacité à résister à l'engrenage désubjectivant de certaines influences. Et la force de la répétition est telle qu'il n'est pas rare de voir un attachement à une mère effrayante ou à un père craint être suivi du même type de relation à un mari, à des amants manipulateurs vécus comme effrayants et craints et choisis pour cela.

La fusion et la confusion viennent illustrer la dernière impasse, celle du défaut d'autonomie psychique. Nous rencontrons là le schéma révélateur de nombreuses relations difficiles, voire impossibles. Il en est ainsi quand l'amour fait régresser, quand la relation amoureuse fait reculer dans l'échelle du temps pour revenir au temps premier de l'indifférenciation. Fusionner à l'autre, l'incorporer, s'y noyer, autant de mouvements amoureux dont l'impact émotionnel est certain, mais qui brouillent le rapport à l'autre tant ils renvoient à la préhistoire du sujet, au temps de la

fusion, de la non-séparation. C'est ainsi que la capacité d'aimer se voit réduite au besoin d'être aimé.

Dans ce scénario fatidique, l'amour est là mais pas la rencontre amoureuse, car l'autre n'existe alors pas plus que soi-même. Par définition, le couple exige de chacun des partenaires une certaine indépendance psychique et affective. L'adhésivité de certains mal-aimés les rend bien trop vulnérables à la question de la séparation pour qu'ils soient à même de tenir leur place dans la relation amoureuse. Car établir une relation à l'autre exige qu'on puisse penser son absence. Certes, les premiers temps de l'amour sont nimbés de l'illusion de ne faire qu'un. Mais réussir un couple exige qu'on soit deux. Il faut donc exister pour que l'autre soit. Et accepter que l'autre soit, c'est concevoir qu'il puisse ne plus être là. En souffrir certes, mais y consentir.

Pour sortir de l'engrenage

Reconnaissons qu'il est souvent difficile d'intervenir sans aide extérieure, thérapeutique le plus souvent, sur l'emprise des grandes figures qui gouvernent notre inconscient. Mais il est tout à fait envisageable de se dégager des schémas morbides que nous venons d'esquisser. Infléchir légèrement ses dispositions intimes face à l'aventure amoureuse permet de modifier la relation à l'autre qu'on veut aimer. Autrement dit, on peut toujours envisager de quitter les schémas délétères pour tenter d'autres voies.

Ne pas trop attendre de l'amour, tel est l'objectif premier pour qui veut éviter les redites négatives et les déceptions qu'elles engendrent. Quelles que soient les figures parentales qui ont hanté l'enfance et l'intensité des ressentiments ou des attentes affectives qui en découlent, il est essentiel de ne pas trop compter sur les rencontres amoureuses pour en guérir. Certes, l'amour est sorcier, mais il ne guérit jamais durablement. En tout cas, jamais celui qui attend ses soins pour guérir. Aller vers l'amour pour y partager des joies et des peines semble bien moins risqué

que d'espérer y trouver son dû. Les blessures affectives de l'enfance ont d'autres issues, comme la créativité, le don, la réparation, le pardon ou le travail thérapeutique³⁸. Autant de chemins de renouvellement qui peuvent permettre de déplacer suffisamment le curseur de la demande d'amour pour éviter qu'elle ne mène à l'asphyxie, à la dépendance ou à la manipulation.

Apprendre à se connaître permet de profiter des expériences et des échecs pour mûrir. Apprendre de l'amour, apprendre de ses amours. Accorder à la répétition amoureuse sa dimension initiatique, son statut d'essai et d'erreur dans la découverte de soi-même. Mais une condition est requise, celle d'assumer d'être l'acteur de sa vie. Laisser au vestiaire le rôle aigre-doux de la victime et se reconnaître en partie responsable de ses échecs, sans jamais tomber dans l'excès de se sentir coupable de ses erreurs.

Renoncer aux satisfactions que procure la souffrance est probablement un objectif bien plus délicat à atteindre sans aide extérieure. La lucidité ne suffit pas toujours pour parvenir à se passer de la confirmation du bien-fondé des messages négatifs du passé, à les démentir et à passer outre les verdicts des figures d'emprise. L'attrait pour la souffrance, le besoin de se soumettre et de s'en plaindre, l'attraction pour le danger, sont des machines à reproduire le pire d'une force implacable. C'est ainsi qu'on peut se jeter dans le feu par conviction de ne pouvoir y échapper.

Ne pas avoir peur de la répétition peut aider à en sortir. Il s'agit alors de se donner le droit à l'échec sans pour autant s'y complaire. Le paradoxe ici n'est qu'apparent car on sait combien la culpabilité alimente le retour de ce qu'on veut éviter. Mais répéter un égarement ne consiste pas à reproduire la totalité du schéma nocif. La répétition peut permettre de sortir de l'engrenage. Telle une spirale, elle va alors quitter le cercle vicieux des schémas morbides et réaliser de superbes échappées hors des sentiers amers. Accorder à la répétition sa valeur initiatique d'apprentissage de la vie conduit certainement à découvrir et à

améliorer le rôle que l'on veut y tenir.

Abandonner l'idée de réussir ses amours peut permettre d'alléger la charge des répétitions négatives. Le domaine amoureux est de ceux qui se rétractent devant la volonté de maîtrise. Plus encore, il semble bien que le projet lui-même de « réussite amoureuse » conduise à l'échec. Car lorsque réussir importe, l'objet de la réussite est secondaire, seul compte le résultat espéré et le défi sous-jacent. Dans cette hypothèse, l'amour n'est pas le véritable objectif du challenge. Se devine une compétition personnelle où importe bien plus le dessein inconscient d'infirmier l'impact de vieilles hantises. Autrement dit, les amours passées importent plus que les rencontres présentes. C'est ainsi que vouloir gagner peut faire bien plus souvent perdre que consentir à l'échec. Lâcher le contrôle et la maîtrise demande toutefois une légèreté et une disponibilité psychiques rares chez ceux que désespèrent leurs histoires d'amour. Le consentement à l'éventuel est pourtant la seule position qui peut permettre d'accueillir l'expérience amoureuse.

Accepter que l'amour reste une énigme. Dernier volet des positions qui permettent de sortir de la répétition négative des meurtrissures d'amour : s'appuyer sur l'expérience, mais miser sur la disponibilité. Dernier paradoxe et non des moindres, car il s'agit de garder – trouver ou retrouver – la capacité d'émerveillement qui permet d'oser s'éprendre. Pour rencontrer l'amour en effet, il faut être disposé à l'accueillir. Et, malgré les répétitions négatives, oser recommencer à aimer.

Parce qu'il est évident qu'en amour, savoir ne donne aucun pouvoir. Savoir que le surgissement de l'amour et ses recommencements prennent racine dans le tréfonds de l'histoire culturelle, familiale et infantile ne garantit jamais ni d'en rien contrôler ni d'en rien retenir. En revanche, en prendre la mesure peut permettre de mûrir, de grandir, d'évoluer, de changer. Une transformation personnelle qui permet à la force intime qui pousse au renouvellement des contrats toxiques de résilier les plus douloureux. Au plus profond de soi-même, la petite révolution qui s'opère alors donne suffisamment de force pour s'écarter du

piège. On peut alors investir son énergie dans une toute nouvelle rencontre. Faire place à la « surprise de l'amour » pour reprendre le mot de Marivaux. C'est ainsi que la répétition amoureuse peut mener à l'amour.

Des mêmes auteurs

Entre sœurs. Une question de féminité, Albin Michel, 2008

Récits de divan, propos de fauteuil. Comment la psychanalyse peut changer la vie, Albin Michel, 2007

De Sophie Carquain

Cent comptines farfelues pour rire et grandir, illustré par Vanessa Hié, Marabout, 2010

Les Lutines au camping, illustré par Ewen Blain, Talents Hauts, 2010

Les lutines se mutinent, Talents Hauts, 2009

Le Livre jamais lu et autres histoires d'objets, Albin Michel Jeunesse, 2008

Le Père Noël chez les trois petits cochons et autres histoires, Albin Michel Jeunesse, 2008

Les Objets bavards de la Barbie au caméscope, Le Rocher, 2008

Petites Leçons de vie, Albin Michel, 2008

Cent histoires du soir, Marabout, 2005

Petites Histoires pour devenir grand, 2. Des contes pour leur apprendre à bien s'occuper d'eux, Albin Michel, 2005

Petites Histoires pour devenir grand. À lire le soir pour aborder avec l'enfant ses peurs, ses tracas, ses questions, Albin Michel, 2003

De Maryse Vaillant

Au bonheur des grands-mères, Érès, 2010

Les Hommes, l'amour, la fidélité, Albin Michel, 2009

Une année singulière avec mon cancer du sein, Albin Michel, 2007

Comment aiment les femmes. Du désir et des hommes, Le Seuil, 2006

Il m'a tuée. Au cœur des secrets de famille, Pocket, 2005

Pardonne à ses parents. Il n'est jamais trop tard pour se libérer des secrets de famille, Pocket 2004

L'Adolescence au quotidien. De quelques principes utiles à l'usage du quotidien, Pocket, 2003

La Réparation. De la délinquance à la découverte de la responsabilité, Gallimard, 1999

Sous la direction de Maryse Vaillant

Encyclopédie de la vie de famille. Les psys en parlent, La Martinière, 2004

Avec Christine Laouénan

Quand les violences vous touchent, La Martinière, 2010

La Violence au quotidien. Idées fausses et vraies questions, La Martinière, 2002

Avec Judith Leroy

Ma famille, mes copains, mon école et moi, Pocket Jeunesse, 2010

Range ta chambre ! Petit traité d'éducation familiale, J'ai Lu, 2006

Cuisine et dépendances affectives. Pour mieux comprendre nos rapports à l'alimentation, Flammarion, 2006

Vivre avec elle. Mères et filles racontent, Pocket, 2004

Ouvrages collectifs

Nouvelles problématiques adolescentes, L'Harmattan, 2003

Action éducative spécialisée en placement familial,

L'Harmattan, 2000

[1.](#)

Le tourbillon de la vie, de Cyrus Bassiak, chanté par Jeanne Moreau.

[2.](#)

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve, de Serge Gainsbourg, chanté par Jane Birkin.

[3.](#)

Sophie Carquain, Maryse Vaillant, Récits de divan, propos de fauteuil. Comment la psychanalyse peut changer la vie, Albin Michel, 2007.

[4.](#)

Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous, Barbara.

[5.](#)

Caroline Eliacheff, Nathalie Heinich, Mères-filles, une relation à trois, Albin Michel, 2002.

[6.](#)

Maryse Vaillant, Comment aiment les femmes. Du désir et des hommes, Seuil, 2006.

[7.](#)

Que serais-je sans toi ?, de Louis Aragon, chanté par Jean Ferrat.

[8.](#)

La kinésiologie se propose d'identifier les facteurs qui contribuent aux blocages, et dont le corps a gardé la mémoire.

[9.](#)

Bernard Geberowicz, Colette Barroux, Le Baby-Clash. Le couple à l'épreuve de l'enfant, Albin Michel, 2005.

[10.](#)

Maryse Vaillant, Une année singulière, avec mon cancer du sein, Albin Michel, 2008.

[11.](#)

Maryse Vaillant, Au bonheur des grands-mères, Érès, 2010.

[12.](#)

« La quête » dans L'Homme de la Mancha, de Jacques Brel.

[13.](#)

Marguerite Duras, Les Petits Chevaux de Tarquinia, Gallimard,

1953.

[14.](#)

Claude Halmos, Pourquoi l'amour ne suffit pas. Aider l'enfant à se construire, Odile Jacob, 2006.

[15.](#)

D. W. Winnicott, Jeu et réalité, Gallimard, 1975.

[16.](#)

Sophie Carquain, Maryse Vaillant, Récits de divan, propos de fauteuil, comment la psychanalyse peut changer la vie, op. cit.

[17.](#)

Message personnel, de Françoise Hardy.

[18.](#)

Anna Gavalda, Je l'aimais, Le Dilettante, 2003.

[19.](#)

Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe, Gallimard, 1949.

[20.](#)

Sophie Carquain, Maryse Vaillant, Entre sœurs. Une question de féminité, Albin Michel, 2008.

[21.](#)

Maryse Vaillant, Comment aiment les femmes. Du désir et des hommes, op. cit.

[22.](#)

Maryse Vaillant, Les Hommes, l'amour, la fidélité, Albin Michel, 2009.

[23.](#)

Milord, de Georges Moustaki, chanté par Édith Piaf.

[24.](#)

J'ai fait le même travail d'analyse sur ma propre histoire familiale en décryptant une répétition de morts violentes sur trois générations. Maryse Vaillant, Il m'a tuée. Au cœur des secrets de famille, Pocket, 2005.

[25.](#)

Françoise Héritier, Les Deux Sœurs et leur mère, Odile Jacob, 1994.

[26.](#)

Maryse Vaillant, Les Hommes, l'amour, la fidélité, op. cit.

[27.](#)

Maryse Vaillant, La Réparation. De la délinquance à la découverte de la responsabilité, Gallimard, 1999.

[28.](#)

Indifférente, de Serge Gainsbourg.

[29.](#)

Sandor Ferenczi, La Confusion des langues entre les adultes et l'enfant, Payot, 2004.

[30.](#)

Élisabeth Kübler-Ross, Les Derniers Instants de la vie, Labor et Fides, 1996.

[31.](#)

Femme libérée, de Joëlle Kopf, chanté par Cookie Dingler.

[32.](#)

Maryse Vaillant, Les Hommes, l'amour, la fidélité, op. cit.

[33.](#)

Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme », in La Vie sexuelle, PUF, 1969.

[34.](#)

Tu verras, de Claude Nougaro.

[35.](#)

Maryse Vaillant, Comment aiment les femmes. Du désir et des hommes, op. cit.

[36.](#)

Maryse Vaillant, Les Hommes, l'amour, la fidélité, op. cit.

[37.](#)

Est-ce ainsi que les hommes vivent ?, de Louis Aragon, chanté par Jean Ferrat.

[38.](#)

Sophie Carquain, Maryse Vaillant, Récits de divan, propos de fauteuil. Comment la psychanalyse peut changer la vie, op. cit.

Table of Contents

[Page de titre](#)

[Table des matières](#)

[Page de copyright](#)

[Exergue](#)

[Introduction](#)

[I. ITINÉRAIRE D'UNE MAL-AIMÉE](#)

[Sophie, 42 ans, créatrice de PME. « Au lieu de m'accrocher, je me déconnecte en un clic »](#)

[Mal d'amour, mal de mère](#)

[II. JEUX DE MASQUES](#)

[Julia, 39 ans, directrice des ressources humaines. « Plus maîtresse que femme »](#)

[Identification à l'agresseur](#)

[III. LES SAMARITAINES](#)

[Peggy, 60 ans, responsable d'un office de tourisme. « Ma mission : sauver les dépressifs »](#)

[Les coups de foudre](#)

[IV. DÉPENDANCE ET MANIPULATION](#)

[Chloé, 22 ans, étudiante en BTS action commerciale. « Je suis une dépendante affective »](#)

[L'art de se mettre en danger](#)

[V. UNE SOUMISSION RÉVOLTÉE](#)

[Assya, 39 ans, journaliste. « Je me fonds totalement dans l'autre... »](#)

[Les mauvais choix amoureux](#)

[VI. LA FAIBLESSE DES FEMMES FORTES](#)

[Catherine, 47 ans, relations publiques. « Quand il a perçu ma fragilité, il m'a quittée »](#)

[De mère en fille](#)

[VII. LA QUÊTE DES ENDEUILLÉS](#)

[Patricia, 36 ans, chargée de mission dans l'éducation. « Je les aide à faire leur deuil »](#)

[Reproduction d'un scénario œdipien](#)

[VIII. DE LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE SOI](#)

Inès, 38 ans, responsable de communication. « Partir avant de construire »

« Femme belle, intelligente et seule »

IX. L'HOMME QUI AIME LES FEMMES

Mathieu, 46 ans, ingénieur informatique. « Une dentellière, la femme rêvée... »

L'éducation sentimentale

Conclusion

Des mêmes auteurs

Notes